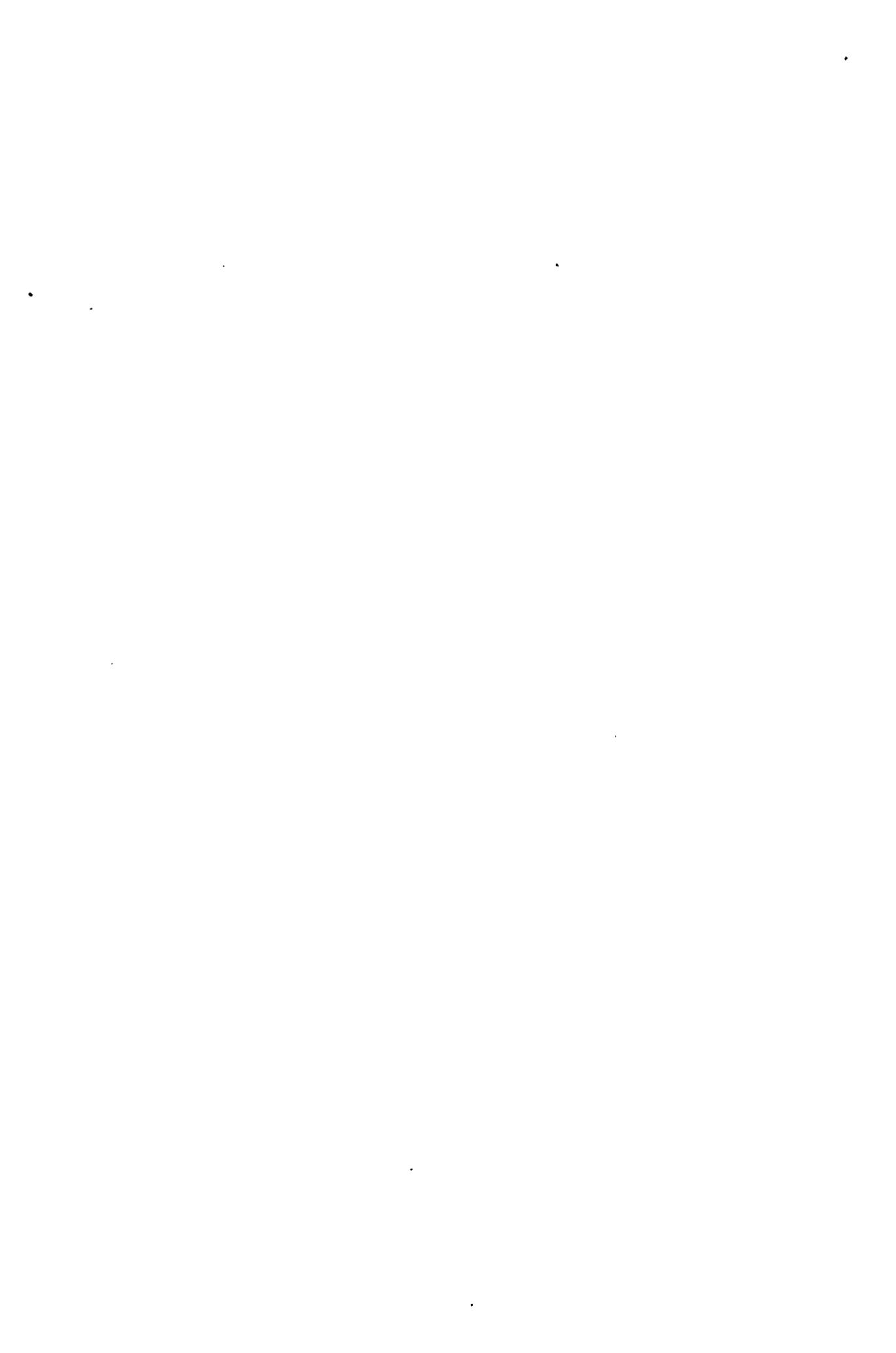


Et q[ua]ntu[m] m[en]su[r]a[m] m[en]su[r]a[m] f[er]re p[ro]p[ri]a[m] n[ost]ra[m]





Satis Morituro

LES
DIALOGUES

DE GUY DE BRVE'S, CONTRE
LES NOUVEAUX
ACADEMICIENS,

Que tout ne consiste point en opinion.

DEDIEZ
A Tresillustre & Reuerendissime
Cardinal, Charles de Lorraine.



A PARIS,
Chez Guillaume Cauellat, à l'enseigne de la
poule grasse, deuant le college de Cambray.

M. D. LVII.

Avec priuilege du Roy, pour dix ans.

1



A MONSEIGNEVR,
MONSEIGNEVR LE REVE-
RENDISSIME CARDINAL
DE LORRAINE.



Onseigneur, combien que anciennement la philosophie ait esté en grande reputation enuers vn chascun, & que les plus grands Rois mesmes l'ayēt merueilleusemēt illustrée, neātmoins depuis quelque temps ença elle a esté delaissée tant en arriere, qu'il sembloit qu'elle fust totalement banie de la court des Rois, & qu'elle se dedaignast de plus familieremēt frequēter avec les princes & grands seigneurs, d'autāt qu'ils n'en faisoient point d'estime, & delaissoient sans faueur & sans ayde les amateurs d'icelle: car il n'y a sçience ny discipline, qui ne demeure languissante & comme atterrée, quand ceux par le moien desquels elles deuroiēt estre en

honneur, les tiennent à mespris & moquerie. C'est vne chose de long temps experimētée, & certes nous fussions encore hors de tout espoir de iamais les pouuoir ramener en nostre france, si Dieu ayant pitié d'vne si piteuse ruine, ne nous eust donné le feu Roy tresaffectionné restaurateur des bōnes lettres, lequel à l'imitation du grād monarque Alexandre, ne se contenta pas de tant de belles victoires, & de cōmander à la nation la plus belliqueuse & redoubtée de toute la terre: mais encore (tant il estoit bien nay) il voulut exceller sur tous les autres Rois en ce qui leur est mieuseant & plus necessaire, qui est la cognoissance des honestes sciēces & disciplines. en quoy il prospera si heureusement, qu'il n'y auoit Roy ny autre, qui ne l'eust en tresgrande admiratiō. Ce bon prince, pere des arts & sciēces, pour chasser de son royaume la sauuaige barbarie, institua des lecteurs les plus excellens dont il se peut auiser, pour enseigner les langues Hebraique, Greque, Caldée, Latine, ensemble la philosophie, & les autres disciplines, tellement que les nations estranges sont conuiees auiourd'huy de venir en France pour aprendre, comme anciennemēt lon alloit à la fameuse cité d'Athenes. Or afin que
 tout

tout allast de mieux en mieux pour les lettres, Dieu a voulu qu'il nous ait laissé vn successeur, qui n'a pas seulement succedé à la proüesse & magnanimité de sa magesté royalle & de Monarque: mais encore le surpasse en toutes les perfections que lon pourroit desirer en vn Roy. Mais d'autāt qu'il emploie la plus part du temps au fait de la guerre, laquelle il est contraint de faire pour tenir son peuple en seurté, & rechasser loing les ennemis, ou bien pour donner ayde & secours à tous ceux, lesquels estans iniustement offensez, se retirent à luy, comme au Roy qui a eu tousiours les armes & la volóté prestes, pour reprimer l'ambition des tyrans, & mettre en liberté ceux qu'ils tiēnent en miserable seruitude: il sest Monseigneur entieremēt desmis en vous de la defense & du support des bōnes lettres, à celle fin que soubz vostre faueur, elles fleurissent tousiours de mieux en mieux: en quoy vous y estes si bien porté, que tous les hommes doctes vous en rendent graces, comme à leur vray pere & seigneur: dequoy feront tesmoings à iamais à la posterité, infinis liures qu'ils vous cōsacrent tous les iours: aussi la vertu n'est aucunemēt entachée d'ingratitude, ains liberalle en recompense elle

E P I S T R E.

rend immortelle la memoire de ceux qui l'ôt fauorifée des faueurs dignes de fon merite. Or voyant que les opiniōs que nous auōs cōceües, nous rendēt amys ou biē ennemys de la verité, qui est le vray but de toutes ſciēces, i'ay mis peine en ces miens dialogues de preuenir la ieuneſſe, & la deſtourner de croire ceux qui diſent que toutes les choſes conſiſtent en la ſeule opinion, ſeſſorçans par meſme moien d'abolir & mettre à meſpris la religion, l'honneur de Dieu, la puiffance de nos ſuperieurs, l'autorité de la iuſtice, enſemble toutes les ſciences & diſciplines. Et combien que ce mien œuure pour ſa baſſeur ne meritaſt point d'eſtre preſenté à voſtre grandeur, neantmoins voſtre douceur & ſinguliere humanité ſoſſrans deuāt mes yeux, ont rechaſſé de moy toute crainte, & m'ont encouragé de le vous dedier. Et tout ainſi qu'au temps paſſé, Lycurge (comme eſcrit Plutarque) auoit ordonné aux Lacedemoniens de petits ſacrifices des choſes ayſées à recouurer, afin qu'ils peuſſent plus ſouuent & plus ayſément, ſacrifier & rēdre loüage à leurs dieux: Ainſi, Monſieur, ie me ſuis enhardy & ay pris occaſion de vous faire ceſte petite offerre, laquelle vous aurez ſil vous plaît agreable

E P I S T R E.

ble pour l'esgard de ma treshumble volonté,
& vous en contenterez, à celle fin que i'aye
toufiours quelque chose pour rendre tesmoi-
gnage de mon obeissance & treshumble de-
uotion enuers vostre grandeur, pour laquel-
le ie prieray toufiours le createur d'aussi bon-
ne affection comme ie desire qu'il vous plaise
que ie demeure tout le temps de ma vie.

Vostre treshumble
& tresobeissant
seruiteur Guy
de Brués.

PREFACE DE L'AVTEVR.



Vand ie considere l'inconstante entresuite des choses humaines, ie ne puis ce me semble, assez honorer la memoire de ceux, qui ont mis peine de subuenir par leurs escrits à la grande imbecillité des hommes, & au contraire, ie ne me puis contenir sans me plaindre de plusieurs autres, qui se sont tousiours amusez ez choses de nulle importance: encore que Dieu leur eust donné le moien, d'en pouuoir traiter de plus graues & plus serieuses, & cōme s'ils estoient marris de ce q̄ nous sommes nays hōmes, ont inuēté tous les moiēs qu'ils ont peu, pour nous faire deuenir bestes brutes, & nous acheminer à l'opinion de ceux, qui croient nos ames estre mortelles comme les corps: combien que leurs coupables consciences (ainsi que sainct Paul escrit aux Romains) les ait maintes fois espouuentez, de ce que Dieu ne lairra impuni le mespris auquel ils ont tenu la grace qu'il leur auoit faitte. Or voulāt (entant qu'il me seroit possible, m'oter du nombre de ces malheureux ennemis deux mesmes & de nostre Dieu, & me mettre au ranc de ceux, qui se sont mis en leur deuoir de secourir par escrits d'importāce la fragilité des hōmes, par ce que ie voy, que l'opinion que nous auons conceüe en nostre enfance, nous ameine au
vice

vice ou à la vertu, & qu'il est fort difficile, quand nous sommes consermez en l'opiniõ de quelques choses, de nous persuader le contraire, aueq ce qu'il en y a plusieurs qui estiment que tout consiste en l'opinion tant seulement, sans qu'ils fassent difference de ce qui est certain d'aueq ce qui ne l'est pas, ny du vice d'aueq la vertu, i'ay trauaillé selon mon peu de sçauoir, pour leur faire recognoistre leur detestable ignorance, & leur faire entendre, que Dieu a imprimé en nos ames les diuines notices, qui sont les merques tresasseurées, par le moien desquelles nous discernons les choses honestes d'aueq les deshonestes, aprenons les sciences & les disciplines, & cognoissons qu'il est le Dieu tout puissant, eternal, infiny, & le createur de toutes essences visibles & inuisibles. Nõ pourtant qu'apres auoir vn peu plus qu'ebauché trois dialogues touchant ce propos, i'eusse encore volonté de les mettre en lumiere, esperant recouurer quelque peu de loysir pour les mieux limer, sans l'exhortatiõ de plusieurs miens amys & notables hommes, non moins amateurs du bien public, que zelateurs de l'honneur de Dieu: & principalement de I E A N D E M O R E L, gentilhomme Ambrunois, que i'ayme & admire grandement, tant pour son integrité, que pour sa race & singuliere erudition: car il n'a cessé de m'encourager en mon entreprinse, & d'auãcer ma deliberation, m'asseurant qu'ils les auoit leus diligemment, &

P R E F A C E

que ce mien premier labeur ne demeureroit sans receuoir quelque faueur de ceux qui sont pour faire iugement des choses vertueuses . Mais d'autant que ie sçay bien , qu'il est impossible de pouuoir cōplaire à vn chascun , & qu'il s'en trouuera beaucoup , qui diront qu'en tout ce discours ie me baille beau ieu , pour me laisser plus facil moien de pouuoir satisfaire à mes argumens . Je veux bien que tels repreneurs sçachent , que sans voir mes responses , ilz seroiēt autant empeschez à s'en pouuoir demesler , comme ils sont prompts à dire inconsiderément , ce qui leur vient en fantazie : aueq ce ie n'ay point ignoré maintes autres choses , qui eussent augmenté dauantage mon liure : mais ie me suis contenté , d'auoir monstré que tout ne git point en la seule opinion , & qu'il ne faut desperer de paruenir à la cognoissance des choses , cō bien que nous ne sçachions rien quand nous venons en ce monde : Et il me suffira d'auoir osé decouurir le sentier , par lequel vn autre pourra cheminer plus aisément , & de luy auoir donné le moien de parfaire , ce que i'ay tellement quellement commencé , attendu que les dernieres inuētions aydent tousiours les premieres , & les amēnent à vne plus grande perfection , estant chose tresfacile d'aiouter à ce qui a desia esté inuenté . Je dy cecy , par ce qu'il en y a plusieurs , qui se disposent tant seulement à mespriser les œuures d'vn chascun , & en ce faisant veulent aquerir reputation

tion d'hommes sçauans & de bon iugemēt: mais ils feroient mieux, fils prenoiēt en bonne part ce qu'ũ chascũ s'efforce de dōner à la republique, ou biē fils mōstroiet par effet qu'ils meritēt les louāges qu'ils affectent tant, non pas nous vouloir faire croire, par ie ne sçay quels moiens, qu'il n'y a sinon eux qui puisse faire aucune chose qui vaille. Ils se deuroient souuenir, que la vraye gloire s'acquiert (comme disoit Agesilas) quād nous disons bien & faisons encore mieux, & que nos parolles (selō Democrite) ne sont que l'vmbre & les simulacres de nos faits. Quād est de moy, ie les ay tousiours acomparez à ceux la, qui ne cessent de tirail-
 ler les mesches des lampes pour les faire tost consumer, sans toutesfois qu'ils mettent iamais de l'huile, à celle fin qu'elles bruslent plus longuement: car ils ne font que reprendre ce qu'vn chascun fait, faisant semblāt qu'ils prennent plaisir aux choses biē faittes: mais ils ne les auertissent point ny leur baillent aucun moien de pouuoir reconnoistre leurs fautes, qui d'escœuure encore, qu'il y a plus d'enuie que de bonne volonté. Ie supplie aussi le bening lecteur, qu'auant faire iugement de ces miens liures, il luy plaise considerer, comme les propos sont deduiz ez dialogues, à celle fin qu'apres auoir leu à l'entrée les argumēs de celuy qui pour mieux faire cognoistre la verité, soustiēt la mauuaise opinion, il ne desiste d'en lire plus auant, & ne reprenne legierement la bonne inten-

PREFACE DE L'AUTEUR.

tion que j'ay eüe, en escriuant & donnant à ma patrie, ce que j'ay peu aprendre des sçiences & disciplines : combien que ie ne m'en soucieray aucunement, moienant que ce grand cardinal (auquel mon liure & mes labours se font voüez d'eux mesmes, comme à celuy qui est le Mecene & pere des bonnes lettres) veuille tant soit peu fauoriser mon premier essay, & faire entēdre, qu'il a pour agreable la treshumble affectiō que j'ay eu en le luy dediānt, esperant quelque iour aueq l'ayde de Dieu, consacrer à sa grandeur d'autres œuures de plus grande importance.



P R E M I E R

DIALOGVE DE G V Y

de Brués, contre les nouveaux
Accademiciens.

Que tout ne consiste point en opinion.

Les personnages du Dialogue.

BAIF, RONSARD, NICOT, AVBERT.

BAIF.



'A Y experimenté, Amy R O N S A R D, ce que des long temps i'auois ouy dire, c'est, que les choses que nous auons perduës (si d'a uétude nous les recourós) nous sont beaucoup plus cheres & agreables qu'elles n'estoiët au parauant, parce que lors nous cónoissons mieux leur valeur & importance. Non sans cause ie te di ceci, car me voyant maintenant remis en ta bonne grace, de laquelle (avec peu d'occasion) i'auois esté si long temps eloigné, ie m'estime sans comparaisó plus heureux que ie ne faisois ci dauant, connoissant, combien est honorable l'amitié d'vn tel persona-

A

ge que tu es. R. On me donnoit plus d'occasion que tu ne dis, de t'estimer peu affectionné en mon endroit: toutesfois ce soupçon incertain estant surmôté par l'amitié qui a esté entre nous des nostre enfance: les admonestemētz de nos plus singuliers amys, ont eu plus de puissance sur moy, que ceux qui disoiēt que tu m'auois offensé: ioint que de mon naturel i'ayme mieux oublier toutes rancunes, que vouloir mal à vn tel persónage que toy: bien est vray, qu'il ne faut iamais (si nous pouuons) scauoir combien est grande la paciēce d'vn amy. Mais ie te prie oublions tous ces propos, & nous souuenons seulement de nous aymer, & de communiquer nos estudes ensemblément, comme nous auions acoustumé. B. A Dieu ne plaise que i'esprouue l'amitié d'vn miē amy en sa paciēce, & quant à la communication de nos estudes, c'est bien la chose que plus affectiōnement ie desire, voire que des ceste heure, si ie ne craignois de t'importuner, ie te prîrois d'aller en ces prez que nous voyons là, ou nous disputerions de maintes choses, desquelles ie voudrois fort prendre quelque certaine resolution. R. Tu ne scaurois m'estre importun, mesmemēt en vne si honeste demande, toutesfois le soleil est encores fort aspre, & enflamme la terre d'vne grande chaleur. B. Il y a tout au pres de ces saules que tu vois là bas en grād nōbre, vn petit ruisseau, à la riuē du quel nous nous assoirons, sans que le chaut nous puisse offenser,

par

par ce que les autres arbres qui y font, font vne feüillée si épesse, que les rays du Soleil ne la peuvent forcer: & là couchez sur l'herbe, nous pourrons deuiser tout à nostre aise. R. Allons donc, car aussy bien,

J'ay l'esprit tout ennuyé

D'auoir trop estudié

Les Phænomenes d'Arate.

Et ie me reiouiray voyant la verdure, & les petis poissons qui sautellent dessus l'eau. B. Puis les propos que nous tiendrons nous feront oublier nos ennuis: mesmemēt quand nous parlerons de la philosophie, en laquelle tu prēs vn merueilleux plaisir: & pource en tes hymnes tu l'as diuinemēt loüée, combien que peut estre, tu trouueras assez estrange ce que ie t'en diray. R. De quel point de philosophie veus tu que nous deuisions? B. Tu le scauras mais que nous soiōs là ou nous voulōs aller: car en cheminant ie ne pourrois te le faire biē entendre, parce que tu le trouueras assez estrange. R. Bien dōc allons: N'est ce pas à ce prochain ruisseau que voy la ou tu me veux mener? B. Ouy. R. Il faiēt grand chauld. B. Nous voicy desia a l'vmbre. R. Entrons plus auant, affin que nous puissions parler en plus grande liberté, sans que personne nous destourne. B. Nous sommes icy en beau lieu, car nous voyons dauant nous la belle prairie, & de l'autre costé l'epesseur des arbres empêche qu'on nous puisse voir. Mais n'est ce pas

NICOT, & AVBERT, qui viennent vers nous?

B. Si ie ne me trompe ce sont eux. R. I'en serois grandement resiouy, parce qu'aucun (dont encore i'aye eu connoissance) n'a plus heureusement estudié que NICOT, en tous bõs ars & en la philosophie, aussy est il par son scauoir estimé l'hõneur & l'excelléce de l'Anguedoc, & AVBERT tât pour sa singuliere erudition que pour les loüables vertus qui sont en luy, l'ornement de tout son pais.

B. Si leurs loüenges estoient tant obscures qu'elles eussent besoing de quelque recõmandation, i'emploierois volontiers tout mon pouuoir pour les faire connoistre, mais en cela maintenãt mes propos seroient superflus. R. Attendons les, afin que si d'auanture ilz veulent parler de quelques autres choses, nous ne les detourbions. B. I'en suis content. Ilz s'auãcent fort & avec vn maintien (ce me semble) de nous vouloir aborder. R. Ilz sont deia si pres que nous serions de mauuaise grace si nous ne les allions recueillir. Vous soiez les bien venus treschers amys. N. Puis que l'amitié est si grande entre nous cõme elle est, vous ne trouuerez mauuais qu'ainsi familièrement nous venions vers vous, car nous desirons fort d'estre participants de voz propos. B. Ce nous fera vn singulier plaisir, toutesfois ie ne scay si AVBERT fera cõtent de laisser celuy que vous teniez pour entendre le nostre. A. Tu n'as occasion de douter en cela, & moins encore que ie prene desplaisir en aucune chose que

NICOT ait agreable. R. Scons nous d'oc, & toy, Baif, metz en auant ce propos tant estrange duquel tu m'as maintenant menacé. B. L'autre iour apres auoir leu quelques vers d'un ancien poëte Grec, ou il disoit q̄ si Iupiter luy eust donné à choisir lequel il eust mieux aymé estre, hōme, ou quelque autre des animaux, il eust mieux aymé estre le plus miserable des animaux que d'estre homme: bien peu s'en fallut apres auoir cōsideré plusieurs raisons qui à ce le pouuoient esmouuoir, qu'avecque luy, ie ne creusse que les bestes estoient plus heureuses que les hommes, par ce qu'elles ont la fruition libre de tous les plaisirs que nature leur presente, sans qu'aucune trouue mauuais ce que l'autre faiët, comme nous faisons pour la fantastique opinion que nous auons conceüe des choses honnestes & deshōnestes, du vice & de la vertu: au moië dequoy nous sommes assugetiz à vne infinité de loix qui nous font viure miserables: car sans telles fortes opinions, toutes choses seroient indifferentes, sans que personne fust condamné pour aucun forfait, ny repris pour aucune faute. A. Qu'est ce que tu dis? R. Certes ie voy bien que tu me tiens promesse, car tes propos sont merueilleusement estranges. N. Mais ie te prie, Baif, que veux tu dire? B. Que nous ne deurons viure autrement sinon ainsi que la nature nous enseigne, & qu'ayans ainsi par opinion distingué le bien, d'avec le mal, l'honneste, d'avec

le deshonneſte: & le vice, d'auec la vertu: l'homme s'eſt faiçt luy meſmes de luy meſmes ennemy, & monſtre euidentement ce que Ronſard en a dit en ſes vers:

*De tous les animaux qui viuent ſur la terre,
L'homme eſt le plus chetif, car il ſe fait la guerre,
Luy meſmes à luy meſme & n'a dans ſon cerueau
Autre plus grand deſir que d'eſtre ſon bourreau.*

N. Si la nature nous auoit engédéré tels q̄ nous la puiſſiõs touſiours enſuiure, & l'ayãs pour noſtre guide paracheuer le cours de noſtre miſerable vie, tu aurois quelque plus iuſte occaſiõ de dire ce que tu dis, & de ne demãder aucunes loix: mais eſtans des noſtre enfance ainſi deprauez comme nous ſommes, & laiſſans par noſtre grande imbecillité vaincre la raiſõ par le vice, il a eſté neceſſaire d'introduire des loix, non ſeulement pour reprimer noz mauuaises affectiõs, mais pour contenir les mechans en leur deuoir, ſinon pour l'amour de la vertu, au moins pour la crainte qu'ils auront d'eſtre punis de leurs meſchancetez. Car ſur l'homme ſage & vertueux, telles contraintes n'ont que voir, d'autant qu'il ne faiçt iamais vn acte honneſte & digne de luy, ſi non pour le ſeul amour de la vertu, qui de ſon bõ gré l'incite à ce faire, parquoy ie m'eſbais grandement de ce que tu dis. R. Il a proteſté des le commencement qu'il me diroit, maintes choſes contre mon opinion, & lesquelles ietrouuerois fort eſtrãges, de quoy ie ſuis tres-

aiſe

aïse de vostre venue, car nous tous ensemble pourrions mieux respondre à ce qu'il nous dira. N. Parce que vous deux auiez commencé d'auant nostre venue, ie ne m'entremesleray aucunement de voz propos iusques à tant que i'en aye entendu la fin, joint qu'en ceci vous n'auiez aucũ besoing de m'õ aide. A. Ie feray le semblable avecque toy, attendant leur finale resolucion. B. Ie m'assure qu'ayãt entendu mes raisons, vous cesserez de tãt vous esmerueiller du propos que i'ay tenu: car s'il ne vous plaist du tout vous obstiner contre vous mesmes, & mettre en arriere toute bonne raison, vous descendrez à ce que ie dy, & que la plus part des malheurs & des miseres dont nous sommes affligez, nous aduiennent principalement de la difference que nous faisons d'entre le vice & la vertu, & des supersticieuses loix, par lesquelles nous auons perdu tout l'aïse & le bon heur que nous auions, lors qu'vn chascun viuoit selon son appetit, & selon son innocence, & bonté naturelle, ainsi que le poëte Ouide l'escrit en la Metamorphose,

*L'age doré sur tous resplendissant
Fut le premier au monde fleurissant,
Auquel chascun, sans correcteur ne loy,
De son bon gré, gardoit iustice & foy:
En peine & peur, aucun ne souloit viure,
Loix menaçans ne se grauoient en cuiure,
Fiché aus murs, pouures gens sans refuge,*

*Ne redoubtoient la face de leur iuge,
Mais en seurté se scauoient acointer,
Sans qu'il fallust iuge à les appointer.*

Mais soudain que les loix ont esté inuentées,
& que les hômes par trop furieux ont voulu cor-
riger la nature, & entreprêdre sur elle: des lors, les
meurdres, les querelles, les larrecins, les faulcetez,
la tyrannie, l'ambition, & toutes autres sembla-
bles mechancetez se sont faïctes familiares de
nous, tellement,

*Qu'on vit desia de ce qu'on amble & oste,
Chez l'hostelier n'est pas assuré l'hoste,
Ne le beau pere avecque le sien gendre,
Peu d'amitié entre freres s'engendre. Et
Honneste honte, & verité certaine,
Avecques foy ont pris fuite loingtaine,
Et au lieu d'eux entrez sont, flaterie,
Deception, trahison, menterie,
Et fol amour, desir, & violence.
D'acquérir gloire, & humaine plaifance.*

Qui est la cause que nous ne pouuons mainte-
nant viure en aucune tranquillité, attendu que
par nostre moien mesme (comme tu as dit),

— à la race humaine

Tousiours de quelque part luy suruient quelque peine.
Et nature à bon droit despitée cōtre nous, nous
a osté la meilleure partie des commoditez que
nous tirions d'elle: Et la terre qui parauant,
— non froissée ou ferue

Par

*Par homme aucun du soc de la charrue,
Donnoit de soy tous biens à grand planté,
Sans qu'on y eust ny semé ny planté,*

Nous est tant ingrate & ennemie, qu'elle nous rend encore auaremēt ce qu'elle a receu de nous. Le ciel aussi qui ne luisoit que pour le plus grand plaisir & excellence de l'homme, courroussé de noz fautes, froisse noz testes d'une infinité d'orages & de tonnerres qu'il nous enuoye çabas. R. Ô combien tu t'esgares maintenāt en tes propos? Et combien tu es diligent à reprendre & aneantir ce que nous deuous tenir plus cher en ce monde. Les loix ne sont pas cause de tous ces malheurs, & ne tourmentent en aucune forte les bōs, & ceux qui ayment & reuerent le Seigneur: ains elles tendent tant seulement à la correction des meschans, lesquels de peur d'estre punis, se gardēt de mal faire: car ilz sont semblables aux Iuments vicieux, lesquels ne se chastiēt iamais sinon d'autant qu'on les attache, & apres on les bat. Si nous n'auons aucunes loix, & si nous ne faisons aucune differēce d'entre le bien & le mal, le vice & la vertu, nous ne differerōs aucunement d'avec les bestes brutes. B. Ce seroit aussi tresgrand erreur en vostre philosophie, si par telles choses exterieures, & par telles opinions tu voulois faire difference des hōmes & des autres animaux. R. Non seroit, car tout ainsi que nous auons autre forme qu'ilz n'ont, c'est à dire l'ame raisonnable: Il faut

aussi que noz operations & nostre vie soit autre que la leur: mais tu prés à rebours ce que ie te dy. B. Ie le pren ainsi que ie le doibs prendre, mais tu soustiens vne trop mauuaise cause. Or dy moy à quelle occasion les vns sont estimez bôs, & les autres meschans, sinon pour l'opinion que nous auons conçëue que les loix doiuent estre sainctement obseruées, & que la vertu cōsiste en l'observation d'icelles, & le vice en la transgression? R. Non, en cela nous ne sommes menez aucunemēt par opinion, mais c'est plus tost que tu dissimules d'entēdre que c'est q̄ vice ou vertu: car la vertu ne gist point en opinion seulement, & moins encore le deuōs nous penser de la loy, qui est l'ame de l'homme sage, & la raison, par laquelle nous sommes conioinctz & semblables à Dieu. B. Tu t'abusés, car s'il est ainsi, ou il n'y a aucune raison, ny aucune loy, ou & la raison & la loy sont merueilleusement inconstantes & cōtraires à elles mesmes: & ie n'enten pas, que c'est que raison ou opinion. R. Non, si tu le penses ainsi que tu le dis. B. Il est possible que tu le scais encore moins que moy. R. Et qu'apelles tu opinion? B. L'apparence & verisimilitude des choses incertaines: car l'opinion s'engendre & se parfait en nous par vn consentement, sans qu'il y ait aucune cause necessaire: à raison de quoy elle est incertaine & peu asseurée. Comme i'ay opinion que la robbe lōgue & le bonnet carré, est le propre & plus honnestre-

acoustre-

acoustrement d'un prestre ou d'un magistrat, iacoit q̄ces acoustremēs n'importent rien à l'honesteté: iay opinion qu'il est plus honeste de porter des chausses noires q̄ de verdes ou de iaunes, no nobstāt q̄ tout soit vn. R. Parce q̄ tu dis, toy mesmes condānes tō erreur: car la loy n'est pas prinse de l'opinion, ains de la vraye raison, laquelle n'est autre chose, sinó la nature menée & reduitte à sa perfection, ainsi que Ciceron le demontie en ses liures qu'il a escrit des loix. B. Quoy? il s'ensuiura dōc que la loy est prinse de la raison, ou bien qu'elle est la raisō mesme? R. La loy est la raison. B. Je t'assure, si tu cōtinues de respōdre ainsi, qu'à la fin tu seras cōtraint de confesser vne chose que tu ne trouueras moins estrange que ce q̄ iete dy. R. Et quoy? B. Que la raison est merueilleusement inconstante. R. Pour quoy? B. Parce que les loix sont telles. R. Les loix sont instituées selon le temps, les lieux, les peisōnes, & les autres circonstances, aux quelles est besoing tousiours d'auoir esgard: mais pour cela elles ne sont point inconstantes. B. Tu m'en veux donner de belles: & comment est il possible, qu'en vn mesme temps, vne mesme chose, soit bonne & mauuaise, honeste & deshoneste, raisonnable & contraire à la raison? & comment (si la raison est tousiours vne mesme) peuuent les loix estre prinse d'icelle, & estre entre elles contraires & differentes? Les loix quisembleront bonnes en vne republique, se-

ront trouuées injustes & defraisonnables en vne autre, & celles que nous estimerôs tressainctes & trefequitables, les autres les tiendront pour trop rigoureuses ou pleines de superstition: par quoy, que peuuent elles estre sinon opinion & fantasie tant seullement? Et comment pourras tu deffendre qu'elles sont tirées de la raison, & avec Ciceron asseurer, que la loy est vne raison tresgrande ennée avec nostre nature, qui commande ce que nous deuons faire, & deffend le contraire? R. Par ton discours ie congnois assez que tu n'ignores pas qu'elle est la plus saine & meilleure opinion, mais tu t'esbas comme tu as promis à desbatre contre la verité: par quoy ie deliberé d'entendre tes raisons, & reserueray mes responses iusques à la fin, que ie prouueray le cōtraire de tout ce que tu auras dit. B. Possible il ne te sera pas si aisé comme tu le penses. R. Toy mesmes en seras le iuge. B. l'ay donc desia gagné. R. Ouy si à la fin tu ne coudescens à mon opinion. B. Ie le fay des ceste heure, puis que tu dis que c'est ton opinion, & par consequent peu asseurée. R. Ô tu es vn sophiste! B. En quoy? B. Parce que i'entens par mon opinion, ce que les latins appelleroient raison ou sentence, c'est à dire mon auis. Mais ie te prie ne nous arrestons à cela, & poursuy ce que tu veux dire. B. puis que la raison est tousiours semblable & vne mesme, si la loy estoit prinse & emanée d'icelle, il faudroit qu'elle fust tousiours semblable: comme,

le

le legiflateur par fa loy deffend, que nul ne s'enrichiffe au dommage & iniure d'autruy, & quil n'v-furpe fon bien par aucun furt ou tyrannie, parce que c'est contre la raifon, que ce qui m'appartient me foit tollu iniuftelement & contre ma volonté: à l'occafion de quoy toutes forces, larcins, & violēces ont eſté prohibées. Toutesfois nous lifons, que iadis les Lacedemoniens permettoient à vn chacun de ſegretement defrober, eſtimans celuy la digne d'un grand honneur qui le ſçauroit faire plus cautelement: en quoy il eſt vray ſéblable qu'ilz n'auoient autre raifon, ſinſ que par ce moien chacun ſe rendoit plus diligent à ſoigneuſemēt garder fon bien: ou bien ſelō Xenophon, parce que celuy qui ſeroit bien ſubtil à defrober, deuiēdroit auſſy plus courageux & hardy. Ils chaffoient encore tous les eſtrangers de leur republique, de crainte que les citoiēns n'aprinſſent nouvelles loix & manieres de viure, ou bien de peur que y eſtans en grand nombre ils ne les chaffaſſent apres, & ſ'emparaſſent de leur cité, ainſi qu'Ariſtote au cinquiēſme des politiques recite eſtre adueni aux Zancliens, pour auoir reçeu les Samiens, & à pluſieurs autres. Au contraire des Romains, leſquels ont touſiours reçeu humainemēt tous ceux qui venoient à leur ville, pource qu'il n'eſt rien plus propre & conuenable à l'homme que l'aide & le ſecours que l'un dōne à l'autre. Quoy voyāt Ariſtote, & conſiderant ceſte tant grande varieté

& incertitude, a dit, les choses qui nous ressemblent iustes & honnestes, estre en telle difference, qu'il semble qu'elles soient plus tost introduittes par la loy que par la nature: & Archelas precepteur de Socrate disoit, l'honeste & le deshoneste dependre tant seulement de l'opinion: montrans euidentment par cela, qu'aussi les loix consistent en l'inconstante fantazie des hommes, & consequenment ce que tu appelles raison, parce qu'un chacun legislateur se dit tousiours la suiure en introduisant ses loix, lesquelles nous deuiôs entièrement aneantir, pour nostre plus grâde tranquillité. R. Ie te prie NICOT, & toy, AVBERT, prendre la deffence pour moy, car aussi bien cecy est plus de vostre profession que de la miene. N. Si tu veux, tu peux assez respōdre à ce qu'il t'a dit, & n'as à presēt aucun besoing de nostre aide, toutesfois il seroit bon que B A I F continuast tousiours son propos, car à mon auis il n'entend pas seulement parler des loix, mais il veut dire, que toutes choses vniuersellement consistent en opinion. R. Le penses tu ainsi? B. Il me plaist de le dire par maniere de dispute. R. C'est vn trop grād erreur de dire que tout gist en opinion: he! ne te semble-il pas qu'il y a plusieurs choses que tu peux asseurer estre vraies & tresasseurées? B. Non pas celles mesmes que nous apprehēdons par les sens, ez quelles encore n'y a qu'opinion. Je te prie, le soleil rend il chaleur? R. Nous l'experimentons assez

sez tous les iours. B. Et la nuit? R. Elle rend froideur & humidité. B. Il te le semble. R. Il est ainsi. B. Ouy selon ton opinion. R. Ouy véritablement. B. Pourquoi esse donc, que Demophon gelloit aux rays du soleil & brusloit à l'vmbre de la nuit? R. Il disoit tout autrement qu'il ne le sentoit, & faisoit comme Possidoine le Stoicien, lequel combien qu'il dist avec ses sectateurs que la douleur & la volupté estoient en l'opiniõ tant seulement, toutesfois estant malade d'une douleur des ioinctures il crioit, Ô douleur tu ne fais rien! en quoy il monroit bien qu'il sentoit la douleur de son mal. B. Non faisoit, mais Demophon auoit opiniõ que le soleil rédoit froideur, & que la nuit estoit chaude: & Possidoine, q̄ la douleur n'estoit rien: car vn chacun iuge selõ son opiniõ. Et si maintenant on presentoit vn pourtrait à vne compagnie, il y en aura plusieurs qui n'aperceuront nullement les fautes, que les autres qui n'ont pas la veüe si aigue auront opinion d'apercevoir, parce que les premiers n'ont pas opinion qu'il y ait aucune faute. Si aussi tu replies deux doigtz de la main, & puis tu touches quelque chose ronde, il te semblera y en auoir deux, combien qu'apres (selon ton auis) il ne s'y en trouuera qu'une: vn yurongne a opinion que tout ce qu'il voit est double: vn bastõ iaçoit quil te semble droit se monstrera tousiours courbé dans l'eau, & de plus ample grandeur que hors de l'eau: les

plumes du col d'un pigeon, ores nous semblent d'une couleur, ores d'une autre: Le soleil ne semble pas plus large qu'un bonnet, combien que les astronomiens ayent opinion qu'il est cent soixante & six fois plus grand que la terre: laquelle (si nous les croions) il circuit d'une vitesse incredible en l'espace de vingt & quatre heures, combié qu'il ne bouge d'un lieu. Bref ie puis raisonnablement dire avec Archesilas, que toutes les choses que nous aprehendons par les sens, sont fauces. R. Tes argumens sont de petite importence, & m'esbahis grandemēt comme avec si peu d'occasion tu entres en vne opinion si estrange. B. Ie te prie laisse ces admirations, & cherche seulement quelques bonnes raisons, pour respondre à mes argumens, puis qu'il ne te semblent pas beaucoup difficiles. R. Puis que les sens engendrent en nous l'opiniō, & que l'opinion en procede, il faut que l'opinion nous trompe, quand les sens sont trompez les premiers. B. Comment donc oses tu dire qu'il y a quelque verité & certitude ez sens? Comment pouuons nous tirer autre chose d'eux qu'une apparence, quand eux mesmes (comme tu dis) sont trompez à tous propos? R. Ie ne dy pas que les sens soient ainsi trompez à tous propos, car ilz ne peuuent aucunement errer en leur propre operation, filz ne sont corrompus & gastez, & si l'espace ou interualle, & les autres choses requises à leur action, ne sont autremēt qu'elles ne doiuent estre:

estre : & seroit impossible, qu'ayant la veüe saine (si les choses à nous présentées sont en deüe distance , & l'interualle ou moyen bien disposez) queie ne les voye , & ne cognoisse de quelle couleur elles sont , ou touchant quelque chose (si i'ay le sentiment bon) que ie ne sente si elle est chaude,ou froide,dure,ou molle:parce que l'operation du sentiment consiste en cela , & celle des yeux,à bien & clairement voir. B. Ce sont comptes que tu me fais: Car puis que les sens sont sans raison & sans memoire, n'ayās d'eux mesmes aucun mouuement, & estans émeus par autruy, ne peuuent rien adiouter ou diminuer, en quoy mesmement on les puisse reprēdre:parce qu'vn ne reprend son semblable (car, l'operation de tous les deux est semblable) ny le dissemblable aussi (car ils ne sont pas iuges d'vne mesme chose) ny la raison (parce qu'elle a commencement d'eus) comment peus tu congnoistre, quant vn sens est sain ou gasté: quād le moyen & interualle est tel qu'il doit estre, ou ne l'est pas: & quād le sens est trompé, ou nō? Or quāt à moy, ie ne voy en tout qu'vne opinion, qui me fait penser d'vne mesme chose, maintenant en vne sorte , & tantost en vne autre. R. Les sens sont veritablemēt sans raison, & n'ont mouuement ny operation aucune, sinon par le moyen de l'ame: car la sensatiō, est la congnoissance que l'ame a par les sens exterieurs, qui sont comme messages de nostre intellect, par le discours

C

duquel nous les reprenons & cognoissons quant ils sont trôpés, ou bien quãd l'obiect ou le moyen nous trompe nous mesmes. Car à la verité, les sens ne peuuēt estre trôpez, pource que celuy est trôpé, qui reçoit le faux pour le vray, ou au contraire, le vray pour le faux: ce qui appartient à la cogitation, qui ne peut estre en noz sens, lesquels apprehendēt tant seulemēt les sensibles exterieurs sans aucune cognoissance, tout ainsi que la cire reçoit le seau ou le miroir les choses qu'il represente, sans apres les cognoistre: mais parce qu'il nous eust peu profité d'aprehender seulement les obiectz sans aucun iugement & ratiocination, Dieu nous a donné vne faculté ou puissance interieure, plus excellante & admirable que ne sont les sens exterieurs. B. Quelle? R. Les sens interieurs, desquels les operations sont, le iugement, la memoire, le discours, & la ratiocination. B. Tu dis de grandes choses, mais qui ne seruent de rien, car tu diuagues par trop ce me semble, & me metz en autre propos que celuy que nous auons desia commencé. R. Non fay, mais ie ne puis autrement respondre à ce que tu as dit, sans repeter cecy de plus loing: toutesfois si ie te semble trop long en cecy, ie n'en diray autre chose. B. Puis que sans faire plus long discours, tu ne pourrois satisfaire à mes argumens, & que nous sommes entrez en vne si belle dispute, ie te prie poursuy cōme il te plaira: car autremēt tu penserois que ie t'eusse fait passer

fer cecy foubz silence, me defiant de moy mefme, & craignant que mon erreur ne feust congneu. R. Nous auons le fens commun, qui apprehende les formes & les especes aportées des fens exterieurs, & difcerne les obiectz d'vn chacun d'iceus: puis vne autre puiffance ou faculté ratiocinatiue, qui raporte vne chose à l'autre, & en tiers lieu, vne autre qui retient les formes & especes des obiectz, que nous appellons memoire, lesquelles feruent à nostre intellect, par le moien duquel, nous cognoiffons quant noz fens font trompez. B. Comment? R. Parce que l'intelect par l'aide des fufdites facultez, aprez forme en foy maintes cōceptions, apprend & conçoit les choses, cognoit tout ce qui eſt requis à la vraye operatiō des fens, quel eſt l'obiect propre d'vn chacun, quand ils font trompez, & quant ils ne le font pas: puis, ayāt immateriellement tiré des choses fenſibles & materielles, les proportions & les autres qualitez, il forme & conçoit vn art, par lequel nous aperceuōs les fautes, lesquelles par le feul moyen des fens, nous ne pourrions aucunement recognoistre: cōme le bon peintre aperceura vne eminance ou difproportiō, en vn pourtrait, qu'vn autre qui ne ſçaura pas l'art, nō obſtant qu'il ait la veüe plus aigüe, ne pourra toutesfois iamais aperceuoir. Celuy auſſi qui fera ignorant de la philoſophie, penſera que le ſoleil croiſſe ou diminue, parce qu'il le verra au matin apparoiſtre plus grád qu'il ne faiēt

sur le soir: mais le philosophe, cognoistra que c'est la refraction de nostre veüe, qui se fait à cause de l'espeſſeur du moyen, c'est à dire de l'air: car le matin, l'air est toujours plus espés à cause de la froideur de la nuit. Et pourtant, il estand & esgare nostre veüe. Qui est aussi la raisõ, pourquoy vn corps dans l'eau ressemble plus grãd qu'il n'est. En ceste sorte cõme Denys Halycarnas recite, Zeuxis souverain paintre & admiré pour son excellence de tous les Crotoniens, quand il vouloit pourtraire au vif Helene nüe, apres avoir aduisé soigneusement es belles ieunes fẽmes (lesquelles à ceste occasion on luy auoit enuoyées) les pportiõs de toutes les parties du corps, ensuiuãt l'art fait vne parfaite & acõplie beauté. B. Tout cecy te sert de biẽ peu: car tu ne respons pas à cela, que les sens ne soient trompez, & consequemment qu'en iceux n'y à aucune verité, c'estans les choses par eux apprehendées telles qu'elles semblent selon nostre opinion. R. Les sens ne peuuent estre deceus en leurs propres sensibles, n'y en leurs propres obiectz, quant les autres choses requises à leur action, sont (comme nous auons desia dit) ainsi qu'elles doiuent estre: mais la perfection, ou l'imperfection, ne sont pas l'obiect de l'oeil, ny leur operation ne cõsiste point en la cognoissance d'icelles, ains ses obiectz sont la lueur & la couleur, qui est vne qualité des corps composez, prouenante du mellẽge des corps luisans avec les corps obscurs, & son operation d'ap-

perceuoir

percevoir la lueur & la couleur, comme propres obiectz, & les magnitudes, les figures, les nombres, le mouvement, & le repos des corps, comme communs. Le nôbre aussi, n'est pas le propre obiect & sensible du sentiment, mais ce s'ont les premières qualitez, côme la froideur, la chaleur, l'humidité, la seicheresse, & autres qualitez qui les accompagnent, l'aspreté, la rarité, la rudesse: Et sa propre actiō est, d'appercevoir ces premières qualitez. Il ne s'ensuit donc pas, que pour ne sçavoir discerner le nombre des choses que ie touche, ou cognoistre & appercevoir les fautes d'une peinture, les sens soient trompez en leurs propres sensibles, & en leur propre operation: nô plus, que nous ne disons pas celuy n'avoir le flair bō, qui ne cognoit point la qualité ou la couleur du corps odorant: car les yeux, ne sont pas esmeus par le son, ains par les couleurs, ny loüie, par la couleur, ains par le sō. Et, combien y a il de choses que les peintres aperçoivent aux vmbrages, & aux eminences d'un pourtrait, que toutesfois nous ne pouvons pas voir? Combien de fautes entendent les chantres en vne harmonie, desquelles nous ne vous prenons aucunement garde, encore que nous oyons aussi bien qu'eux? B. Je suis content pour ne me monstrier par trop opiniastre, de t'acorder que les choses cogniēs par noz sens, ne gisent point seulement en opinion: car aussi, ie voy que chacun trouue le feu chaud, l'eau froide, le mol, mol, le dur,

dur, le blanc blanc, sans aucune diuersité, & que naturellement les bestes ont mesme cognoissance. R. Les bestes oyent, voyent, sentent, flairent, & ont les sens exterieurs cōmuns avec nous: mais elles n'ont pas la raison & l'intellect, par lequel nous differons d'avec elles, sçauōs les choses passées, voyōs les presētes, & par coniecture (rappor- tant les vnes aux autres) preuoyōs celles qui sont auenir. Car soudain que les choses sont apprehen- dās par les sens exterieurs, & par le sens commun, rapportées à la fantasie, & d'icelle à la raison, puis à la memoire: la memoire les reçoit toutes sans au- cune confusion, & par vn ramenteuoir rapporte apres à l'intellect, ce que des long temps elle a cō- çeu & amassé: dont s'engendre & se parfaict le iu- gement & la cognoissance, que nous auons diui- nement sur tout autre animal. A. Nō sans cause donques Plutarque ensuiuant Platon, dit que la memoire est le greffier, qui tousiours demeure au dedans: car elle garde & retient les choses qui se passent soudainemēt, & fait vn cercle, ramenāt les choses passées aux presētes, ne permettāt qu'el- les passent & disparoissēt ainsi comme fantasmes. B. Tu es beaucoup diligent à descourir plusieurs choses, pour assoir si tu peux quelque assureé fon- dement es vmbres & vaines apparēces, toutesfois c'est en vain: car ceste cognoissance dōt tu as par- lé, quoy que tu sçaches dire, n'est autre chose qu'v- ne vaine opinion: ce que toy mesmes ne dois au-
tremēt

trement penser, veu qu'il n'y a rien de certain & d'assuré entre les hommes: dont à bon droit, ce grand philosophe Zenon, a voulu tollir l'opiniõ: parce que c'est temerité de cõcevoir quelque opinion des choses qui nous sont incogneües, & parce que l'homme sage selõ Archéfilas, n'adhère iamais à aucune chose, iamais aussi il ne conçoit aucune opiniõ: ioint que la verité, cõme disent Empedocle, & Democrite, est sumergée dans les profondes abysses: tant qu'il n'y a selon Platon, que les dieux qui en puiffent auoir cognoissance, à raison dequoy ie ne m'esbays, si Euripide a doubté, si ce que nous appellons viure, est mourir, & au contraire, si le mourir est viure: & m'esbahis encore moins, q̄ Thales disoit, q̄ la vie ne differoit en rien d'auec la mort. R. Tu me tromperois grandement, si comme Euripide, tu doutois si tu es vif, ou mort: car ie ne voudrois parler à vne personne morte. B. Aussi ne t'entendrait elle pas, & Dieu merci ie l'entens bien, & sçay ce que tu veux dire: mais ie ne te dy ceci à autre fin, sinon pour te montrer, qu'en tout n'y a qu'opinion: Qui à mon auis a esmeu ce diuin philosophe Socrate, de ne vouloir iamais rien affermer, ne s'estimant sçauoir autre chose, sinon qu'il ne sçauoit rien: à raison de quoy il a excellé sur tous les autres philosophes, & a esté appellé par l'oracle d'Apollõ, le plus sage de tous: car c'est vne seule & parfaicte sagesse, de ne penser point sçauoir ce qu'on ne sçait pas. Hera-

clite aufsi en fa ieunefse (ainfi q̄ dit Aristó) estoit le plus fage de to⁹, parce qu'il cognoiffoit qu'il ne fçauoit rien. Et fi ie veux mener en ieu, Philó Hebreu, il te dira que c'est la vraye fapience & la fin d'icelle, d'estimer toute creature fotte & ignorante, & de cognoftre fon ignorance. Et venez (dit il) & m'entendez vous tous, qui par vne ignorance & presumption vous estimez fages, & non feule- ment penfes fçauoir & cognoiftre toutes chofes, mais encore pouuoir rēdre la raifó d'icelles, comme fi lors que Dieu feít le monde vous estiez les fpectateurs & fes confeilliers? laissez, laissez ceste arrogāce, & mettez peine a vous bien cognoiftre.

R. Si nous ne pouuós rien fçauoir, & que c'est encore folie de prendre opinion de quelques chofes, outre ce que la philosophie, enſemble toutes les autres ſciences ſeróť abolies, par meſme moyē tu es maintenant fort abuſé, de penſer que nous parlons enſemble, que tu n'es pas mort, ou que tu as quelque raifon de ſouſtenir ce que tu dis.

B. Ie conſens qu'il n'y a aucune certitude en la philosophie, n'y aux autres diſciplines, & que veritablement ie n'aperçoy en tout qu'une opinion, ou tróperefſe apparence: & moy meſmes n'ay à preſent qu'une opinion de ce que ie te dy.

R. Penſe plus diligemment à tout le moins, à mieux colorer tó dire, & pren toy garde que par vne gaieté de cœur, tu ne ſortes par trop hors de toy.

B. Mais, y a il homme au monde plus hors de foy que tu

es?

es? Voudrois tu autre meilleure raison pour cognoistre combien trahitreusement ta presumption te flate? Est il possible qu'estant homme imbecille comme les autres, tu peuses par ie ne sçay quelle persuasion te surmonter toy mesmes? Certes ie m'esbaïs grandement de toy, qui t'obstine ainsi de penser beaucoup sçauoir? As tu perdu la memoire de l'instabilité & incertitude des choses? Ne vois tu pas qu'il n'y a rien d'assuré, & que de toutes choses on a affermé en disputant le pour & le contre: en telle sorte, que ceux, qui par leur sagesse se vouloient auantager sur tous les autres philosophes, par leurs raisons mesmes, ont destruite & diuisée toute la philosophie, en infinies sectes, toalemēt contraires & differentes? & puis qu'il faut qu'auāt que nous puissions assurer quelque chose, que nous sachions la verité: quelle assurance peux tu auoir, & par quel moyen dois tu esperer d'en pouuoir auoir certaine cognoissance, veu qu'il est impossible q̄ tu puisses iamais sçauoir quant tu l'auras telle? ne vois tu pas que souuentes fois nous pensons sçauoir quelq̄ chose, & apres trois ou quatre iours, lors que nous auons leu, ou ouy dire du contraire, nous disons que nous estions deceuz, & qu'alors nous ne l'auions pas bien entendue: puis quelques ans apres, nous pensons le contraire de tout ce que nous auions au parauant creu, combien qu'en ce temps nous eussions opinion de la sçauoir, & qu'il ne pouuoit estre autrement? O bon

D

Heraclite, combien as tu esté mieux aduisé que nous, & qu'à bon droit tu as appellé l'opinion, le mal caduc, cognoissât que soubz vne fuyarde vmbre & faulse apparence, elle nous fait choir en erreur à tout propos. Oï ie te prie, dy moy, lesquels entre tant de philosophes tu estimes auoir mieux dit: & quelle secte selon ton auis, deuous nous enfuyure, comme plus veritable? La verité ne peut estre en toutes, puis qu'elles sont cōtraires ensemble: designons celle que tu voudras, il nous faudra necessairement aneantir toutes les autres, & leur denier entierement ce que desia nous aurons accordé à la premiere: attendu qu'vne chacune secte reprend, & condēne les autres, afin qu'elle se donne plus d'auctorité: & de peur qu'en les aprouuât, elle ne se desprise soy mesmes: combien que tout ainsi qu'elle les desprise, les autres comme par vn eschange la contemnent aussi. R. Ceux la qui ne fuyuent tant seulemēt qu'vne vaine apparence, & aux quelz il semble que la nature ait fillé les yeux pour ne rien voir, seront tousiours de tel auis que toy, & qu'en tout n'y a qu'opinion: parce qu'ils se laissent vaincre, comme priuez de tout iugemēt, a l'instabilité & incertitude des choses. B. Ilz sont en cela mieux auisez que tu n'es: car ne se laissant mener à la persuasiō de sçauoir, ilz ne seront aussi iamais trompez. R. Mais ilz le seront a tous momens: parce qu'aux choses plus certaines, ilz serōt plus desassurez. B. Ce sont des songes q̄ tu nous recites

recites maintenant. Quoy que tu saches dire, & tant ce sēble-il estre vray & assuré, il se trouuera auoir esté repris par d'autres de tresgrāde auctoritē, & qui sōt reputez tresçauās philosophes: parquoy, que pouuons nous affermer estre vray, & en quoy pourrons nous mettre quelque assurance? Croirōs nous à vn seul qui se loüe soy mesme & sō sçauoir aussi, ou biē aux autres qui le reprenēt? nous assurerons nous tant en nos sottes fantasies, que l'euidente experience ne nous en puisse detourner? Nous ferons nous ce tort, de nous estimer sçauans, iacoit que nous ne sachions du tout rien? ne nous contenterons nous pas avec ce diuin Platō, d'vne apparence & verisimilitude, puis que la verité est attribuée seulement aux dieux & aux enfans des dieux? R. Mais serons nous si malheureux de nous assugetir à vne ignorance de toutes choses? pourrons nous souffrir qu'en nous appelans hommes, nous soyons inferieurs à tous les autres animaux? Serons nous tant ennemys de nous mesmes, que de nous delaisser & nous abandoner ainsi? Si tu ue penses amy auoir aucune raison ny aucune cognoissance, pourquoy ne souhaites tu d'auoir esté quelque metal, ou quelque beste brute? Et à quel propos deffens tu si obstinēmeut ton opinion, si tu ne sçais aucunement que c'est ce que tu dis. B. Laisse ie te prie ces exclamations. R. Cesse donc toy mesmes d'en plus faire. B. Mais respon moy à ce que ie t'ay demandé, & ausquelz

ie me dois renger, pour apprendre & ſçauoir la verité? R. Ie te dy qu'il y a plus d'assurance en ce que plusieurs hommes ſçauans afferment: toutefois il ne te faut pas tant affurer à leur dire, que tu ne penſes (iaçoit que leur auctorité ſoit grande) quilz ont eſté hommes, & que eſtans telz, ilz ont peu errer, B. Tu deurois t'aider du conſeil que preſentement tu me donnes, & n'adherer pas tant à l'oppinion des autres: Car il t'auindra tout ainſi qu'à ceux la, qui en quelque grande aſſemblée, eſtans pouſſez par ceux qui les ſuyuent, pouſſent & tombent avec les premiers, & en tombant, font tresbucher ceulx qui premierement les auoient pouſſez, tant que tous culbutent fors les derniers, leſquelz les voyans ainſi tombez ſ'arrestent, ſans vouloir plus auant entrer dans la preſſe. R. Tu me deuances en ce que ie te voulois dire: Mais crois tu biẽ pour m'auoir accusé le premier, que tu doiues emporter la victoire? Nõ, i'ay plus grande occaſion de te dire ce que tu me dis, que tu ne peux auoir: car en ce q'ie ſoutien, ie ne ſuy pas l'opinion des vns ny des autres, mais ie me cognois moy meſmes, & en me cognoiſſant, ie me laiſſe mener voũltaiement à l'assurée experiẽce. Mais toy, ſi en ſuyuant Zenon, Pyrrõ, Socrate, & autres, tu veux ſans cõſideration admettre vne ignorãce de toutes choſes (cõme ſi tout conſiſtoit en opinion) tu te priues toy meſmes de la vraye & naturelle raiſon: laquelle a apporté à vn chacun le commencement

ment de vouloir sçauoir, & a parfait la vertu, lors qu'elle a esté confirmée. B. Comment cognois tu que ce soit se descognoistre soy mesmes, de mettre tout en indifferance & opinion? Cognoi-ie pour cela moins, q̄ tu es RONSARD, & moy q̄ ie suis BAIF? R. Certes ouy: Car se cognoistre, ce n'est pas cognoistre ce corps, & ces choses exterieures: mais c'est cognoistre son ame, pourquoy Dieu la mise dās ce corps, pourquoy il la crée, & de quelle excellence & diuinité il l'a doüée: ce que tu ne peue faire, la priuant ainsi de toute cognoissance. B. Ce n'est pas cela, mais c'est seulement que tu penfes que ie me trompe en disant ce que ie dy, & que tu as meilleure raison que ie n'ay. R. Bien que la loüange de moy mesmes sonne mal en moy, ie suis contraint toutesfois à present de dire que i'ay en cela meilleure raison que tu n'as. B. La raison n'est ce pas l'ame mesme? R. C'est vne faculté ou puissance de l'ame, qui ne la peut abandonner, non plus que la lueur & la clarté, ne peuvent abandonner le soleil. B. Quoy, les ames sont elles d'elles mesmes entre soy differentes, ou bien prenēt elles leur perfectiō du corps? R. Pourquoy me demandes tu cecy? B. Parce que ie veux sçauoir d'ou vient cela, que tu ayes meilleure raison que moy. R. Tu me tires à vne longue & difficile question, & qui ne concerne en rien nostre propos. B. Je te prie ne te fache d'y entrer, car nous reprendrons bien tousiours noz premieres

erres, & à present ie ne veux passer outre, fil te plait, sans en sçauoir ton opinion. R. Tu le deurois demander aux autres, lesquelz te pourroiet mieux satisfaire que moy: toutesfois puis que tu le veux, ie t'en diray ce que i'en ay peu recueillir des liures des plus sçauans philosophes. B. Je m'assure que tu n'ignores pas ce qu'ils en peuuet auoir dict, parquoy aussi instammēt ie le te demande, & combien que ie ne m'ose en rien assurer, si ne pourrois-ie mieux employer ce iour qu'en cecy, sinon que NICOT & AVBERT, soient d'autre auis. N. La question est si belle, qu'elle merite bien d'estre poursnyuie, & croy aussi, que AVBERT n'y prendra point de deplaisir. A. Je ferois de trop mauuaise grace, si ie me fachois d'oüir de si beaux & si rares discours. B. Je te prie d'oc, RONSARD, d'en dire ton auis. R. Il ya en cecy plusieurs opinions: toutesfois les philosophes disent, que les ames ne sont point entre soy differētes, ny les vnes de soy plus parfaites ou imparfaites que les autres: car elles sōt créées par le mesme Createur, & de ses hauts cieux enuoyées dans noz corps, pour y demourer iusques au terme qu'il luy plait les r'appeller à soy, & faire separation de l'vn d'avec l'autre. B. La perfection donc procede du corps? R. Non fait, ains elle est plustost empechée par le corps, lequel luy donne beaucoup de destourbier & d'empechemens, tant qu'elle ne peut montrer sa diuine excellence, sinon lors que par estude & con-

contemplation nous la separons d'auec luy, tant que nous pouuons. Parquoy aufsi, lors que l'ame en ses discours appelle le corps comme sien compaignon, elle deuient du tout pertroublée, & en errant, comme yure, elle vacille tousiours çà & là. Ce que cognoissant ce diuin philosophe Platon, ne l'a pas appellé $\sigma\tilde{\omega}\mu\alpha$, mais bien $\sigma\acute{\epsilon}\mu\alpha$: C'est à dire prison, ou sepulchre: parce que l'ame est dans luy, comme dans vne obscure prison, ou dās vn sepulchre. B. S'il ne me souueuoit de ce qu'autrefois i'en ay leu, i'entrerois maintenant en vn plus grād doute, parce que tu dis, & ne sçauois qu'en penser, si tu ne le declarois autrement. R. Il est certain que l'ame faide du corps, comme d'vn instrument, & qu'elle se ressent des inclinatiōs, qui prouiennent du temperament & de la disposition des corps celestes, ainsi que Galien escrit amplement, en son liure, intitulé. **QVE LES MEVRS DE L'AME SVIuent LE TEMPEREMENT DV CORPS.** Parquoy, pour la liaison, qui est d'entre elle & le corps, auquel il faut qu'elle donne vie & mouuement, l'ame se ressent de la disposition d'iceluy, sans lequel elle ne peut exercer ses operations exterieures & corporelles: d'ou auient qu'vn begue (encore qu'il ait les conceptions semblables à celuy qui parle bien, & l'ame autāt parfaite) Il ne peut toutesfois si bien & distinctement parler, pour l'empeschement des organes, & autres parties du corps, qui aident à la

pronunciation des parolles. Celuy aussi qui a le cerueau mal disposé, ne peut si bien iuger ou apprendre quelque chose, comme vn autre, iacoit que l'ame d'vn chacun soit semblable, & participante d'vne mesme perfection & diuinité. Car ce n'est pas assez d'auoir l'ame prompte & subtile, si pareillement les instrumens du corps ne sont bien accommodez, pour executer ses desseins, attendu, qu'en telles operations, l'ame faide du corps: ce que tu pourras voir plus facilement, par le discours des operations de l'homme. Cōsidere sil te seroit possible de pouuoir parler, & dire aucunement ta pensée, si tu n'auois point de langue: ou bien de cheminer, estant lyé des deux piedz? Mais à celle fin que ie m'explique micux: regarde vne chandelle, quant elle est allumée: car si tu la mets dans vne lanterne de corne ou d'vn autre corps diaphane, elle épan dra sa lueur par dehors: mais si tu la mets dans vne autre lanterne obscure, & qui ne soit pas transparante, elle ne pourra apres luire aucunement par dehors: car non obstant qu'elle soit tousiours allumée, & qu'elle ait aussy vne mesme lueur, dans l'vne & l'autre lanterne, toutesfois elle ne peut monstres sa clarté, quant le corps qui l'environne est vmbreux & espés. Vn malade aussi recouure le sēs qu'il auoit perdu, durant sa maladie, lors que le corps est sain & bien guari, & tous les empechemēs qui luy troubloiēt son ymagination sont ostez: non obstant que par
la

la maladie, l'ame n'ait receu quāt à soy aucun chāgemēt, ains soit demeurée tousiours vne mesme. Semblablemēt l'homme estant en extrême vieillesse, reuient au sens d'vn ieune enfant, & semble rassoter, à cause, comme dit Aristote, de la grande debilité des instrumens, & organes des sens intérieurs, non pas que par cela son ame soit autre qu'elle estoit en sa plus grande ieunesse. Ce qui, à mon auis, a esmeu ce diuin Platon à dire que nostre sçauoir n'est autre chose, si non vn ramanteuoir, parce que par nostre estude nous ne faisons tant seulement sinon disposer le corps, & le rēdre apte aux operations de l'ame. B. Mais qu'est ce que tu as dit qu'il y a liaison entre le corps & l'ame? Est ce que l'vn se mesle ensemble avec l'autre? R. L'ame est tout ainsi liée, & vnie avec le corps, comme la lueur, avec l'air, par l'assemblément desquelz l'air est rendu clair & lucide, demeurāt neantmoins vn chacun en son entier, l'air, air, & la lueur, lueur: & sans que l'vn soit l'autre. Car l'ame venue dedans le corps, par l'assemblément de l'vn avec l'autre, luy donne vie & mouuement, sans toutesfois qu'elle soit corps, ny le corps ame, & sans qu'aucun d'eux soit aucunement changé: car l'ame estant de sa propre essence incorporelle, immortelle, & celeste, n'a aucune cōmunité avec le corps materiel, terrestre, & mortel: & ne deuons penser que l'ame soit meslée avec le corps, ainsi que les qualitez des elemens sont

meſſées & confuſes es choſes corporelles, ou comme les herbes, les huilles, les poudres, & autres ſemblables choſes ſont meſſées en vne emplaſtre. B. Cecy ne me ſemble aucunement vray ſemblable: car ſi le corps n'eſt qu'un instrument de l'ame, ie ne voy pas comment l'ame ſe peut reſentir de ſa complexion, & moins encore recepuoir ainſi ſes paſſions, non plus qu'un artiſan, ne ſent pas celles de ſa coignée, ou vn mareſchal, celles de ſon marteau? R. Parce que l'ame eſt la forme du corps, elle l'ayme naturellement, & ne le peut abandonner qu'il ne ſoit deſtruit & corrópu: & parce auſſi qu'elle luy donne eſtre, & vie, elle eſt contraincte de ſe reſentir des affectionſ d'iceluy, pour les ſuiuant, l'entretenir en ſon eſtre: côme quant il nous faut manger, boire, dormir, & faire pluſieurs autres ſemblables choſes, ſans leſquelles le corps ne pourroit longuemēt durer. Mais l'inſtrumēt d'un artiſan, eſt vne choſe exterieure & accidentale à l'artiſan: combien qu'encore nous voyons la peſanteur de ſa coignée, ou de ſon marteau, le laſſer, & ſelon que la coignée taille, il faut auſſi qu'il ſeſforce, ou plus, ou moins, & ſi elle eſt chaude ou froide, elle l'eſchauffe, ou refroidit: toutesfois il ny a aucune ſimilitude du marteau, ou d'un autre instrument, au corps, comme tu peux facillemēt entendre, parce que i'ay deſia dit. B. Ie ſçay bien que Galien dit, que l'ame neceſſairemēt ſ'accommode à la nature & complexiō du corps, & qu'il faut

faut que le corps qui la doit receuoir, soit apte, & ydoine à cela, & que soudain qu'il reçoit quelque grande mutation de son temperamēt, l'ame aussi incontinent l'abandonne. Parquoy il est manifeste qu'elle est sujette aux loix, & aux complexiōs d'iceluy: & combien q̄ cela n'ait aucun lieu es choses puremēt volontaires, il semble selon son opinion, qu'il faut atribuer les operations de l'ame, autant au corps, comme à l'ame: attendu que tu as dit cy deuant, qu'elle ne peut rien sans l'aide du corps? R. L'ame ne peut auoir aucune action corporelle sans le corps, non plus qu'un peintre ne pourroit faire aucune peinture sans le pinceau, & sans les couleurs, & neātmoins pour cela le corps n'en est aucunement cause: car toute chose qui a operation par le moien des instrumens, elle a necessairemēt ceste puissance en elle mesme de pouuoir operer: à raison dequoy il ne faut point atribuer l'action, & la cause à l'instrument: non plus que nous ne disōs pas le pinceau ou les couleurs, estre causes du pourtrait, ou la plume, cause de l'escriture: iaçoit que maintesfois les sens, & les autres facultez naturelles, ayent leur action, combien que nostre volūtē y repugne: car ie ne sçauois faire, qu'ayant les yeux sains & ouuerts, & regardāt quelque chose, ie ne voye encore que ie ne veuille pas voir. B. Encore qu'il y ait quelque apparence en ce que tu dis, ie me trouue toutesfois plus confus que ie ne faisois cy deuant, & voila com-

me ta philosophie m'assure? R. C'est vn cōmancement de paruenir à la vraye cognoissance des choses: car celuy qui doute, demande: & qui demãde, trouue: & qui trouue, sçait a la fin ce qu'il demandoit: toutesfois cecy n'a aucun lieu en toy.

B. Or dy moy, puis que la forme, selon les philosophes, donne estre à la chose, & que nous auõs tous vne mesme forme, qui est l'ame raisonable, pourquoy esse que noz corps sont ainsi dissemblables, & pourquoy les vns sont mieux organisez que les autres? & puis que les ames en leur essece ne sont poit entre elles differētes, pourquoy ne s'en aidēt elles tousiours d'une mesme sorte? R. Parce que la disposition du corps n'est pas en la puissance de l'ame.

B. Comment? y a il quelques choses qui sont en la puissance de l'ame, & d'autres qui n'y sont pas? R. Si tu veux ainsi continuer & me faire telles demandes, nous lairrõs le propos ia cōmancé, pour tousiours disputer du coq à l'asne.

B. Si celuy qui doute paruiet en demãdant à la cognoissance de ce dõt il doubtoit, tu n'as aucune occasion de te plaindre de moy, parce que ie doute en tout ce que tu me dis, & ie voudrois biē estre resolu cōme tu es.

R. Non, tu ne doute pas en ce que tu me demandes, & moins encores en dois tu desirer autre resolution, que celle que tu en as: mais tu prēs plaisir à deuiser ainsi de plusieurs choses.

B. Ie y prens certainement vn merueilleux plaisir, parquoy ie te prie permettre que ie te puisse

se familièrement interroger. R. Le m'excuseray donc sur toy, si d'auéture NICOT & AVBERT, trouuent mauuais que nous changeons ainsi de propos. B. Il ne faut point d'excuse, là ou il n'y a aucune faute. N. Laisse telles excuses, car elles ne seruent de rien. R. Les philosophes disent que les choses inferieures sont regies & gouuernées par les corps celestes, & disposées diuersement selon leurs diuerses applicatiōs & influences: & cōme les planettes, ou estoilles fixes, influent plus obliquement, ou directement, & s'entreregardēt ensēble, Ainsi les choses inferieures retienēt plus ou moins leur nature & leur complexion: car tant plus vn planette, ou autre estoille aproche de nostre meridian, ou point vertical, tant plus forte & de plus grande vertu est son influence, parce que la reflection de ses rayons augmente & redouble sa force: comme nous voyons le soleil sur le midy, eschauffer plus fort la terre, qu'il ne fait lors qu'il commence au matin de se montrer vers l'orient, ou bien sur le soir s'incliner vers l'occident, parce que les rayons tombans obliquemēt passent tout outre: puis les exaltations & depressions en leurs epicicles, les directiōs, retrogradations, faces, termes, domiciles, triplicitez, conionctions, oppositiōs, & autres diuers aspects, qu'ils ont les vns aux autres, varient leur influence, ainsi que nous cognoissōs par l'Astrologie. B. Je voudrois ne r'auoir pas mis en ce propos, car il me semble q̄ tu me cō-

res de plus grãdes fornettes q̃ tu n'as fait ci deuiãt. Le te prie, y a il aucune apparence que la nature d'vn planette se change de degré en degré, ou de minute en minute qu'il fait soubz le Zodiac, & qu'il ait autre effet lors qu'il monte sur nostre horizon, que quand il descend vers l'occident: qu'il se delecte quand il est en vn lieu & prend fascherie, quand il est en vn autre? Comment est cela possible, veu qu'il ne peut estre en vn angle aux vns, qu'il ne soit perpẽdiculaire aux autres? Pourquoy aussi quand ilz sont tous souz vn mesme signe, ilz ne font vne mesme chose? & à quelle occasion, quand ilz sont en leurs maisons, ou en leurs exaltations, ont-ilz autre nature, que quãd ilz sont en celles des autres, non plus que toy & moy changeons de nature, quãd nous sommes hors de noz maisons? pourquoy ont ilz des maisõs, est ce pour sy retirer quelquefois? & sont elles basties de cail-lous, ou de pierres de taille ou bien de quelque autre matiere? R. Je ne dy pas que pour la diuersité des mouuemens, ou pour les aspects des vns aux autres, leur nature soit en rien changée: mais ie dy seulement que leurs effetz sont diuersifiez, tout ainsi que le feu n'eschauffe pas tãt vne chose, quãt elle est fort esloignée de luy, comme quand elle en est bien prez, ou quand elle est dessouz, comme quand on l'auroit mis dessus directement, iaçoit que le feu ait tousiours vne mesme nature, & vne mesme chaleur: & sil ne te plaist du tout obstiner,

contre

contre l'euidente experience, tu le vois tous les iours au soleil, à la lune, & aux autres estoilles. Et de ce que tu remarques tant, qu'at ie dy que les planettes ont des maisons au ciel, tu l'entens à rebours, & tout autrement que ie ne fay: car il ne te faut pas ainsi amuser aux parolles, & laisser le vray sens en arriere. Les Astrologiens les ont appellées maisons, ou domicilles, parce que tout ainsi qu'en ta maison tu as plus de puissance de faire ce qu'il te plaira, que tu n'as quant tu es en quelque autre part: aussi les planettes estans soubz les signes plus aprochans à leurs natures, ilz ont plus grand effet & plus grand' force. Or il a esté necessaire pour la generation & entretenement d'une tant infinie diuersité de choses, que les cieux, & les corps celestes ayent eu diuers mouuemens, & diuerses natures, & influences: autrement (comme dit Aristote) ilz ne feroient iamais qu'une mesme chose.

A. Ie ne sçay pas comme vn propos suit & amene l'autre, mais ie voy bien que si nous n'y prenons garde, nous en commencerons dix mille, sans iamais en poursuiure aucun. Et ie te prie, à quelle fin dis tu maintenant tout cecy? R. Ie le dy pour respõdre à ce que BAIF m'a demãdé: pourquoy puis que nous auons tous vne mesme forme, qui est l'ame raisonnable, nous n'auons aussi les corps semblables, & d'une mesme sorte: car il ne faut pas regarder tant seulement la forme, ou la matiere des choses, mais aussi il faut considerer les

autres causes efficientes. Il ne s'en suit d'oc pas que parce que nous auôs tous vne mesme forme, qui est l'ame raisonnable, noz corps soyent aussi tous d'une mesme disposition: non plus que nous ne disons pas tous les chiens deuoir estre semblables, parce qu'ilz ont tous vne mesme forme, & ainsi de tous les autres animaux: car les corps celestes disposent les nostres, ores en vne sorte, & tantost en vne autre, selon leurs influâces, & diuerses applications des vns aux autres. ainsi le potier d'une mesme matiere fait plusieurs potz dissemblables. D'auantage tout ceci consiste en la main & puissance de Dieu, selon la volonté duquel toutes choses sont disposées. B. Nous faisons donc tout ce que nous faisons, par vne contrainte & fatalité. R. Vrayement voila bien conclud! B. Au propos que tu as tenu, il s'en suit necessairement qu'il n'y a rien qui soit en nostre puissâce, veu que l'ame suit le corps, & le corps est fait & composé selon l'influence des causes celestes. Si ie suis donc de complexion chaude & colérique, il faut que ie sois tousiours en colére, ou si ie suis enclin à desrober, que ie desrobe: & ainsi q'ie suiue tousiours ce à quoy le corps m'incline: car l'ame faide de luy, & est subiecte à ses inclinations. R. Nous serions par trop miserables, si nous pensions ainsi estre asseruis à vne necessité. B. Ie sçay bien qu'il ne faut pas, come Diodore, assugetir l'homme au destin: car ce seroit trop malheureusement abuser de

de nous mesmes: aussi ie ne t'ay demandé cecy à autre occasion, sinon tant seulement pour mieux entēdre ce que tu as dit. R. Puis donques qu'ainsi est, ie t'en diray mō auis. Il y a quelques choses, lesquelles sont totalement hors de nostre puissance, parce que selon le Stoicien Epictete, ce ne sont pas noz oeuvres: cōme, que ie naisse beau ou laid, droit ou bossu, avec vne iambe ou avec deux. Les autres en partie dependent de nous, & partie d'ailleurs: comme, que nous recuillons le bled ou les autres fruis en grande abondance: car il ne suffit pas d'auoir semé le grain en vne bōne terre & fertile, mais il faut encore qu'apres l'auoir diligemment cultiuée, le ciel donne son influence propre, & conuenable à la semence: autrement, si les chaleurs ou les froidures, la seicheresse ou les pluyes, sont trop grandes, iamais le bled ne paruiendra à sa iuste grādeur, & à sa meureté. Les autres sont totalement en nostre puissance, parce que selon le mesme Stoicien, ce sōt noz oeuvres, comme, que ie sois bon ou meschant, modeste ou impudique, auaricieux ou liberal: car le vice & la vertu dependent tant seulement de nous. Ce qu'Alexandre Aphrodisée, en son liure du destin, nous fait voir, par vn exemple de Socrate: car Socrate ayant esté iugé par Zoopire excellent phisiognomien, tresmechāt & dissolu persōnage, respondit, qu'il eust esté tel, si par la bonne nourriture, & par l'estude de la philosophie, il n'eust corrigé & surmonté sa

mauvaise nature: cōbien dōc que selon le tēperament du corps, nous soyōs enclins à quelque mechanceté: toutesfois, si nous voulōs tousiours suivre la vraye raison, nous nous surmonterōs nous mesmes, de sorte que nous n'ensuiurōs en rien nostre inclination, & principalement, si des nostre enfance nous nous adonnons aux bonnes sciences & disciplines, lesquelles nous apprendront de nous cognoistre, & en nous cognoissāt de recognoistre aussi, & hōnorer ce grand fabricant du monde: car l'honneste educatiō (ainsi que dit Plutarque) est la vraye regle de la vie bienheureuse. Or si la vertu consiste es bonnes & hōnestes operations, lesquelles sont en nostre election, il faut qu'elle soit volontaire & en nostre puissance: car l'election est des choses desquelles premierement nous consultons, & qui sont en nostre pouuoir. Parquoy si il est en mon pouuoir de faire bien, il faut aussi qu'il le soit, de ne le faire pas, & ainsi que nous soyons bons ou mauvais. Ce que toutes les loix des republicques attestent, en punissant les mechans, & honorans les bons, & en nous exhortant tousiours de bien & vertueusement viure: car elles ne le feroient, si la vertu & le vice n'estoient volontaires: attendu qu'il n'y a aucune obligatiō, là, ou la puissance deffaut. Et ne faut pas dire ainsi que Siramme Per sien, lequel respondit à ceux qui fesoient merueilloient de ce que ses faiçts ne respondoient point à ses parolles: qu'il estoit seul maistre de

de ses parolles, mais de ses œuures avec la fortune. Toutesfois ie sçay bien que les affectiōs du corps tourmentent incessamment nostre esperit, & le font le plus souuent succomber, si nous ne sommes aydez par celuy qui est le donneur de toutes graces & vertuz, auquel nous deuons retirer, & prier avec le psalmiste, disant,

*Le chemin que tu nous dresse
Fay nous cognoistre, Seigneur,
De tes santes & adresses
Veilles nous estre enseigneur.*

Car c'est le Dieu de toute bonté & misericorde, & qui,

*Les humbles fera venir
A vie bonne & decente,
Aux iustes fera tenir
L'eternel sa droite sante.*

Voyla comment il me semble qu'il nous faut refoudre en cecy, sans iamais assugetir noz volontez à l'ineuitable necessité: autrement si nous pensions faire tout ce que nous faisons par vne contrainte, outre l'offence que nous ferions contre Dieu, nous metriōs encore toutes les republicques en tel desordre & cōfusion, qu'il seroit impossible qu'elles peussent longuement durer, & viurions plus brutallement que ne font les bestes mesmes. B. Et qui est le malheureux qui voudroit aller au cōtraire de ce que tu as si bien dit? Le croy sil s'en trouue quelqu'vn, que celuy la est hors de tout iu-

gement: toutesfois puis que nous ne parlons pas des choses qui concernent nostre foy, de laquelle sans aucun doubtte, nous deuós estre tresasseurez, & que telles questions appartiennent aux theologiens, reuenons à nostre premier propos, & parlons des autres choses, ez quelles ie dy n'y auoir qu'opinion. R. Ie te prie donc, ne contrefay pas tant l'opiniaistre, qu'a l'exmple d'Eurypide tu doubttes, si tu es viu ou mort, ou, côme Demophon, contre la manifeste experiēce, tu soutienes que le soleil rend froideur, & que l'ymbre de la nuit eschauffe. B. Ne donne l'esperon à celuy qui ne demande qu'a courir: & puis que sçauoir, est chercher d'aprendre la verité, pers l'opinion que ie veuille estre opiniaistre tant obstiné côme tu dis, & acorde moy tant seulement vne autre chose. R. Quelle? B. Que tu ne m'opposeras l'autorité de Trismegiste, Platon, Socrate, ou d'autres, pour la confirmation de ce que tu me diras: car autrement tu ne me pourras iustement reprendre, si ie me deffen de celle de Zenon, Pyrrhon, Epicure, & autres grands philosophes: toutesfois à peine me pourrai ie deffēdre sans les alleguer pour mō parti, attendu que ie soutien qu'en tout n'y a qu'opinion. R. Ie suis cōtent que tu allegues ceux que tu voudras, pourueu que leur opinion ne t'aveugle tant, que tu pēs apres que tu ne vois point. B. Non, non, ie voy bien Dieu merci. R. En quoy le cognois tu? c'est par opinion que tu vois. B. Ie sçay

ſçay bien que ie voy: car ie cognoy le blanc d'auec le noir, le gris d'auec le iaune, les arbres d'auec les pierres, & les hommes d'auec les autres animaux. R. Tu te trompes: car ce n'est pas l'œil qui le cognoist. B. L'œil voit seulement les choses qui luy ſunt prefetées, & puis le ſens cōmun les reçoit, & les apporte à la ratiocination & eſtimatiue, qui ſelon l'opiniō de quelques philoſophes, les cognoiſſent apres par leurs differēces. R. Oé! tu doures encore en ce que tu dis? B. Ie ne doute pas que ie ne voie bien: mais ie ſuy l'opinion de quelques vns, quāt ie mets vn ſi grand attirail de facultez en noſtre teſte pour pouuoir cognoistre par leurs differences ce q̄ nous voions. R. Mais que ſçais tu, ſi ce que tu apelles voir, eſt ne voir pas? B. Ie t'ay deſia dit, que les choses qui tombent es ſens, ne conſiſtent point en opinion ſeulement: parquoy ſans nul propos tu me fais maintenant telles demandes. R. I'ay opinion que tu ne me dis rien, & q̄ ie ſuis tout ſeul: car ie ne ſçay pas ſi eſtre en cōpaignie, eſt eſtre ſeul, & eſtre ſeul, eſt eſtre en cōpaignie. B. Tu ne peux douter en cela: toutesſois ſi tu le fais, il n'y a nulle repugnance entre nous, & nous ſerōs d'acord qu'en tout n'y aura qu'opinion. R. Tout donques ne giſt pas en opinion, puis qu'il y a maintes choses aſſeurées, qui ne peuuent autrement eſtre: car ainſi que tu as deſia dit, l'opinion eſt des choses incertaines & indifferētes, lesquelles ſont telles, parce que nous auons opinion qu'elles le ſoiēt. B. Ie dy des loix, &

des autres sciences (comme vous les appelez) es
 quelles n'y a qu'opinion, au moien de quoy nous
 les deurions plustost appeller abus, ou fantasies,
 comme ie te monstreray si tu me veux ouyr.

N. Ie vous suplie mes amis ne nous fachons d'ouir
 ce qu'il veut dire. R. Ce me fera tresgrād plaisir. A.

A moy aussi: car ie m'asseure qu'il n'y a bon auteur
 Grec ou Latin, q̄ B A I F n'ait veu diligemmēt. B.

D'autant que par la philosophie naturelle nous
 pensons sçauoir les causes des choses ça bas engen
 drées & corrompues, ie commenceray par elle, &
 à mon auis feray clairemēt voir à vn chacun, qu'il
 n'y a qu'opiniō & fantazie: cōme aussi ce bō Dio
 gene nous declaira manifestemēt, par la responce
 qu'il fait à celuy qui luy demandoit, parquoy puis
 qu'il ne sçauoit rien, il se faisoit neantmoins ap
 peller philosophe: car (dit il) ie fains & cōtrefais le
 philosophe, qui est vrayement philosopher: de
 monstrant par cela, que la philosophie n'est tant
 seulement qu'une faintise & dissimulation. Et si
 tu as quelque peu de soucy, de ne te vouloir pas
 perdre par vne presumption de sçauoir quelque
 chose, toy mesmes m'aideras à ce faire. Ne diras-tu
 pas, que les raisons & les principes de la philoso
 phie sont vains, & qu'il n'y a aucune assurance,
 quand par iceux nous tombons en erreur, & quād
 ceux la que lon tient pour les plus assurez, ne va
 lent du tout rien, & les suyuant nous ne pouons
 dire chose qu'elle ne soit fauce? R. Cela ne peut
 estre

estre, mesmement quand la preuue d'icelle sera prinse de ses causes & de ses principes, qui ne peuvent autrement estre. Car lors (comme dit Aristote) nous pensons sçauoir toutes choses, quāt nous sçauons les causes, & premiers principes d'icelles: dont à bon droit le poëte Virgile disoit.

Heureux, qui des effectz a peu sçauoir les causes.

B. N'est ce pas vn principe ou axiome en la philosophie, q̄ de riē, nulle chose ne peut estre faicte? R. L'experience nous l'enseigne assez: Car nature ne peut produire ou engēdrer aucune chose, sās qu'il y ait quelque subiect & matiere subsistāte. Non plus que tu ne pourrois bastir vn edifice sans les pierres, la chaux, le sablon, & les autres semblables choses, lesquelles sont à cela necessaires. B. Je suis trefaise, de ce que sans y penser toy mesmes feras iuge contre toy mesmes, & conueincras par tes raisons, la presumption des philosophes, lesquels pensent sçauoir toutes choses, & que maintenant tu veux deffendre si obstinément. Regarde, ie te supplie, comme ce principe premier, & selon leurs folles imaginations, le plus assuré de toute la philosophie, les a miserablement trahis, & amenez à vne detestable erreur? par ce priucipe ilz ont m'escognu ce grand Dieu, auteur du monde, & ont fait les choses par luy créés, sans nul cōmēcement. R. En quelle sorte? B. Parce qu'ils ont fait le monde, sans nul commencement, aidez de ce principe de philosophie: que de rien, nulle chose.

ne peut estre faite, & que puis que le monde est, il faut qu'il y ait eu tousiours quelque sūgect, ou matiere, auant qu'il feust fait. R. Tous n'ont pas esté en opinion telle, comme nous lisons de Mercure Trismegiste, Platon, Socrate, & autres Sçauans philosophes: Ains seulement ceux la, lesquels apres auoir cognu ce grād Dieu (comme dit l'Apostre) ne l'hōnorerent point, cōme tel: mais s'esuanoüirent, & se perdirēt en leurs folles pensées, lesquelles apres les conduirent à telle impieté, que le psalmiste chante:

*Le fol maling en son cœur dit & croit,
Que Dieu n'est point, & corrompt & renuerse
Ses mœurs, sa vie, horribles faitz exerce.*

Car tel qu'vn chacun est, telles aussi sont ses paroles, ses faitz, & sa pensée. B. Trismegiste, Socrate, Platon, & ceux que tu as nommez, n'ont pas parlé comme philosophes seulement: Ains inspirez de la grace de Dieu, ils le creurent, & cognurent seul fabricateur du monde. N'est ce pas donc grande presomptiō & temerité aux philosophes, d'affirmer leur sçauoir estre assureé & veritable, & que de rien, nulle chose ne peut estre faite? pourras tu sans rougir, dire quelque science (comme tu appelles) estre vraye, quand les principes d'icelle sont faux? Non plus que tu diras vn edifice bien seur, quand les fondementz ne valent rien? ne me fera il permis à tout le moins d'appeller opinion ou verisimilitude, ce que raisonnablemēt ie deuerois dire

dire resuerie ou mensonge, veu mesmemēt, qu'en receuant telle philosophie, nous tombons en atheisme & blaspheme contre Dieu? R. Pour la perpetuation des choses, il est vray, que de rien aucune chose ne peut estre faite: mais si nous regardons le commencement & la creation du monde, c'est malheureusement errer: Car,

*Dieu par sa parole,
Forma chacun pole,
Et ciel precieux:
Du vent de sa bouche,
Feit ce qui attouche,
Et aorne les cieux.*

*Il a les grands eaus amassées,
En la mer, comme en un vaisseau,
Aux abismes les a musées,
Comme un tresor en un monceau.*

*Que la terre toute,
Ce grand Dieu redoute,
Qui fait tout de rien:
Qu'il n'y ait personne,
Qui ne s'en estonne,
Au val terrien.*

Aussi n'a il pas esté receu, ainsi generallement de tous les philosophes, que de rien, nulle chose ne peut estre faicte: Ains de ceux la tant seulement, lesquelz ont voulu rapporter tout à leurs sottes res-

ueries: Car lors que nous pauvres humains voulons sçauoir par vne curiosité la grande puissance de Dieu, & que nous la mesurons selon nostre imbecillité, nous tombons en ignorance de nous mesmes, & de ce grand Createur du monde. ç'a esté donc trop grande presumption aux philosophes, de se vouloir enquerir trop auant de la puissance de Dieu: & eussent mieux fait, de croire ce qui est tres certain & veritable: nō pas d'auoir ainsi voulu demettre par leurs folles disputes, l'incōprehensible grandeur du Seigneur à leur fresse & imbecil iugement: lequel trop bas pour la pouuoir cōprendre, les a cōduis à vne infinité d'erreurs. car qui est celuy, ô Seigneur! qui cognoit tes intimes secretz: Et qui pourra racompter ta hauteffe, & tes faitz admirables? B. O qu'a bon droit ce bon philosophe Socrate, mesprisoit la philosophie naturelle, par laq̃lle nous pensons espier les plus grāds secretz du ciel? toutesfois ie ne suis pas tant hors de moy, que ie ne sache & croye tresbien, que le Seigneur à créé toutes choses de rien: & qu'il n'appartient aux hommes de disputer de sa puissance: & c'est pourquoy ie dy, tout ce que les hōmes ont inuēté, & ont pensé sçauoir, n'estre seulement qu'opinion & reuerie, si non ce qui nous est enseigné par les escritures sainctes. Car nostre imbecillité est si grande, que regardans la nature des choses, nous sommes comme ceux qui par le dehors contemplent vn beau & spatitux edifice, ne pouuans

aucu-

aucunement voir & cognoistre le dedās: Et si d'auanture nous en faisons iugement, par la beauté exterieure, nous n'en auõs qu'vne opinion & incertaine coniecture. R. Tu es aussi vn peu trop feuerie en cecy: Car nous auõs certaine, & assuree cognoissance de maintes choses: parce que Dieu veut, que nous ayons quelques notices, qui soiēt comme maistresses, & gouernātes de nostre vie, & par lesquelles nous discernions le bien d'avec le mal, l'hōneste d'uec le deshonneste, le vice d'avec la vertu: nous cognoissons aussi les vrais & imuables principes des choses. B. Mais comment est cela possible, attendu que ces pauvres philosophes (fil faut que ie le redie encore) n'ont peu iamais estre d'acord? & comme tu vois, nous ignorõs les premiers fondemens, & principes de la philosophie: Socrate, Platon, & plusieurs autres excellens philosophes, ont dit, qu'il y auoit troys principes, l'idée (c'est à dire, comme Plutarque l'expose, substance separée d'avec la matiere, estant en la pensée de Dieu) la matiere, & Dieu, qu'ores il appelle cause, ores intelligence. & la matiere sans auoir aucune forme, estre de soy infinie, laquelle des le commencement vagant, ça & là, sans aucun ordre, fut par Dieu reduirte, & assemblée en vn lieu: parce qu'il pensa, que l'ordre estoit plus excellent, & mieux seant à sa grandeur, que ceste brouillée confusion: puis ceste matiere fut cōuertie en quatre elemens, le feu, l'air, l'eau, & la terre,

dont apres furent faites & composées toutes choses. Thales Milefié auteur de la secte Ionique, qui vequit au temps de Crese, Olimpiade trentiesme, pensa l'eau estre le seul principe de toutes choses: parce que la generatiõ, qui est le principe de tout, est humide: puis les arbres, les plantes & tous autres animaux, se nourrissent de l'humeur, sans laquelle incõtinẽt ilz seichent: & finalement que le Soleil, la Lune, les astres du ciel, & tout l'vniuersel mõde est nourri & entretenu de l'humeur: ce qu'a mon auis, Homere à voulu dire, en ce vers,

L'occean d'ou premier toutes choses sont nées.

Puis Anaximandre introduisit pour les principes vne infinité de nature, d'ou auenoit qu'vne infinité de mondes estoient engendrez, lesquelz reuenoient apres à leur commencement: Hypparque, Heraclite, Hippase Metapontin, creurent le feu estre le seul principe, qui toutessfoys a esté dit sterile de toute l'ancieneté, & gardé par des ieunes pucelles dans leurs temples, sans qu'on le laissast iamais esteindre: de peur qu'il ne peut estre regenerer si vne fois il estoit esteint, ou bien, parce qu'ilz le croioient estre vn animant: ou bien (cõme dit Iamblique) parce que quand les anciens heurent cogneu l'usage d'icelluy, ilz commécerent à manger de la chair, & viure des animaux: à raison de quoy ilz craignoient de le perdre. On l'appelloit à ceste occasion Vesta, parce que le feu

ne

ne peut iamais rien engendrer non plus que la pucelle, dont le poëte disoit:

*Par veſte tu ne dois ſinon la flamme entendre,
Et nuls corps engendrez de la flamme on ne voit:
Vierge à bon droit eſt donc, celle qui ne peut rendre
Semence aucune, & point aucune ne reçoit,
Mais de virginité les compaignes elle ayme.*

[Leucipe, Dyodore, & Democrite, ont receu pour les principes, le plain, & le vuide. Diogene, l'air. Pytagore, Sammien, & Alcmeó, Critonien, les nombres, & la ſymetrie, & accord d'entre eux, qu'ils appellent harmonie, dont ſont composez les quatre elements. Empedocle Agrigentain, diſcorde & amitié, & les quatre elemets. Parmenide l'infini, c'eſt à dire Dieu, qui fut en cela le plus ſage de tous. Anaximene Mileſien, l'air, lequel embraſſe & cõtient tout l'vniuerſel monde. Epicure, la fortuite & haſardeuſe concurréce des atomes. Heſiode, la confuſion du monde. Anaxagore Claſomeniẽ, les parties ſimileres. Archefilas filz d'Apollodore Athenien, l'air in fini, & la craſſitude & rareté, qui ſont au tour de luy: l'vn il appelloit feu, & l'autre eau. Ariſtote, la matiere, la forme, & la priuation. Muſée poëte Grec, penſa que tout naiſſoit d'vn, & à la fin reuenoit à iceluy. Mais ie n'aurois iamais fait, ſi ie voulois redire l'opinion d'vn chacun: & ce ſeroit bien peu ſils n'auoient encore reſuẽ d'auantage, touchant la generation, & la corruption des choſes naturelles: car les vns

ont dit, que la generation & la corruption estoit infinie: Les autres n'ont fait aucune difference, entre la generation & l'alteration, parce qu'ils disoient n'y auoir qu'un principe. Parmenide disoit qu'il n'y auoit aucune generation, n'y aucune corruption, mais que c'estoit seulement vne opinion que nous auons, que quelques choses sont engendrées & corrompues. Hesiode, que toutes choses auoient esté engendrées, mais que d'icelles les aucunes sont incorruptibles, & les autres subiettes à corruption. Platon soustenoit que les Idées estoient la cause suffisante de la generation, & qu'une chacune chose est engendrée par l'aduenemēt & reception d'icelles, & corrompue quand elles n'y estoient plus. Et pour ne t'amuser plus lógiquement, voy Aristote ez liures de la generation. R. Il ne s'en suit pas pour la diuersité des opiniōs des philosophes, que la generation, ne soit veritablement vne mutation & changement de l'ancienne forme substancialle, en vne autre forme substancialle: & qu'il n'y ait aussi quelques principes des choses naturelles, lesquels sōt trescertains & tresasseurez, & non pas parce que nous auons telle opinion. B. Je ne sçay que c'est, toutesfois s'il en y a, ils nous sont totalement incognus, & ce que nous en pensons sçauoir, n'est sinon vne fantasia. Ne voyons nous pas encore que les Stoiciens ont grandement erré, iacoit qu'ils nous semblent auoir plus approché de la verité: Car en ce qu'ils ont

ont receu pour les principes, l'ame ou intelligence, comprenans par cela la cause efficiente, ils ont biẽ dit: mais apres aussi ils ont miserablemẽt erré, en assugetissant ceste premiere cause, qui est Dieu, à leur destin ou fatalité, comme ne pouuant donner autre forme aux choses, que celle qu'elles ont: car Dieu n'est aucunemẽt subiect au destin, sur lequel il a toute puissance, & est le seul modérateur de tous euenemens. Ce que selõ Iamblique, nous demõtrons clairement en allant tous les ionrs au temple, pour luy demander ce qui nous est necessaire. Et c'est la chaine d'or par laquelle Homere fait que Iupiter se vante, qu'il ne pourroit estre tiré du ciel par les autres dieux: mais que luy seul les tireroit tous à soy: montrant par cela, que Dieu est par dessus le destin ou fatalité. Combien que Platon, au Protagore die, que les dieux ne peuẽt resister à la necessité, parce qu'elle est, selõ Thales, la plus forte chose qui soit, & qu'elle surmonre tout. R. Nous n'auons pas receu l'opinion des Stoiciens. B. Desquels donc? R. De ceux qui ont dit que la matiere & la forme estoient les vrais principes des choses naturelles. B. Encore deuois tu adiouter, si y a aucuns principes, R. Si tu veux denier qu'il y ait quelques principes, il ne faut plus tenir ce propos: car (comme dit Aristote) il ne faut point disputer avec celuy qui denie les principes de l'art: & m'esbahis grandemẽt comment tu oses mettre cecy en doute, veu que

tout corps naturel est composé, & toute chose composée a ses principes desquels elle est composée: toutefois ie ne me veus maintenant amuser à refuter les opinions d'un chacun, parce que ie n'aurois iamais fait, & que tu les pourras voir en Aristote, au premier liure de la physique, & es autres auteurs qui en ont escrit. B. Tu me preuiens si bien en ce dont ie te voulois prier, que ie suys maintenant en grand doute, si ie le dois faire: toutefois, parce que lon pourroit penser que nous aurions fait cōme l'abeille, & qu'apres auoir laissé l'aiguillon, nous en sommes allez, ie ne passeray plus oultre, que tu ne me dies lesquels sont les vrais & assurez principes: car parce que tu en as dit, ie n'ay pas occasion d'en dire autre chose, sinō qu'en cela n'ya qu'opinion. Et s'il faut que ie t'en die la mienne, ie ne scay pas ou tu vas chercher ceste matiere & ceste forme, mesmement quand apres (cōme autressfois i'ay leu en Aristote) vous ne les faiētes non plus que des chimeres. Et puis que toutes les choses naturelles sont simples, comme les quatres elemens: ou composées, comme toutes les autres que nous voions, & que les elemens sont les premiers corps que nous puissions voir, aussi que nous ne pouuons voir ceste matiere. sinon en voyant les elemens, il ya grande apparence que tes principes ne sont autre chose, sinon la pure fantasie des escoles. R. Tu pēses dōc que ce soit fantasie, quand ie dy, que la matiere &

la

la forme, sont les principes des choses naturelles? B. Je le pense voiremēt: mais dy moy, quelle philosophie te fait ainsi parler? & fil faut parler par imagination, n'y a il pas plus d'apparence que les elemens sont les principes? R. Non, car ce n'est pas assez de faire & de composer les choses naturelles des elemens, mais il faut encore plus auant chercher les causes, & comment ilz peuuent ainsi se transmuer & s'entremesler ensemble, pour apres les choses estre faites d'iceux. B. Ils s'entremeslent donc? R. Ouy. B. Encore vaut mieux. R. Et pource que ces transmurations, ne peuuent estre faictes qu'il n'y ait quelque suget, receuant l'autre forme quand la premiere n'y est plus (comme de l'eau, ne pourroit estre fait, air, si la premiere matiere de l'eau, ne pouuoit receuoir la forme de l'air, quand elle n'a plus la sienne, autrement, l'air seroit fait de rien, qui repugne grandemēt à la nature) Il est necessaire, qu'il y ait quelque cōmun principe, qui reçoie toutes ces trāsmutations, que nous appellons, matiere ou dernier subiect de toutes generations: parquoy les philosophes, n'ont pas commencé aux elemens, mais à la premiere matiere, pour monstrier, que telles trāsmutations ne sont point faictes de rien, & comment, les elemens sont transmuez, & s'engendrēt les vns des autres. B. Il me semble que tu parles des secondes intentiōs des vieux sophistes, parce que non plus qu'en icelles, ie ne puis

asseoir iugement à ce que tu dis : quãt est de moy, ie ne puis voir la matiere dont tu parles, & ne se trouua iamais (que i'aye peu voir) qu'elle n'ayt eu quelq'ie forme. Qui me fait penser, que non seulement tes principes (que tu dist tant assurez) ne sont qu'opinion, mais encore qu'ilz sont moins vraisemblables, que l'opinion des autres que tu reprens. Et dymoy, si ce n'est pas tout vn, principe, ou element? R. Il y a grande difference: parce que les elements sont composez de la matiere & de la forme, & les principes ne le sont pas: qui sont appelez telz, parce que iaçoit que toutes choses soient engendrées d'eux, toutesfois ilz ne sont pas faitz d'ailleurs. B. Tu dis beaucoup de choses en l'air, d'esquelles ie desirerois fort auoir quelque preuue. R. Pour entendre ce que ie dy, il faut par imagination discerner ce premier principe, ou premiere matiere, en laquelle, cõme dãs vn vaisseau, les formes sont receües: & comme Platon en son Tymée, considerer quelqu'vn des quatre elemēs: car puis qu'il peut prendre plusieurs formes, il faut aussi necessairement, qu'il y ait quelque matiere premiere, qui puisse receuoir telles mutations & diuersitez de formes: tout ainsi que quãd nous voyõs, l'eau se dissiper en lair: car ce n'est pas (dit il) l'eau qui est le principe ou suget: ains ceste matiere, laquelle ores a la forme du feu, ores de l'air, ores de la terre, qui est cõme nourrice de toute generatiõ, & iamais ne

peut

peut perir: autremēt, lors que nous voyons d'une chose estre faite vne autre, la nature & le monde vniuersel seroit desia du tout peri. B. C'est aussi l'opinion d'Aristote: mais regarde cōme Galien contemne telles friuoles questions de ce premier suget, ou premiere matiere, comme faites par fantazie: & (dit il) le medecin ne se doit pas beaucoup soucier, si ceste matiere a quelque forme, ou si elle n'en a point. Hypocrate, aussi reprend Melisse, parce qu'il dit, y auoir quelque cōmun principe, du quel toutes les autres choses ont eu commencement, comme d'une semence: car tous les corps sont composez des autres corps, autremēt ilz ne pouroient estre aucunement alterez, n'y corrópus: qui me semble beaucoup plus vraisemblable: à raison de quoy Iustin Martir, Lactance Firmiē, Theodoret, & plusieurs autres ont reiecté ceste matiere. R. Si faut il, qu'il y ait tousiours vn cōmun principe ou suget, qui reçoie toutes ces entresuites & mutations des formes, lesquelles donnēt l'estre aux choses, tel qu'elles l'ont: & font differer vne chose d'avec l'autre, comme l'homme differe par sa forme, d'avec les bestes, les bestes, d'avec les arbres, les arbres, d'avec les pierres. B. Sans la forme donc rien ne seroit? R. Non point actuellement. B. Que deuiendroit donc ceste premiere matiere, que tu dis estre principe & premier suget de toute generation? ou seroit elle? & en quel lieu la pourrions nous trouuer? Si elle est, &

que toutes choses se résoluent en leurs premières causes ou principes, il faudroit qu'elle feut toujours quelque chose, & parce que toute chose est par sa forme, qu'elle eust aussi quelque forme. R. Je t'ay desia dit, que la matiere n'est point actuellement, mais que c'est vne puissance tant seulement, pouuant receuoir toutes les formes, tout ainsi que la cire peut receuoir tous les seins qu'on y veut faire. B. C'est doncques vne chimere? R. Ouy à toy, qui ne veus considerer les choses, si nõ tout ainsi que tu les vois exterieurement. B. Nous decouurons maintenāt plus à l'œil noz resueries, puis qu'il faut toujours faire des suppositiõs fantastiées de ie ne scay quelle sorte. Cõment veus-tu que ie conçoie telles bourdes, & que ie me laisse, comme toy, mener au gré de telle philosophie, en laquelle, encore entre ses fauteurs, n'ya aucune assurance? Les vns ont dit, comme Origene, que les formes deuant leur composition estoient separées hors les corps, & mises en quelque lieu pour les mettre esditz corps, quand il seroit besoing. les autres, comme Anaxagore, qu'elles sont insensibles & cachées dans la matiere. les autres, qu'elles sont produites de la matiere, qui ne sont que pures resueries: & ie t'asseure que l'auctorité de Platon ou d'Aristote, t'ameine plus à la persuasion de ce que tu dys, qu'aucune raison q̄ tu puisses auoir. toutefois si ie ne me deçoy, tu ne pourras euitter, que tu ne confesses, qu'Aristote

à gran-

à grandement erré en ces principes. O! bon Dieu, ou a il appris que la priuatió, qui n'est qu'une negation, soit cause des choses naturelles? Certes ie ne puis assez exprimer l'imbecilité de ce philosophe: car en parlát des choses naturelles, il les fait tousiours par imagination. R. Priuation, simplement ne signifie pas negation, ains vn defect de la forme qui pouuoit estre, & que nature desire: côme nous ne disons pas qu'une pierre soit auueugle, ainsi que nous disons d'un animant: parce que l'animant seulement peut voir, & sa nature aussi desire de voir: puis la priuation, presuppose tousiours quelque subiect, & se refere à icelluy, ce que ne fait la negation: car quand ie dy, louche, auueugle, boiteus: ie cõprés quelque subiect, lequel a deffaut de ses parties: mais quand ie dy: vn centaure, ce n'est rien, c'est vne negation, qui ne demõtre & ne cõprend aucun subiect. Aristote dóques pêsant à l'eternité du monde, il à veu ceste esmerueillable vertu & puissance de nature, engendrant d'une & mesme matiere, par continuelles corruptions, grãde diuersité de choses: à raison de quoy, il a cognu y auoir quelque puiffãce, laquelle incitoit la matiere à receuoir tantost vne, & tantost vne autre forme: Car autrement, puis que la matiere desire la forme, & se delecte naturellement en l'ayant, si vne fois elle auoit vne forme, iamais elle ne l'abandonneroit, si avec la matiere, il n'y auoit aussi priuation.

c'est à dire, deffaut des autres formes, & vn incredible desir de les receuoir. B. Tu continues tousiours à me vouloir faire rire: car tu ne pourrois dire chose plus ridicule. Trouues tu qu'il y ait aucune raison en cela, que le deffaut que i'ay de dix mil escus, si apres ie les recouure, soit cause ou bien principe que ie les aye, & que le cōtinuel desir de les auoir, les me face auoir dauantage? Et comment peut ceste matiere (qui sans quelque forme, n'est qu'une chimere) desirer tant ceste mutation de formes, & aymer ainsi la priuation? Te pourras tu contenter, d'appeller cecy opinion seulement, qui avec plus iuste occasion deuroit estre appellé resuerie? Le ne veux auoir autre iuge que toy mesmes. R. Aristote la ainsi dit, parce qu'en toute generation, il faut qu'il y ait au parauant priuation de la forme qu'on a quiet: comme le musicien, est fait de celuy qui ne l'estoit pas: toutesfois ie pense certainement qu'avec peu d'occasion il a introduite la priuation, & l'a faite principe des choses naturelles: neantmoins il a veritablemēt parlé, de la matiere & de la forme. Et si tu veux, appelle la priuation, l'occasion de la generation des choses. B. Il en a parlé avec mesme iugement, & en resuant de mesme sorte: car en tout il n'y a qu'une vmbre & vray semblance. R. Mais il ne peut estre autrement. B. Te voyla bien tost resolu, lors que tu deurois estre plus douteux. Que pourras tu dorese nauant asseurer, puis que
le

Le coryphée des autres (aux paroles duquel, tu sembles auoir iuré) n'a peu sçauoir les vrayz principes des choses naturelles, desquelles il s'est fait reuendeur? Pourroit on mieux voir l'ignorance & incertitude du iugement des hommes? pourroit on mieux conuaincre, qu'en tout n'y a qu'opinion? Laisse, laisse, la presumption que tu as de sçauoir quelque chose, & te contente avec Socrate, Pyrrhon, & autres, de la seule apparence, laquelle nous pouuons probablement ensuyure, sans toutesfois oser rien affermer. Et qui a esmeu ce sage Ciceron, d'auoir suyui la secte Academique, si non l'obscurité des choses, & l'imbecilité de nostre entendement? Ô fureur, fureur, de prendre l'ignorance pour le sçauoir, & l'incertain pour le seur? Combien de sçauāns philosophes, selon ton auis, ont dit, les formes estre qualitez ou accidens? & que la cōfusion des formes des quatre elemēs, n'estoit que la confusiō de leurs cōtraires qualitez: cōme si leurs propres qualitez ne pouuoient estre aucunement remises, ou alterées, sans que leurs formes mesmes ne se changeassent? R. Tu fains d'auoir maintenant l'esprit peu constant, puis que l'ignorance ou la doute de quelques choses, te fait douteux en tout: Le croy que tu doubttes si tu es vif ou mort, ou bien si tu es homme ou arbre? Et sçais tu bien si tu es B A I F, & moy si ie suis R O N S A R D? B. Ie sçay bien que ie ne suis pas mort, & moins encore arbre, & si sçay bien aussi que ie suis B A I F, &

que tu es RONSARD: mais ie dy que la verité, est tant enuolopée de difficultez, & l'imbecilité des hommes si grande, que non sans cause les plus sages des anciẽs philosophes, ont dit estre impossible de pouuoir assuremẽt scauoir quelque chose, & moy aussi avec mesme raison, ie soustien qu'en tout n'ya qu'opiniõ: comme s'il vous plait Amys, ie deduiray plus par le menu. N. En cela nous suyurõsta volonté, car aussi cest nostre principale question. R. Mais nous n'aurons iamais fait, s'il nous faut tousiours respondre à ce qu'il dira. B. Je me contenteray, mais qu'apres m'auoir ouy, tu m'amenes quelques raisons, dont ie doiue (en satisfaisant à tous) confesser le contraire. A. Je vous suplie mes amis, laissons le poursuiure ce quil veut dire. R. I'en suis trescontent. B. Apres auoir discouru toutes les disciplines & opinions des hommes, ie ne voy qu'il y ait en tout fors q'vne resuerie & cõfusion: ce que le sage mesmes ateste, quand apres auoir voulu par grande curiosité scauoir toutes les choses, lesquelles estoient soubz le ciel du Soleil, tout confus en soy mesmes, il dit, tout n'estre que vanité des vanitez, & tout vanité: à raison de quoy Saint Paul, nous a voulu diuertir tant qu'il a peu, de la lecture des liures de la philosophie, cõme n'apportás qu'vne confusion en noz espriz, & nous diuertissans de la vraye cognoissance de Dieu: qui fut la cause que beaucoup de philosophes feurent enuoyez
en

en exil, parce comme dit Platon en son apologie, qu'ils ont esté tousiours soupçonnez de ne sentir pas bien de la relligion: aussi Dieu nous a fait voir manifestemēt leur presumption & ignorance, par le discord au quel ilz ont esté, quāt aux principes de la philosophie, & en tout ce dequoy ilz ont voulu parler: parce que la fauceté ne peut iamais auoir aucune conuenance. Encore ilz ne se sont pas contentez d'auoir resuē en la sorte que i'ay dit, mais apres auoir disputé & escrit du fabricateur de tout le monde, des choses si detestables, que i'ay horreur seulement de m'en souuenir, ilz ont voulu disputer du monde, & scauoir dequoy il estoit: mais en infinies sortes. Empedocle a dit, n'y auoir qu'un mōde, lequel n'est qu'une petite partie de l'uniuers. Democrite & Epicure, qu'il y a infinis mondes, lesquels, Metrodore leur disciple a ensuiuis, parce qu'il disoit les causes d'iceux estre infinies, & qu'il n'estoit moins absurde, qu'il ny eust qu'un monde, que qu'en un chāp ne nasquit tant seulement qu'un espy. Pline les a appellez furieux, & toy mesmes tu as dit en ton hymne du ciel:

-- *Et pource c'est erreur,*

C'est peché contre toy, c'est fureur, c'est fureur,

De penser qu'il y ait des mondes hors du monde.

Aristote, Zenophane, Auerrois, ont creu le monde perpetuel, exempt de toute corruption Pythagore, Anaxagore, & les Stoiciens créé par Dieu:

toutesfois qu'il doit estre quelque iour corrópu: ce que Thales, Hierocle, & Auicēne, ont cōfirmé. Platō, la pensé fait à l'Idée & exēple de Dieu, mais incorruptible & perpetuel: & a dit qu'il auoit ame & vie, par trois raisōs, c'est assauoir pour le bel ordre & étretenemēt de ses parties, le merueilleux mouuement des cieux, & pour la grande diuersité des choses engendrées dedaēs luy. Heraclite, le soustient auoir esté vne fois fait, & estre corruptible, sans qu'il puisse iamais estre réparé. Empedocle, & Democrite Ephesien, disent qu'il a esté vne infinité de fois fait & corrompu. Mercure Trismegiste, l'appelle vn secōd Dieu immortelemēt viuant, duquel aucune chose ne peut perir: parce qu'il est immortel animal, non pas eternal: car il a esté fait par autrui. Pline, au deuxiesme de son histoire naturelle, vn Dieu eternal, immense, qui n'a iamais esté, ny ne sera oncques corrompu. Les sages Persiens, desquelz Zoroaste a esté prince, disent le mōde auoir esté engendré & sa figure estre ronde. Archelas, l'vniuersel estre infini. Leucipe, y auoir infinis mondés. Zenon, le monde estre borné. Les Pitagoriciens, vne chacune estoile estre vn monde, enuironant sa terre. Phorunte, que son essence est ignée, & son ame, Iupiter, qui le garde de mourir. Puis ilz ont dit (comme Anaxamene) que l'exterieure circonference du ciel estoit terrestre. Empedocle, que le ciel estoit solide, composé de l'air endurci comme d'vn cristal,

par

par le feu, contenant en l'vn & l'autre hemysphere, vne ignée & aérée immensité. Anaxagore, tout fait & basti de caillons, parce qu'une fois il en vit vn cheoir du ciel. Aristote, vne quinte essence. Ilz luy ont apres assigné vne partie dextre, l'autre fenestre, l'une anterieure l'autre posterieure. Cleomede, suyuant l'opinion des Egyptiens, a mis la partie anterieure vers l'occident, & la posterieure vers l'orient, la dextre vers le septentrion, & la fenestre vers le midy: Qui à mō auis a esté l'opinion du poëte Lucain parlant de l'Arabie heureuse, de laquelle la plus grande partie, est entre l'equinoctial, & le tropique du cancre:

*En vn monde venus estes sans le conoistre
Arabes, esbays de ce que ne voyes,
Les ombres des forestz vers le costé fenestre,
Ainsi qu'aux autres lieux.*

Au contraire, Varro, en son sixiesme fragment de la langue Latine, met la partie anterieure vers le midy, la posterieure vers le septentrion, la fenestre vers l'orient, & la dextre vers l'occident. Comme aussi Pline, au deuxiesme de son histoire naturelle, quand il dit, les mouuemens des planettes, estre contraires à celuy du premier mobile: parce que les planettes, vôt tousiours de la partie dextre vers la fenestre, c'est à dire, de l'occident vers l'orient, & le firmament, de l'orient vers l'occident. Les Augures du temps passé, ainsi que racôte Fenestelle, voulans predire le futur, assignoient la

partie dextre vers le midy, & la fenestre vers le septentrion. Pytagore, Platón, Aristote, ont mis la partie dextre vers l'orient, parce que c'est le commencement du mouuement du ciel, & la fenestre vers l'occidēt. Empedocle, la dextre vers le solstice d'esté, & la gauche vers le solstice d'yuer. Les autres ont dit qu'il ny auoit aucune partie dextre, orientale, ny occidētale, parce qu'un corps rond n'admet point telles differēces. Platon, Aristote, Ptolémée, n'ont iamais pēsé, qu'il y eust plus de huit cieux, auquelz ceus qui sont venus apres, en ont adiousté trois, & ont fantazie, ie ne scay qu'elle trepidation & diuersité de mouuemēt en la huitiesme sphere: ils ont aussi mis des Epicicles, eccentrices, & defferens aux cieux des planetes, chose qui n'a aucune apparance: & n'est pas vray semblable, qu'un corps simple, ait plusieurs mouuementz differentz, & qu'il y ait aussi telle difformité es cieux. Mais ils ne sçauoient, plus clairement manifester leur ignorance, & qu'en tout ny auoit qu'une opinion, sinon lors qu'il n'ont peu venir à la vraye supputation des mouuemens des corps celestes, sans faire des suppositions fauces, & contraires à la nature: nonobstāt qu'encore ce qu'ilz ont tenu plus assure, les autres l'ont repris: cōme l'immobilité de la terre, car il en ya, qui la supposant mobile, viennēt plus exactement (selon leur auis) à la supputation des mouuemēs celestes, que ne font les autres, qui la pensent immobile. Aucuns

cuns auffi ont dit, ny auoir qu'vn ciel, ayant son mouuement comme vne meule de molin, auquel les estoiles & planetes font pendues, comme les fruitz sur les arbres. D'autres comme Saint Augustin & Lactance Firmien, ont iugé impossible, qu'il y eut foubz noz piedz, en la superficie de la terre, des hommes, que nous appellons antipodes, lesquelz habitent foubz mefme zone, & ont mefme meridien, avec lesquelz toutesfois nous n'auons rien de commun: car quāt à nous est hyuer, il est à eux esté: & quant nous auons la nuit ilz ont le iour le plus long qu'il peut estre quand nous auons les plus courtes nuites. Ilz ont dit que les aftres prennent nourriture, comme Pline au deuxiefme de son histoire naturelle, & Ciceron es liures de la nature des dieux, parce que ce font feus, desquelz comme Zoroaste difoit, toutes les chofes ont naiffance: & Cleante le foleil, la lune, & les autres estoiles, estre nourries, les vnes, des caues douces, les autres, des marines, & le foleil, ne passer iamais les deux folstices, à cel le fin qu'il ne fefloigne gueres de fa nourriture, qui toutesfois est vne erreur insonftenable en vofre philosophie naturelle, & dequoy tu tes moqué en ton hymne des Aftres,

O que loing de raifon celuy follement erre,

Qui dit que vous paffiez des humeurs de la terre?

Si l'humeur vous paffoit, vous seriez corrompus,

Et pource Aftres diuins vous n'eftes point repus,

Vostre feu vous nourrit, ainsi qu'une fontaine,
 Qui tant plus va coulant, plus se regorge plaine,
 Comme ayant de son eau le surion parennel:
 Ainsi ayant en vous le surion eternal
 D'un feu natif, jamais ne vous faut la lumiere,
 Laquelle luit en vous (comme au soleil) premiere.
 Comment pourroit la terre en son giron fournir
 Toujours assez d'humeur pour vous entretenir,
 Quand la moindre de vous en grandeur la surpasse?
 Comment iroit l'humeur de ceste terre basse
 Jusques à vous là haut, sans se voir desseicher
 Des rayons du soleil auant que vous toucher?

Beda presbiter & plusieurs autres, ont dit y auoir
 des eaux au ciel, & sur l'elemēt du feu, pour refroi-
 dir & temperer la grande chaleur des estoiles: Qui
 a esté cause, que beaucoup de philosophes, com-
 me dit Aristote, au liure du ciel, ont appellé la na-
 ture & substāce du ciel & des estoiles, Æthera, c'est
 à dire feu, parce que pour la participation qu'ils
 ont du feu, ils peuēt brusler. Ils n'ont pas moins
 discordé en la substance des estoiles. Thales, a dit,
 que les estoiles estoient comme mottes de terre,
 mais alumées. Empedocle, Ignées, composées du
 feu, dont Vergile disoit,

Lequel entre les feus des astres venus ayme.

Anaxagore, l'air, estre de sa nature ignée, qui ayant
 tiré par la viftesse de son mouuement, les caillous
 de la terre les a apres alumez de son feu, tout ainsi
 que les estoiles. Diogene, les estoiles estre pierres
 po ces,

ponces, & le respirail du monde. Empedocle, les estoiles fixes, estre liées avec vn cristal, & les erratiques libres. Xenophane, amassées des nuées alumées, lesquelles combien que soient estaintes de iour, se r'allument la nuit, lors que le soleil se leue, ou se couche. R. Il ne faut pas pour la diuersité des opinions, mettre en doute la verité: car tu sçais bien, que le monde est vne liaison, & assemblée des corps celestes, & de terrestres, contenant dans soy, les animaux, & toutes autres choses, qui sont engendrées, & corrompues, ayant son mouuement en rond, qui demontre necessairement, qu'il n'est point infini: car si ainsi estoit, il ne pourroit aucunemēt tourner, cōme il fait, à cause que les lignes procedentes de son centre, auroient infinie distance. S'il y auoit aussi plusieurs mondes, ils auroient tous vn mesme centre, ou plusieurs: & filz estoient concentriques, la terre de l'vn se mouuroit selon le mouuement de la terre de l'autre: d'ou seroit faicte vne cōfusiō de toutes les parties: & filz auoient diuers centres, outre ce qu'il faudroit qu'il y eut vn vuide entre ces mondes, encore s'en ensuyuroit vn plus grand trouble, & confusion de tous les elemens: & la terre de l'vn auroit son mouuement en haut, & la terre de l'autre en bas. Cela nous est aussi montré par Moïse, quant il dit, que le Seigneur apres auoir créé le monde, cessa de faire aucune autre oeuvre: c'est à dire qu'il ne feist point d'autres mondes, n'y d'au-

tres animaux, ou d'autres espèces des choses. Tu ne te dois aussi tant esmerveiller, de ce qu'ilz ont fait des Epicycles, des Eccentriques, & defferens, & que la huitiesme sphere ait trois mouuemens, l'un propre à soy, de l'orient vers l'occidēt, les autres deux, de la neufiesme & dixiesme sphere: car ils l'ont fait, pour paruenir exactement à la vraye supputation des mouuemēs des cieux, estans trop assurés, que la nature des corps celestes, ne peut nullemēt admettre telle deformité: ioint que par cela, Ptolemée nous a fait entendre l'excellence de la geometrie, & que par icelle il cognoissoit le mouuement des corps celestes. Et parce que les estoilles fixes en cent ans, se bougent d'un degié, il a fallu pour paruenir au vray calcul, adiouter un neufiesme ciel sur la huitiesme sphere: d'auantage tous n'ont pas dit, que les estoilles (qui sont la plus crasse & espesse partie de leur ciel) prennent nourriture des vapeurs & des exhalations de la terre & des euaes: car ce seroit errer en la philosophie, laquelle les exempte, de toute corruption: parce qu'elles sont d'une cinquieme essence, laquelle est incorruptible, & differente d'avec celle des choses naturelles. B. Je m'esbahis de toy, cōme tu prens tant de peine à les vouloir excuser: ie t'asseure que si tu leueus tousiours faire ainsi, qu'il les faudra excuser en tout ce qu'ilz aurōt dit, mais ie ne t'en croray pas nō plus que ie les croy. Apres qu'ils ont disputé de Dieu, des principes des choses

ses naturelles, du monde, des cieux, & de leurs mouuemens: ils ont voulu parler des elemens, mais ça esté à la façon acoutumée. Les vns ont dit qu'il y auoit quatre elemens, le feu, l'air, l'eau, & la terre: desquels toutes choses sont composées, & conseruées en leur propre & pure substance, ou par le meslange & temperature de leurs qualitez. Parmenide, n'a mis que deux elemens, la matiere, & le feu, comme la cause efficiente: les autres, ont reiecté le feu, & ont dit que l'elemēt que nous appellons feu, n'est autre chose, sinon l'ardeur du Soleil & des estoilles, & celluy qui est causé par le viste mouuement du ciel: autrement ce feu auroit desia bruslé & consumé du tout la terre, ensemble tous les cieux. Aristote, en a mis quatre, & a appelé l'elemēt, vn corps en qui tous les autres corps, ensemble leurs parties sont diuisées & resolues, luy estant indiuisible en autres parties de diuerse espee: & est par puissance, & non pas actuellement, au corps du quel il est element. R. Nous voions par la resolution des corps naturels, ce qu'Aristote a dit estre vray, & qu'il est impssible, que les elemēs soient infinis, ou bien qu'il n'y en ait que deux ou trois seulement. B. S'il falloit icy debatre l'opinion d'Aristote, & celle des autres philosophes, i'aurois plusieurs vraisemblables opinions & autoritez, pour l'vn & l'autre party. R. Tout te semblera tousiours opinion. B. I'en'en scaurois penser autre chose, toutesfois si ce mot

d'opinion te fache tât, appelle le refuerie ou bien imaginatiõ. A quel propos, veus tu que i'asseure, quelque chose estre vraie, quand ie n'en puis aucunement scauoir la verité? veus tu, que pour me faire amy de ta resolution, ie me trahisse & me face ennemy de moimesme? non ie n'en suis pas d'auis, & plustot i'ensuiuary ce bon Epictete Stoicien, qui disoit que nous n'auons aucune chose, qui soit à nous, fors seulement l'usage de noz opinion. R. Ce n'est pas se trahir soimesme, de chercher la verité, & de ne faire point l'opiniatre, cõtre la manifeste experiance: mais c'est propremēt estre homme, vsant de raison: & au contraire, ceux la s'oublieēt miserablement, lesquelz ainsi que les bestes brutes, se laissent mener à l'incertitude ou instabilité de quelques choses. B. Mais de qui veus tu que i'aprenne la philosophie, sinon des philosophes? & comment, me pourai-ie assurer en ce quilz ont dit, puis qu'eux mesmes ne l'ont iamais peu faire? non ils ne font pas contés de ne scauoir rien, mais ils ont voulu faire cognoistre leur ignorance à vn chacun: qu'a ma volonté qu'ils se fussent mieux cognus, & eussent plus diligemmēt pensé à l'obscurité des choses, & à la grande imbecilité de nostre entendement. Ils ont voulu parler d'eux mesmes, c'est à dire de nostre ame, mais ç'a esté si malheureusement, que plusieurs d'eux ne se sont non plus estimez que les pierres, ou que les bestes brutes. Crates Thebain, a dit ny
 auoir

auoir point d'ame, & que nos corps auoient leur mouuemēt de la nature. Thales, que l'ame est vne nature qui ne repose iamais, se mouuant soimesmes. Platon, vne substance intelligible se mouuāt par soimesmes. Dicecarque, vne harmonie des quatre elemēs. Æsclepiade, vne exercitation des sens. Hesiodé, Proponide, Anaximandre, & Anaximene, composée de la terre & de l'eau. Parmenide, de la terre & du feu. Cyrcias & Empedocle, le sang, dont le poëte disoit,

Il a vomī l'ame pourprée.

Phormite, vn feu. Hypocrate, vn esprit subtil, diffus par tout le corps. Antipater Possidonius, & Galien, vne chaleur, ou complexion chaude. Xenophane, vn esprit Zenon Eleate, successeur de Parmenide, vn temperament des quatre elemens. Epicure, qu'elle n'estoit pas du tout incorporelle, dont aussi elle mouroit avec le corps. Democrite, Leucippe, & Hypparque, vn petit corpuscule tenue & ignée infuz par tout le corps. Boëte, qu'elle est composée de l'air & du feu. Les autres, qu'elle est vne vertu ou puissance, qui peu a peu venoit à sa perfection. Les autres au contraire, & qu'elle estoit faite & engendrée en vn instāt. Chrisippe, que nous sommes nourris naturellement dās le ventre de nostre mere, ainsi comme les plantes, & que lors que nous naissons, nous sommes refroidis par l'air, & nostre esprit ainsi epressi, est apres fait animant : dōt nostre ame est appellée en

grec, ψυχῆ, à cause de la refrigeration, par laquelle elle tempere & entretient le corps, ou bien parce qu'elle est faite & composée de l'eau. Aristote entelechie, c'est à dire, perfectiō du corps, ou en l'escriuāt par vn, δ (comme Cicéron l'interprete) cōtinuelle motiō du corps naturel organisé, lequel peut auoir vie: & il l'a appellée premier principe ou forme, à la difference des sens, lesquelz ne sont pas les premiers principes de leurs operations: comme l'œil, n'est pas le premier principe de voir, comme œil simplement, ains comme œil d'vn corps, qui a vie & ame: n'y l'oreille, n'est pas le premier principe de l'ouïe, sinon en tant qu'elle est oreille d'vn animāt ayant vie. Il a dit aussi le corps deuoit estre organisé, parce qu'autrement l'ame ne pourroit aucunement estre ny demeurer dās luy: car tous les corps ne sont pas aptes & capables de la pouuoir receuoir, non plus que tous ne peuvent pas receuoir la clairté & la rendre, ainsi comme fait le verre, & les autres corps diaphanes. Les autres, comme Candauensis & Auerrois, l'Intellect & l'ame intellectiue estre vne en nombre en tous les hōmes: parce qu'elle est immortelle, & qu'il est impossible, qu'ez choses immortelles, vn indiuidu soubz vne mesme espee, soit multiplié en plusieurs en nōbre. Les autres, ont fait difference entre l'Intellect & l'ame intellectiue, disans l'ame intellectiue, estre vn tout cōposé de l'Intellect & de ses facultez, vegetatiue, & sēsitiue, ne fai
sans

fans par ce moië l'intellect qu'vne partie de l'ame
 intellectiue. Et pource que iamais ie n'aurois fait;
 si ie voulois redire toutes les opiniõs des philoso-
 phes, voy, iete prie Aristòte es liures de l'ame, &
 Marsile Ficin, en sa theologie. r. cela te seroit auf-
 si vn labeur inutile, de reciter tât de cõtraires opi-
 nions: toutesfois nous sçauons bien, que l'ame, est
 la perfection du corps, auquel elle donne estre
 & vie: car soubdain qu'elle l'abandonne, il reste
 sans vie, & sans auoir aucun mouuement. Je ne
 croy pas aussi, qu'ils aient pensé, qu'il n'y a qu'vn
 seul intellect en nombre, lequel est communiqué
 à tous les hommes: car ce seroit vne detestable &
 insoustenable opinion. Mais tout ainsi, que nous
 disons qu'il y a vne humanité en nous, & que par
 cela nous comprenons tous les hommes, faisans
 toutesfois difference numerale d'entre eux: auf-
 si il est vraisemblable, qu'ils ont dit, n'y auoir
 qu'vn intellect, c'est à dire, que tous les intellectz
 auoient vne mesme diuinité: non pas pourtant,
 que ton ame soit la miene, n'y la miene, celle d'vn
 autre, ny aussi que mon intellect fut le tien, & le
 tien le mien. B. Tu les veux excuser en ce qu'il
 ne t'auoueroiët pas s'ils reuenoiët en vie, mais tu
 ne fais rien: car ils ont resuassé encore dauanta-
 ge, quant ils ont voulu designer en quel endroit
 du corps l'ame estoit. Hypocrate & Hyerophile,
 la mettent dans le ventricule du cerueau. Demo-
 crite, par tout le corps. Strate, en l'espace, & en-

tredeux des fourcis. Epicure, en l'estomac. Crisippe, par tout le corps, & par les esprits qui sont à l'entour de luy. Il à dit aussi, que le principal lieu de l'ame estoit au cœur, parce que quãd nous voulós parler de nous, ou bié dire que quelque chose nous appartient, nous mettons la main sur nostre cœur. Aussi qu'en profferant ce mot, ἐγώ, c'est à dire moy, à la premiere sillabe nous baissions la basse machoire vers le cœur. Galien, en chacune partie du corps a pésé y auoir vne ame, pour la difference desquelles, il faut aussi que les parties du corps soient differentes. Aristote, estre esparse par tout le corps. Les autres, vn feu diuin, qui n'occupe aucun lieu, dont le poëte Virgile disoit,

*Il y a dedans eux vne ignée vigueur
Et celeste origine.*

Albert le grand, ainsi que Nyphe le raconte en son liure de l'immortalité de l'ame, voyant qu'Aristote, n'anoit point défini aucun lieu certain de l'ame, a procedé selon l'autorité de Socrate, Platón, & Speusippe: disant, le lieu de l'ame, estre l'estoile, laquelle a esté la plus plus forte & maistresse de sa natiuité, à laquelle elle vient. Car puis que le corps, a esté fait par la vertu de ceste estoile, elle luy sera toujours egale & semblable. R. Je ne doubte point, que le propre lieu de l'ame raisonnable, ne soit au cerueau, ce que nous voyons par effect: car lors que le cerueau est en quelque endroit offencé, lors aussi les operations de l'ame
font

font lezées: d'ou viennent l'obly, la folie, la faute de iugement, & autres semblables imperfections: nonobstant que sa vertu soit diffusse par tout le corps: tout ainsi que nous voions, que quand le Soleil entre par quelque fante, qu'il est en vn endroit, & toutesfois sa clarté illumine & esclaire tout le lieu, sans pourtāt qu'il occupe materiellement aucune place. B. Ils ont encore fait dauātaige, & diuisé l'ame en plusieurs pieces, comme si l'ame estoit vn corps. Platon, l'a diuisée en trois parties, ou facultes, en la raisõ, en l'ire, & en la cupidité: il a mis la raison au cerueau, l'ire au cœur, & la cupidité au foie. Par mesme moyē ont plusieurs autres philosophes parti les ames en trois parties, & en plusieurs autres facultez ou puissances. Les autres ont pensé, qu'il n'y auoit qu'une ame, laquelle par vne seule faculté ratiocine, se souuiēt, comprend, iuge, desire, & exerce toutes ses autres operations par diuers instrumens du corps: tout ainsi que le nocher gouerne son nauire selon l'experiance qu'il a, ores tendant ou laschant vne corde, ores hausant l'entene, & ores prenant l'auiron, sans qu'il ait qu'une mesme ame par laquelle il fait tout cela: non pas, parce qu'elle a diuerses facultes ou puissances, mais biē parce qu'elle faide de diuers instrumēs du corps, selõ qu'ilz sont aptes à faire ce qu'elle veut. R. Les facultez ou parties de l'ame, à mon auis, sont ainsi appelées, à cause de la faute que nous auons des mots,

car l'ame est simple & indiuisible, n'ayāt aucunes parties, & ce qu'elle fait vsāt de diuers instrumēs, (comme tu as dit) a fait penser qu'elle auoit plusieurs puissances ou facultés. Mais ie ne m'aresteray plus longuement en ceci, parce que DE BRVE'S le deduit plus amplement par le menu, es liures qu'il a faits de l'ame. B. Regarde ie te prie, ce qu'ils ont escrit dauantage de l'ame. Democrite & Epicure, disoient qu'elle estoit mortelle cōme le corps. Mercure Trismegiste, Thales, Pitagore, Socrate, Platon, Ciceron, & plusieurs autres, immortelle, comme elle est. Aristote, mortelle: car ainsi que dit Aphrodisée, Aristote, n'a iamais pēse, que l'ame d'vn chacun indiuidu fut immortelle: toutesfois il ne me souuient point d'auoir iamais leu en tous les liures des animaux ny en ceux la de l'ame, qu'Aristote ait disputé expressement de l'immortalité d'icelle: & semble qu'il ait creu q̄ l'ame demeure apres le corps, non pas comme il dit, qu'alors elle soit ame formellement, patce que lors qu'elle ne luy dōne plus la vie, elle cesse aussi d'estre ame: mais c'est l'intellect qui reste seulement. Pitagore (tant il fabusoit en son opinion) a dit, que les ames se changoient d'vn corps en autre, & que l'ame d'vn portefais, ou d'vn crocheteur apres qu'il est mort (peut estre) r'être dans le corps d'vn capitaine: & celle d'vn capitaine, dans celuy d'vn crocheteur: d'ou auient, qu'il ya souuentesfois des capitaines couhars & pusillanimes, &

des

des crocheteurs vaillans & hardis, quant ils sont menez à la guerre: parce que l'ame du croheteur, a esté autresfois l'ame du capitaine, & celle du capitaine, l'ame du crocheteur: qui semble aussi auoir esté l'opinion de Socrate au Phedon de Platon, & laquelle auiourdhuy plusieurs s'esforcent de renouveler, au grand scandalle d'un chacun, & au contemnemēt de nostre religion, desquels on ne pourroit faire, assez cruelle punition. R. Ceux la sont du tout folz & insensez. B. Il ne m'en chaut: car on ne les deuroit permettre viure plus longuement. R. Ceci ne fert en rien à nostre propos: & nous sommes tresasseurez, que l'ame est immortelle, & qu'elle n'a rien de commun avec le corps: ce que nous cognoissons par les operations qu'elle a sans aucune ayde & sans cōmunicatiō diceluy. Mais ie te prie poursuy ton propos. B. Ilz ont apres, disputé sil y auoit point aucun vuide en ce monde. Lucrece & plusieurs autres, ont dit qu'il y auoit vn vuide. Aristote & ses sectateurs, qu'il n'y en auoit point. Puis parlās de l'infini. Aristote, ayant selon son auis, tresbien prouué qu'il ny auoit point d'infini, en vn autre lieu, comme inconstant & peu recors de sa premiere opinion, & ne scaichant qu'en dire, en diffinissant le cōtinue, l'a fait infiniment diuisible en parties diuisibles; parce que le continue, ne peut estre composé des parties indiuisibles. R. S'il y auoit quelque vuide, il s'en ensuiuroit vne discō-

tinuation des choses naturelles, laquelle tu vois par experience, que nature ne peut endurer : & plustost les corps legiers descendent en bas, & les pesans montent en haut, que telle discontinuation auienne: côme nous voions, que l'eau qui est d'as vne clepsidre : si l'on bouche le trou d'en haut ne degoute aucunemēt, encore qu'elle soit peruisée par le bas . Il ne peut estre aussi, qu'il y ait point d'infini en nature, atēdu que toutes choses, côme nous voions sont bornées: & combien que le temps, le nombre & le continue soient infinis, il ne le sont point toutesfois actuellement. B
 Je prédrais tout ceci en quelque paciēce, & ce seroit peu si ces philosophes, se fussent contentez d'estre tous seulz folz, sans s'efforçer, de rendre les autres semblables à eux : & puis que là ou comēce le medecin finit le philosophe, & au cōtraire: parce que le philosophe (ainsi qu'ils disent) se cōtentāt de cognoistre generallemēt les causes, & principes des choses naturelles, de la generation, corruption, & alteration, delaisse au medecin la particuliere cognoissāce d'icelles. Je ne m'esbays pas, si ces pauures medecins n'ont peu auoir rien d'asseuré en leur art ou sciēce (comme ilz l'appellent) de medecine: car les philosophes, leur ont baillé la main, pour tous ensemble se trōpans eux mesmes, tromper aussi les autres, & les desasseurer, en ce, en quoy ils deuoiēt estre plus resolu: car ils n'ont iamais sceu accorder tant seulement
 quelles

quelles estoient les causes des maladies. Hyerophile les met ez humeurs. Heraſistrate, au ſang des arteres. Aſclepiade, ez attomes entrez par les porres du corps. Strate en l'abondance & crudité des viandes. Les autres en l'air, qui nous environne. Les autres ont dit, que nous auons beſoing de l'aide, & ſecours de Dieu: parce qu'il y a quelque diuinité en noz maladies: cōme nous experimētons en celles, qui ſont guaries par les breuetz, & autres oraiſons. Les Astrologiens, les rapportent à la diſpoſition des corps celeſtes, d'ou prouuiennent toutes ces mutations es choſes inferieures. Platon, à la trop grande abōdance, ou deſſaut des elemens, au changement des lieux, & à la mutuelle generation des choſes: comme quand le ſang, la colere, la pituite, ſ'engendrent de la chair. Parquoy Hyppocrate cōſiderāt ceſte grāde incōſtance des medecins, en les voulāt excuſer, dit au cōmencement des Aphoriſmes, la vie eſtre breue, le iugement difficile, & l'experiēce dangereuſe: auſſi il ſçauoit bien, que les medecins n'ōt en tout leur art de medecine, qu'une opiniō, qui leur acquiert leur grande reputation, & autorité: ainſi que Galien meſmes atteste en ſes prognostiques, quād il dit, que le medecin, duquel on ſe fie, guarit pluſieurs malades: & Auicenne, que l'opinion qu'on a d'eux, aide plus qu'il ne font, ny les medicamens qu'ils ordōnent: parce qu'ils ne ſçauēt qu'il font, & avec leur hazardeuſe, & temerere preſumptiō,

hazardent aussi nos vies: à raison de quoy l'Empereur Adrian, en se complaignant d'eux, disoit, les medecins ont tué le Roy: & Nicocle, en se moquant, les appelloit heureux, parce, que le soleil regardoit leurs belles cures, & la terre couuroit impunément leurs fautes. Et si ie voulois discourir plus par le menu, leurs opinions, quand à la nature des simples, & des autres choses, dont ilz ont parlé, il me faudroit faire vn liure, plus gros que ne sont toutes les œuures d'Hyppocrate, & de Galien ensemble. R. Tous les medecins, qui ont la vraye cognoissance de l'art de medecine, consentent en cela, que la cause efficiente des maladies, est celle qui change la dispositiõ du corps, & luy oste la santé. Or le corps humain, quelque fois de luy mesmes s'offence soy mesmes: & quelque fois il est offensé par les choses exterieures: desquelles, les vnes sont naturelles, & les autres ne le sont pas: car avec le temps, pour la repugnance des qualitez elementaires, desquelles noz corps sont composez, & par nostre chaleur naturelle (laquelle tousiours nous ruyne, iacoit aussi qu'elle nous entretiène,) nous sõmes amenez de iour en iour à la mort: ioint que la semence qui est gastée, par la corruption du sang du pere, ou de la mere, nous apporte infinies maladies: parce que les parties similaires & spermaticques de nostre corps, sont telles, que la semence, & principalement q̃ celle de nostre pere: dauantage les choses

exte-

exterieures nous offensent: Comme l'air, les viandes, l'intemperance, le mouuement, le repos, les perturbations de l'esprit, & autres choses semblables: ainsi que nous voyons en Hypocrate, Galien, & ceux qui ont escrit de l'art de medecine. B. Ce sont de tes resolutions que tu nous contes maintenant, mais tu passes par dissimulation l'inconstance des miserables philosophes, & des medecins: en quoy tu es merueilleusement bien auisé, combien toutesfois que par cela tu nous asseures, qu'en tout n'y a qu'opinion. Et si ie voulois parler de la Dialectique, par laquelle nous pensons apprendre d'vser de la raison, ie t'amenerois en ieu, vn bon Ariston, lequel accomparoit l'art de la Dialectique aux tolles des araignées, lesquelles sont merueilleusement subtiles, mais aussi de nul pffit: & les dialecticiēs, à ceux qui mangent des escreuisses, qui pour bien peu de viande s'empeschent fort à espluscher des cocques & des escailles. Je t'alleguerois dauantage vne infinité d'opinions contraires, quant à ses parties, à la methode, & aux autres choses, desquelles ces pauvres sophistes disputent: ensemble plusieurs autres, quy ont entierement denié, qu'il y eust aucun art de dialectique, disans que nous serions bien miserables, si sans la dialectique, nous ne pouuions vser de raison. A. Si tu n'en dis autre chose, on pensera qu'avec peu d'occasion, tu soutiēs ce que tu as dit,

ou bien que tu n'as pas étudié aux autres sciēces, pour les deuoir ainsi mespriser: toutesfois ie scay tresbien, que tu le fais tant seulement, de peur que tu ne fois trop long en tes propos. B. Parce doncques qu'on me pourroit obiecter, que ie n'ay parlé sinon de quelques sciences, & neautmoins ie conclus qu'en toutes n'y a qu'opinion, ie discouriray le plus brefuement que ie pourray, les autres principales, à celle fin q̄ ie ne laisse aucune soupçon d'inconstance en moy, & qu'on ne me puisse reprendre, de ce que ie me laisse si facillement mener à l'opinion de ceux que i'ensuy. Et combien que i'aye montré l'inutilité de la dialectique, & le mespris au quel plusieurs l'ont tenue. Ie veux deduire par le menu, les occasions qui mesmeuent à ne l'estimer qu'une refuerie: sans toutesfois que i'amene autres raisons, pour la confirmation de ce que ie dirai, sinon les diuerses sectes, & les opinions de ceux qui se sont faitz appeller dialecticiens. Pyrrhon & ses sectateurs, par leur dialectique iamais n'affirment rien, & enseignoient tant seulement, en deniant, ou en comparant vne chose à l'autre: à raison de quoy ilz furent appelez Aporeticiens, Scepticiens, Ephecticiens, & zeteticien: parce qu'ilz doutoient, consideroient, tenoient les choses en suspens, & cherchoiēt: mais ilz nous ont manifestement fait entendre, qu'il ny auoit aucune science de dialectique, quand ilz ont dit généralement, que nous ne pouuôs rien scauoir.

Stilpon Megarécien, lequel fut admiré par tous les grecs, outoit les idees de la dialectique, desquelles toutesfois les autres dialecticiens, cōme Platon & ses sectateurs ne se peuuent passer. non plus qu'un peintre des couleurs. Les autres, ont dit qu'il y auoit deux sortes de dialectique, l'une de la science, & l'autre de l'opinion. Les autres, ont fait difference entre logique & dialectique : & si ie voulois redire la varieté des opinions, & la sophisterie de laquelle ces miserables dialecticiens ont rempli leurs liures, ie croy que la vie de cent hommes ne me suffiroit pas. N. La dialectique, est vn art, par lequel nous aprenons de ratiociner, c'est à dire, d'vser de la raison : car elle nous baille les reigles generalles, de linuention, de la disposition & du iugement en toutes disciplines, de laquelle nous ne nous pouuons aucunemēt passer, & nous est tant naturelle, qu'il auient maintesfois (comme dit Aristote) que les rustiques & ceux qui n'ont iamais estudié, vsent neantmoins d'icelle : Or tu ne dois trouuer estrāge qu'on nous enseigne d'vser de raison, combien que nous soions raisonnables, non plus que quand on nous aprent la perspective, iacoit que nous voyons naturellement : & moins encorē deuons penser, qu'il'y ait deux espces de dialectique : & combien que des choses que nous cognoissons, les vnes soient contingentes, & les autres necessaires, neantmoins tout ainsi que la veüe est commune pour voir, tant les

couleurs muables, que les immuables : ainsi la dialectique, est vn art, pour comprendre & cognoistre les choses cotingentes & les necessaires, come tu peus voir deduit tresdoctement en la dialectique de PIERRE DE LA RAME'E, & en ses animaduersions contre Aristote. B. Tu as tousiours tes resolutions à ton commandement, au moins selon tó auis: mais tu deurois mieux auiser à tes raisons. Tu dis que ie ne dois trouuer estrange, de ce qu'on nous apprend la perspectiue, combien que nous voions naturellement. Mais Dieu! que peut ce estre, sinon vn moyen pour me desasseurer, & me faire croire que ie ne voy point? Aristote, a dit que la vision se faisoit dans l'œil, par les rays yssans des choses que nous voions. Euclide au cõtraire, & que ce sont les rays qui sourdent de noz yeux, lesquelz ataignent & comprenēt les choses presentées. Platon les a reprins tous deux, & a pensé, que la visio se fait, quãd les rays yssus de noz yeux, se meslēt parmi les especes des choses q̄ sōt apportées par l'air. Occam a reiecté ces especes, & a attribué à la nature, que les corps apparoissent ainsi en la superficie lucide. Democrite, a deffendu que la veüe est esmeüe par les couleurs & non pas par le moien. Empedocle & le poëte Lucrese, que la vision se fait, par vne defluxion des parties tenues & subtiles des choses visibles. Les autres, que nous voions tant seulement par vne forte imagination, à raison dequoy il nous semble, soit de

iour

iour ou de nuit, que nous voions maintes choses lesquelles nous desirons, ou bien nous craignons de voir. Bref, il nous ont si bien appris à voir, que nous ne sçauons si nous voions ou si nous ne voions point. R. Il n'y a nul tant soit il insensé, qui ne sçache fort bien s'il voit, ou s'il ne voit point: & cōbien que ceste question soit merueilleusement douteuse & difficile, il ne s'en suit pas pourtant, que l'art de la perspective ne soit tresutile & necessaire, & nous l'experimentons tous les iours: car sans icelle nous penserions vne chose estre releuée en bosse, qui neantmoins n'est sinon vne peinture platte, & maintesfois, qu'il y auroit quelque enfoncure, ou bien quelque eminēce, cōbien qu'il ne soit pas ainsi. Mais parce que ceci (peut estre) ne te contente pas, ie diray comme il me semble que nous voions. La visiō, selon mon auis, se fait dans l'œil, par le moien de la lueur, qui rend l'air lucide, lequel apres esmeut les yeux qui de leur nature sont lucides aussi, & peuuent apperceuoir les especes des couleurs. Or ce qui me fait ainsi penser, que la vision se fait dās l'œil, c'est que ie voy que toute sensation, c'est à dire toutes les operations de noz sens, se font en receuant: comme nous flairons en tirant l'air à nous, non pas en le sortant de hors: nous sentōs en touchāt quelque chose, non pas que le sentimēt sorte de hors: nous oions, quand l'air estant batu, offense noz oreilles, nō pas que de nous sorte aucun son.

N. La lueur aussi apporte & imprime quelques

M

especes ou simulacres à noz yeux : car si apres auoir regardé quelque grande lueur, nous regardons vne moindre, il nous semblera que le lieu sera obscur, par ce que les simulacres ou vestiges de la grande lueur demeurēt encore en noz yeux : à raison dequoy aussi apres auoir regardé vne couleur forte, si nous en regardons vne plus obscure, nous penserons que la premiere couleur se mesle avec l'autre, à cause des vestiges de la couleur forte, qui restent encore en noz yeux, & sont apportez à la couleur plus obscure. B. Je ne puis contenter de vous autres, mesmemēt de toy, RONSARD : car tu te hastes trop en tes responses, & i'aymerois mieux que tu heusses plus de patience, t'asseurant qu'apres ie te donray assez de loysir pour dire ce que tu voudras. R. Je seray tant patient qu'il te plaira. B. Il vous semble, que la Geometrie est tant certaine, qu'il seroit impossible de la mettre en aucune controuerse, à cause qu'elle a ses demonstrations necessaires: Toutefois Ciceron tesmoigne, qu'Epicure (cōbien qu'il ne fust nullement philosophe ny Geometrien) il desaprint neantmoins la geometrie à Polyne son familier amy, tresexcellant geometrien, & le desasseura de tous points, ez choses qu'il tenoit plus assurées. Aussi quelle assurāce peut estre en la geometrie, quand les principes d'icelle sont incertains, & fantasiez, selon nostre reueresse opinion? Les geometriens, disent que le point, est le principe

principe de leur art, & toutesfois il denient qu'il ait aucunes parties, qui ne peut estre selon nature. Dauantage Hypocrate Chius, Anriphon, Archimede, & beaucoup d'autres, ont dit que le cercle se pouuoit quarrer, & qu'on pouuoit trouuer vn espace quarré, qui seroit egal à l'espace rond ou circulaire, dequoy Oronce Fine a composé vn liure. Les Peripaticiēs, ont montré que cela estoit impossible. puis ilz ne se sont pas moins tourmentez, pour trouuer deux lignes moyēnes proportionnelles entre deux autres lignes droittes proposées. Platon a proposé ce probleme. Archite a grandement trauaillé à l'inuention de ces deux lignes. Platon n'a pas approuué son inuention, & c'est efforcé d'en trouuer vne autre, laquelle Eudoxe a reprouué, & luy mesmes a esté repris par Menechine, de sorte q̄ c'est merueilles de voir les altercations, qui sont entre Heron en ses mechaniques, Philon Bisance, Apollone, Diocle, Eratostene, Nicomede, & plusieurs autres. L'Arithmetique n'est pas moins incertaine. Pythagore, disoit que le nombre estoit vne substance séparée d'avec les choses corporelles, desquelles toutefois il estoit le principe. Les Peripateticiens, que les nombres n'estoient qu'une fiction, & les notez, par lesquelles nous discernons les choses qui sont cognues par les sens: Euclide, que le nombre est vne multitude composée de plusieurs vnitez, d'ou sensuit que l'vnité, c'est à dire le nōbre d'un,

n'est pas nombre, contre l'opinion de Barlame Pythagoricien, & de Prosdocine, à raison dequoy ceste question a esté rendue si douteuse, qu'on en a disputé pour & contre. & si l'vnité n'est pas nōbre, il semble qu'il y a au septiesme liure d'Euclide quelques propositiōs, qui seroient trouuées fauces. En l'Astronomie (s'il faut que ie le redie encore) l'opinion n'a pas acquis moins d'autorité, tellement qu'il n'y a aucune assurance ez principes, & suppositions d'icelle. Comme si la terre est immobile: car nonobstāt qu'Aristote, Ptolomée, & plusieurs autres l'ayent pensée telle, Copernique, & ses imitateurs, ont dit qu'elle estoit mobile, parce que le ciel est infini, & par consequent immobile: car (dit il) si le ciel n'est pas infini, & il n'y a rien outre le ciel, il s'ensuyura qu'il est contenu de rien, ce qui ne peut estre, attandu que toute chose qui a estre, est en quelque lieu. S'il est donques infini, il faut qu'il soit immobile, & la terre mobile. La terre aussi, selon Platon, Aristote, Ptolomée, & plusieurs autres, est le centre du mōde, combien que cela semble du tout impossible aux Optiques, parce qu'vne chacune estoille fixe à le mouuement semblable, & egal à l'autre: & semble que ce mouuement soit plus viste, & quelquefois plus pesant, à raison dequoy les estoilles approchēt plus ou moins de la terre, dont il est impossible que la terre soit le centre du mōde. Nous pensons aussi que Mercure, & Venus
soient

soient deffouz le soleil, & deffur la lune, & les autres les mettēt tous en vn ciel: car puis q̄ leur mouuement est de semblable viftesse, il faut qu'ils soient egalemeēt distans de la terre, autrement celuy qui en seroit plus esloigné, auroit aussi son mouuement plus lent & tardif, comme (ainsi qu'il nous font entendre) nous voyons de Saturne, de Iupiter, & de Mars. De mesme sorte fantasient les Astronomiens en tout ce qu'ils disent: ce que toutesfois ie ne poursuiuray dauantage. Or si l'Astronomie n'a aucune assurance, encore moins en doit auoir la superstitieuse astrologie, laquelle iuge des effectz des astres, & prend comme principes tresasseurez, les lieux, & les applications des estoilles, que l'astronome luy a baillés, combien qu'entre eux mesmes n'y ait aucune conuenance, touchant les pointz principaux de leur art. En cōbien de sortes cherchēt ils l'ascēdent d'vne natiuité estimée? Les vns le font par la trutine d'Hermes. Les autres, par l'animodar de Ptolomée: les autres, par les euenemens de celuy qui est nay, & les autres disent qu'il est impossible de le pouoir faire. Les vns prennent les faces, & les termes des planetes en vne sorte, & les autres en vne autre, & les degrez, qu'ils estiment azamené & tenebrieux, les autres les prennent pour lucides & fortunéz. Aucuns rapportent les aspects à la huitiesme sphere, les autres à la neuuesme, les autres font les figures des douze mai-

fons du ciel, par les degrez egaux, les autres, par les ascensions obliques: de sorte qu'ils mettront tout vn signe dans vne maison, qui seruiroit bien à deux, selon l'erection des autres. Mais s'il te plait de rire dauantage de leur folie. Voy les liures que Pyc Mirandulan a escrit contre les Astrologiens. Par mesme moye nous cognoissons la resuerie des chiromanciens, qui sont les laquais des astrologues. Aucuns mettent le lieu de Mars, au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au pouce, celuy de Mercure au petit doigt. Anthioche tresbien fondé ce luy semble, met Venus au tubercle du petit doigt, Mercure au triangle, & Mars au tubercle du pouce: & moy ie metz tout cela en risée: & qui leur a aprins q̄ le lieu de Mars, soit plus tost au pouce, ou en vn autre doigt, qu'au doigt mittoien, ou bien à l'enseigneur? par quelle raison la ligne naturelle est appellée ainsi, plus tost que la mensalle, ou la vitalle, & au contraire? pourquoy quād la mésalle, coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté, plus tost, que quānd elle n'arriue que iusques au commencement du mont? Et pourquoy quād elle finit souz le mittoien, & que la moienne naturelle fait vn angle avec la vitalle; soubz mesme endroit, cela signifie vne miserable mort, combien qu'il fut vn Roy? Qui leur a aprins, que quand la naturelle est ouuerte, & qu'elle ne ferme point l'angle avec la vitalle, cela denote, si c'est vne femme, qu'elle se-

ra putain? Quand à moy, ie ne voy qu'il y ait en tout qu'opinion. Et parce qu'en vn si long discours, ie vous pourrois estre ennuyeux, ie n'en diray autre chose, & me cōtenteray d'auoir discou-ru les sciences qui sont estimées les plus assurees, & desquelles toutes les autres dependent. Aussi que i'espere que nouz debatrons quelque iour ce- cy plus par le menu, quand de BRVES ne sera pas tant occupé, comme il est maintenant. R. Ie ne sçay à quelle occasion, tu as mis en doute la ve-rité, & certitude de la geometrie: attendu qu'elle est tant vraye, & tant assuree, qu'il n'y peut auoir aucune erreur, comme nous voyons à l'œil, ez li-ures de la geometrie d'Euclide. Et plus encore ie m'esbahis de toy, de ce que tu prés vn si poure ar- gumēt du point, & que tu t'arrestes tant à la qua- drature du cercle: car bien qu'elle soit tresdiffici- le (pour ne pouuoir trouuer la proportion de la circonférence au diametre) toutesfois la geome- trie, par cela n'est pas moins certaine en ses de- monstrations. l'Arithmetique, aussi quoy que tu sçaches dire, est hors de toute calomnie: à raison dequoy, ie n'en diray autre chose. & cōbien qu'en l'Astronomie, y ait maintes choses, desquelles nous ne sommes pas encore bien assurez, nous serions neantmoins trop legiers & opiniastrés, de mettre en opinion & fantazie, l'ordre, & la con- stance des cieus, & de leurs perpetuelz mouue- mens: & outerions aux hommes, la science qu'ilz

doiuent auoir en plus grand honneur, & singuliere recommandatió. Qui est celuy, qui ne cognoit que le Seigneur, par sa grande prouidence à borné les iours, les ans, & les moys? & qu'il a ordonné les iours & les nuictz, le cours du soleil, de la lune, ores croissante, & tantost décroissante, des planetes, & des autres feux celestes, à celle fin, que nous le cognoissió, & que nostre vie soit differēte d'auec celle des autres animaux? certainement si en l'astronomie, n'y auoit aucune assurance, Dieu n'eut pas commandé de noter, & obseruer ainsi les ans, les moys, & les iours: car aussi nous ne l'heussions point sceu faire, non plus que les brebis, & que les autres animaux. il ne faut donc pas mettre l'astronomie en opinion, parce que nous ne sçauons pas certainement, si la terre est mobile, ou bien si elle ne bouge iamais d'vn lieu: encore qu'il y ait plusieurs raisons qui nous assurent, qu'elle est immobile: autrement il luy faudroit attribuer plusieurs mouuemens, & s'enfuiuroit aussi, que les estoiles ne se leueroient, & ne se coucheroient point tousiours d'vne mesme sorte. Dauantage elle auroit son mouuemēt, à son centre: parce que ses parties naturellement deualent en bas, & par consequent toute la terre y deualeroit par mesme moien: ce qui ne peut nullemēt estre. Or quāt à l'astrologie iudiciaire, & à la chyromance, ie confesse veritablement, qu'elles sont dutout incertaines, & ont leurs fondemeus peu assurez:

asseurez:aussi elles consistent tant seulement en l'obseruation, & experience des astrologues, & des chyromanciés. Mais ie serois trop lóg temps sur ce propos, si ie voulois reciter, & debatre l'opinion d'vn chacun. A. Tu ne le pourrois aussi faire, cóbien que tu y trauaillasses cinq censans, sans t'occuper à autre chose. R. Ce n'est pas pourtant à dire, qu'il n'y ait rien d'asseuré, & que tout gist en opinion? B. Mais la consequence est fort bonne: car si nous sçauions au vray quelques choses (attendu que la verité cósiste en vne vnité simple & indiuisible) & que la cognoissance des choses, comme dit Procle, est la premiere & la principale cause, qui nous fait estre d'acord) nous ne nous contredirions pas ainsi les vns aux autres. R. Ceux aussi, qui ont bon iugement, s'acordent en ce qu'ils disent: mais celuy qui a l'esprit depraué, tant s'en faut qu'il se puisse accorder avec les autres, qu'il ne le peut pas faire tant seulement avec soy mesmes: & combien qu'il voye, & cognoisse les choses, côme elles s'ót, neátmoins sa folle imaginatió l'esgare tant hors de soy, qu'elle luy persuade, qu'il ne voit rien, & qu'il n'a nulle cognoissance. B. Ne croy, ie te prie, que ie deuiene plus resolu par tó mesdire, ou bien, que ie t'estime plus sçauát: car c'est alors que ie suis plus en doute, & que ie te pense plus ignorát. Cóment pouóus nous dire, q̄ nous auóus cognoissance de quelques choses? est ce parce que nos ames l'ont d'elles

mesmes, ou bien, parce que nous l'acquerrons, par usage, & expérience: & par quelle marque, ou bien, par quelle indice chercherons nous ce que nous ne sçavons pas, & en quoy apres cognoissons nous que nous le sçavons? Tu me fais la mesme question que Menon faisoit à Socrate, fors que tu me demandes trop de choses à la fois. B. Non fais: car ces questions dependent l'une de l'autre, toutesfois, puis qu'il te plaist, traite les séparément: Et dy moy comment nous auons assurée cognoissance des choses, & il pourra estre qu'à la fin nous serons d'accord. R. Tu le dis, parce que selon ton auis ie parleray plus pour toy que pour moy. B. Tu ne te contenteras pas seulement d'estre sçauant en toutes choses, mais encore tu voudras iuger de ma pensée. R. Non fay non, & ie ne m'estime pastel que tu dis. B. Or fus donc, ie pense ce que ie pense. R. Tu parles d'une grande affection ce me semble. B. Voyla que c'est, & il m'est auis que ie ne dy rien. A. Ie te prie RONSARD, poursuy ton propos, & laisse hardiment penser à BAIFF, qu'en parlant il ne dit mot. R. Aristote, dit que nous auons vne puissance ou faculté de pouuoir apprendre les sciēces. B. Pourquoi dis tu qu'Aristote le dit? Est ce pource qu'il te semble plus resolu que les autres, ou bien parce que nous ignorons tellement la verité, que nous ne sçavons qu'en assurer? Si tu veux tāt autoriser l'opinion d'Aristote, ie me deffendray de celle

celle d'Empedocle, qui disoit que tout est caché, que nous n'auons aucun sentiment, que nous ne voyons rien, & que nous ne sçauós nullement cognoistre la nature des choses. R. Tu m'as desia accordé, que les sens bien disposez ne peuuent errer en la cognoissance de leurs propres sensibles: parquoy tu ne peux maintenant soustenir l'erreur d'Empedocle, si à tous propos tu ne veux estre variable. B. Si Empedocle a erré, Aristote pourtant n'en est pas plus veritable. R. Aristote peut auoir bien dit en vn endroit, & erré en l'autte: Toutefois ie ne l'allegue pas maintenant, sinon pour respondre à ce que tu m'as demandé: Et à celle fin qu'apres on cognoisse mieux la verité. & quand est de moy, ie croy plus tost l'opinion de Platon estre vraye, que celle d'Aristote. B. Ie sçay bien aussi qu'en dire. R. Et qu'en diras tu? B. Tu le sçauras, mais que tu ayes recité l'opinion de tous deux. R. Ie le feray, pour sçauoir ce que tu en veux dire. B. Or sus donc, tu le sçauras aussi. R. Aristote a pensé, que nostre ame estoit comme vn tableau, ouquel n'est representée aucune chose, à raison dequoy, il peut receuoir tous les pourtraitz qu'on y voudra faire: car nostre ame ne sçait autre chose sinon ce qu'on luy a apris tant seulement. Mais Platon, diuin philosophe, tout ainsi qu'il a sainctemēt creu, les ames estre créées par Dieu, aussi, il a pensé qu'elles auoient d'elles mesmes science, & que nostre sçauoir, n'est seulement qu'une

recordation, ou resouuenēce: car nous sçauōs par le discours que nous faisons, prenās les principes de nostre intellect, lequel est tout celeste & diuin. Et n'est vraysemblable, que l'ame estāt faite à l'Idée & exemple de Dieu, n'ait en soy, les notices, que les Grecs appellent *ἐνοίαις*, parce qu'elles sont en nostre entēdement. B. S'il y a quelque verisimilitude en toutes choses, que nous pouuōs ensuyure, l'ay opinion qu'Aristote en cecy a parlé plus vray semblablement que Platon: car nous n'auōs (ce me semble) qu'vne puissance ou faculté de pouuoir selon nostre auis, conceuoir quelque opinion des choses: comme l'œil ne nous apporte pas l'habitude ou cognoissance des couleurs, ains tant seulement vne faculté de les pouuoir voir: autrement, incontinent que nous pouuons voir, nous aurions ceste cognoissance. R. Comment se parfait donc ceste puissance ou faculté, affin que par ce moyen nous puissions sçauoir & cognoistre quelques choses? B. Nous ne pouuons rien sçauoir, Toutesfois l'opinion que nous auons de sçauoir, se parfait avec le temps, & par l'usage & experience: tout ainsi que tu vois vn chien, ou autre animal, apprendre à porter, ou à parler, quand il leur a esté souuent monstré, & ilz l'ont des long tēps acoustumé, iacoit qu'ilz n'aiēt en eux qu'vne puissance, ou faculté de le pouuoir apprendre, que les Grecs appellent *δυνάμεις*, & les Latins *potentia*. B. Ta similitude est fort mal prin-

se:

se : car le chien , ou bien quelque autre animal que ce soit , ne peut concevoir ne apprendre, fors seulement ce qu'ilz apprehèdent par les sens, & que tousiours ilz voyent, comme de porter, sauter, & autres semblables choses. Mais l'homme sçait & cõprend les sciences & disciplines, & cognoist l'essence & vertu des choses corporelles & incorporelles, par le discours de l'intelleõt, dãs lequel il forme les comprehensions (que les Grecz appellēt *κατάληψις*) des choses qui ne peuuēt nullement estre cogneües par les sens. B. S'il estoit ainsi, & que nostre science ne fust qu'un raman-teuoir, il n'y auroit pas telle diuersité d'opinions: Dauantage, tous seroient sçauans, au moins ceux la qui ont le corps bien disposé. Mais nous voions que sans le temps, le long trauail, & la longue experience, nous ne pouons seulement probablement cõcevoir opiniõ de quelque chose : & mesme tu as dit apres Hesiodé, que,

Les dieux ont la sueur deuant la vertu mise.

R. Ce n'est pas pourtant à dire, que la cognoissance des choses ne soit ennée en l'ame. Mais tout ainsi que l'espée bien aiguisée, & de bonne trempe, ne peut trancher si bien, quand elle est rouillée, sinon qu'on la viene rendre à sa premiere splendeur, combiẽ que ce soit la mesme espée, & qu'elle garde tousiours en soy, la vertu de bien trancher: Ainsi, combien que nostre ame, ait de soy, en soy diuinement encloses les notices, desquelles

nous auons parlé, toutesfois se sentant voilée de ce terrestre corps, cōme d'vne espoisse rouille, elle ne peut montrer son excellence, & reuenir à foy, iusques à ce que par vn continuel trauail & diligence, elle se soit aucunement separée de sa prison du corps, & deschargée de l'enrouilleure, qui au parauant l'empeschoit de faire, ce qui cessant l'empeschement, luy est tresfacile, comme estant parfaite de sa nature. B. Pourquoy donc (s'il faut que ie le redie) n'auons nous cognoissance de toutes choses, veu que nos predecesseurs ont des si long temps, & si diligemment trauaillé à l'acquérir? R. Parce que nostre vie est si brefue, que nous ne pouons en si peu de temps, apprendre les sciences & les disciplines, qui sont merueilleusement longues. B. L'atendois tousiours ceste responce de toy: car ie sçauois bien, qu'à la fin nous serions d'accord, qu'en tout n'y a qu'opinion. Et voudrois-tu vn meilleur argument que ce que tu dis? R. Je ne vy iamais homme, qui avec si peu d'occasion, assure tant ce qu'il dit, que tu fais maintenant: mais ie te prie, n'as tu autre meilleure raison? B. Je n'ay, ny ie ne suy autre raison, que l'aparance, ou bien l'opinion, qui domine en toutes voz sciēces, & en tout ce dōt vous pensés estre plus assurez: & ne croy pas encore, que ie veuille affermer, ce qu'ores ie te dy: car estant hōme imbecille cōme les autres, ie voy beaucoup des choses qui me semblent probables: mais ie n'en voy point

point, que ie doieue asseurer : Toutesfois ce me fera grand plaisir, de t'ouyr poursuyure le propos ia commencé. R. Quand nous naissons, nous auõs le corps fresse, & mal apte aux operations de l'esprit: Et lors que nous sommes avec le tẽps vn peu disposez, pour pouuoir mieux apprendre les artz, & les sciences: presque dauant que d'auoir le pied dans la porte de l'escolle, la mort coupe le fil de nostre vie: au moien dequoy nous ne pouuons paruenir à gueres grand sçauoir & cognoissance: nonobstant que nous voyons, que tant plus vn homme studieux vit, tant plus il deuiet sçauant, & tant plus vne science a esté traittée, d'autāt plus elle est aisée & facile à ceux qui s'y voudrõt adonner. Ceux aussi qui ont le corps bien nay, avec maindre peine, sçauent plus en vn an, que beaucoup d'autres ne font en dix, lesquels toutesfois ne cessent iour & nuict de trauailler : qui est vn grand argument pour cõfirmer l'opinion de Platon, & que sçauoir n'est autre chose, que reuenir à la perfection, & à la diuinité de l'ame. Ce que sans l'offẽce de nostre premier pere, & fil n'heut point attenté contre le commandement de Dieu, nous seroit aujourd'huy plus manifeste. Cõmẽt pourrions nous auoir ceste faculté ou puissance, qu'Aristote dit que nous auons, si noz ames n'auoient en elles ces notices? Il faudroit certainement que les autres animaux peussent aussi sçauoir & apprendre les sciences & disciplines. B. La consequence

ne me semble pas bõne: parce que les bestes, n'ont pas l'ame raisonnable, cõme nous auons. R. C'est aussi pourquoy ie dy, que nostre ame est plus parfaite, & qu'en elle sont diuinemēt ennées les notices, de ce que nous pensons aprendre, l'ors qu'elle reuiet tant seullement à soy mesmes. B. Tu deurois mieux regarder à ce que les philosophes disent: car, puisque selon leurs traditions, nostre intellect ne peut rien sçauoir, que nos sens ne l'ayent premieremēt cognu (si nostre sçauoir n'est qu'un ramenteuoir) nous ne deurions auoir aucun besoing d'eux: toutesfois tu as dit, que la dispositiõ du corps, sert grandemēt, au iugement, & à l'aprehension: qui repugne encore à l'opinion de Porphire, lequel dit que le corps est semblable à l'ame, & qu'il est organisé, cõme il doit estre, afin de la pouuoir receuoir. R. Puis que l'ame (cõme i'ay desia dit) est dans le corps, comme dans vne obscure prison, & qu'elle est cõtraincte d'y demeurer, à raison de la liaison qu'il y a de l'un avec l'autre, elle ne peut nullemēt reuenir à soy, n'y aprendre aucune chose, sans l'ayde & moien des sens. Mais il ne s'ensuit pas par cela, qu'elle n'ait en soy ces notices, qu'il faut qu'elle demontre, par le moien du corps: tout ainsi que nous voiõs que la chandelle qui est dans la lanterne, ne peut montrer sa lueur, si la lanterne n'est diaphane, ou pertuisée, combien qu'elle ait la lumiere d'elle mesme: car puis qu'elle est dans la lanterne, il faut, af-

fin

fin de pouuoir luire par dehors, qu'elle faide de la lanterne: non pourtant, que sans la lanterne elle ne fut beaucoup plus claire & luisante, tout ait si que sans le corps l'ame seroit plus parfaite & plus excellente, parce qu'il la rend gourde, & assoupie, & luy donne beaucoup d'empeschemēt. Dauantage, tu parles trop generalemēt: car nostre intellect comprend, les affirmations, les negations, les choses inuisibles, les propositiōs vniuerselles, lesquelles toutesfois ne tōberent iamais en nos sens, qui aussi ne les pourroient nullement cognoistre.

N. Encore luy pourrois tu respōdre, suyuant l'opinion de plusieurs sçauans personnages, que l'ame, ne faide nullemēt du corps, comme d'un instrument, ains que d'elle mesme, elle sçait & cognoist la nature des choses: & combien que nous voyōs, que lors que nous auōs le cerueau lezé, qu'il semble aussi que nostre intellect soit troublé, & que toutes ses operatiōs sont empeschées: ce n'est pas pourtāt à dire, que l'ame ait besoing du corps, comme d'un instrument, mais bien plus tost, comme d'un manoir, ou domicile: tout ainsi qu'un artisan bien sain, s'il veut faire quelque belle œuure, a besoing non seulement de bons & aptes instrumēs, mais encore d'un lieu clair, & biē accōmodé: Qui semble auoir esté l'opinion de Theophraste, lequel (comme dit Plutarque) disoit que nostre esprit estoit loccataire de nostre corps.

R. Combien qu'il y ait apparence en ce que tu dis, ie ne

veux pas toutesfois denier, que les principes des disciplines n'aient esté premierement establis & asseurez par les sens, comme messagiers certains des choses, desquelz principes nostre cognoissance a esté confirmée & moins encore, que le corps, ne soit comme vn instrument de l'esprit. B. A quelle occasion doncques les philosophes asseurent ainsi leurs resueries, ie voy bien, c'estoit leur opinion? R. Les philosophes disent, que ce que nostre intellect sçait & entend, a esté premierement cognu & apprehendé par nos sens, ou totalement, comme toy, moy, & tous indiuiduz, ou en ses parties, comme quand ie conçooy vne maison toute d'or, parce qu'autrefois i'ay veu de l'or, puis vne fenestre, que ie puis imaginer estre d'or, & consequemment toutes les parties de la maison, dont l'en ensuiura que ie conceuray toute la maison estre d'or: ou bien en espee, comme vn Centaure: car ayant veu des hommes & des cheuaux, ie puis faindre en mon entendement vne telle espee de beste, laquelle soit moitié homme, & moitié cheual: ou par similitude, cōtrariété, affirmation, priuation, & negatió: Ainsi ayant cognu, que tout animal indiuidu a vie, parce que ie le voy máger, boyre, cheminer, & sentir, ie fay apres en mon entendement vne proposition vniuerselle, que toute chose, qui voit, mange, boit, chemine, & a sentimēt, est animal ayant vie: Voyant aussi que toute chose visible a corps, ie cōçooy qu'il

en

en y a d'autres qui n'en ont point. Puis cognoissant que tous les corps inferieurs, ont leur mouuement en bas, comme l'eau, la terre, & toutes choses pesantes, ou en haut, comme l'air, le feu, & tous corps legers, ie conçooy qu'il est necessaire que le ciel soit d'une autre essence que celle des elemens & des autres corps, parce qu'il a son mouuement rond: & finalement voyant, que nulle chose ne peut auoir mouuement de soy mesmes, & qu'en toutes les choses mobiles & soy mouuantes, il y a vn certain ordre & cōtinuation, & qu'il faut qu'il y ait quelque premiere cause, en laquelle ceste cōtinuation consiste (parce qu'il n'y peut auoir vne progression infinie) Ie vien à la cognoissance du premier moteur, Dieu tout puissant, eternal & inuisible. Et ainsi par le moyen des sens (qui sont les messagiers & fenestres de nostre intellect) Ie cognoy les choses incorporelles, qui ne furent iamais cogñies par eux. B. Sans les sens donc, l'ame ne pourroit point auoir ceste cognoissance? R. Non pas, tant qu'elle est dās la prison du corps, à raison de quoy, Dieu nous a donné les sens extérieurs, à celle fin qu'en cognoissāt par leur moiē les choses exterieures, l'ame puisse reuenir à soy, cōbien encore qu'elle n'ait aucū besoing des sens en beaucoup de choses qu'elle fait: car elle est mobile de soy mesmes, cōme tu as peu voir en Platon. B. Si ie voulois, ie pourrois denier, que le ciel ait autre mouuement que les elemens, & les autres cho-

ses naturelles : car leur mouuement est circulaire, ainsi que celluy des cieux, & lors que nous pouffons vne chose pesante en haut, ou bien vne legiere en bas, ce mouuement semble estre contre leur nature : car les choses pesantes ne montent iamais en haut, ny les legieres ne deualent point en bas. Toutesfois parce que cecy ne sert de rien à nostre propos, ie n'en diray autre chose : & pour reuenir à nos premieres erres, ie te dy, que si par le moien des sens, nous venions à la cognoissance des choses immaterielles & des vniuerselles, il faudroit aussi que les autres animaux peussent auoir la mesme cognoissance, attendu qu'ils ont les sens extérieurs comme nous les auons. R. Ie ne puis nullement comprendre, ou tend l'objection que tu me fais, & si parce que tu dis, tu sembles estre contraire à toy mesmes : car il est necessaire, que nous ayons la cognoissance dont nous parlons, par le moien de l'ame, qui (selon l'opinion de Platon) a ces notices en elle, ce que tu as desnié, ou par le moien du corps, ce que tu ne veux pas accorder, ou par le moien du corps & de l'ame ensemble, en quoy tu n'es pas encore bien assure. B. Ie parle de ces choses, seló qu'il me plait d'en prendre l'opinion, & ainsi que mon imagination me persuade. Ho ! en es tu la ? & me voudrois tu faire resoudre en ce que ie ne scay pas ? croy moy ie n'en suis pas en l'humeur maintenãt : & i'ayme micux ensuyure le bon Anaxarque, qui disoit,

disoit, que nous ne scauós rien, & que nous aprenons par opinion. R. Mais ie te prie, mettons quelque fin à ceste dispute, de Platon & d'Aristote, & sans que les bestes soient plus de la partie: aussi elles ne sont point capables des sciences ny des disciplines. B. I'en suis content, car tu vois bien que Platon n'a pas bonne cause, & qu'il y a plus d'apparãce en ce qu'Aristote dit. Et tout ainsi que les sens apprehendent tant seulement les choses telles quelles sont, à raison de la faculté naturelle qu'ils ont, de pouuoir cognoistre leurs propres sensibiles, ainsi nostre ame par la mesme puissance ou faculté qu'elle a, sçait & cognoist ce qu'on luy enseigne, sans qu'elle ait aucun scauoir, n'y aucune cognoissance: il est bié vray, que tout ainsi qu'il nous faut faire quelque ouuerture, si nous voulons donner clairté à vn lieu, quand il est obscur & tenebreux, ainsi il nous cõuient disposer ceste faculté de l'ame, par le moien de l'estude, des choses exterieures & de l'experiance, à celle fin qu'elle puisse sçauoir & cognoistre les choses, que d'elle mesmes elle ne cognoit point. R. Platon te respondroit, qu'il faut veritablement par lógue exercitation torner l'esprit à soy, & que les sens sont les instrumens, par le moien desquels il y reuiet, mais qu'il n'y a aucune apparance, de dire, qu'elle n'ait en soy ces notices, lesquelles pour raison du corps sont comme atterrées & gisantes en bas: Et que tout ainsi que celuy qui net-

toie le bled, ne fait point vne nouvelle espece de fruit, ains descoeuure tant seulement celluy qui estoit caché dans la paille, ainsi les sens, l'usage & l'experience descoeuurent tant seulement les notices de l'ame, & oustent les empechemens que le corps luy donne, & c'est pourquoy souuésfois il auient, que nous pensons scauoir beaucoup de choses, que nous ne scauõs pas, parce (comme dit Procle) que nous auons les raisons ennées en nostre ame. B. Pourquoy donq ne scauons nous sinon ce qu'on nous a monstré, & nous auons appris par nostre diligence? certes ie suis contraint de reuenir tousiours à ma premiere demande, tāt lo'pinion de Platon me semble peu vray semblable. R. Platon te respondroit, que sans occasion tu luy ferois telle demande, & qu'il ne s'en ensuyuroit pas (quand bien nostre scauoir ne seroit qu'vne resouuenance) que partāt nous deussions tout scauoir, non plus qu'il ne s'ensuit pas, que si i'ay sceu autresfois plusieurs choses, qu'il me doie incontinent souuenir de toutes. B. Platon pourroit bien respondre ainsi, mais Aristote luy repliqueroit, qu'il me pourroit bien à la fin souuenir de ce que i'auroys sceu autresfois, combien qu'il ne m'en souuint pas si promptement: Mais qu'on ne te pourroit pas faire souuenir, de ce que tu n'auroys iamais sceu: on auroit beau te demander, de quelle matiere le ciel est composé, quel ordre y a il entre les estoilles, comment tu pourrais trou-

trouuer vn espace carré, qui fut esgal au circulere, auant qu'il t'en peut souuenir? Je t'asseure certainement, que l'ame n'a point de foy aucune science, ains elle a tant seulement vne faculté naturelle de pouuoir scauoir. Et comme l'eau prend toutes les formes des choses qu'on y iecte dedās, sans qu'au parauant elle en eut aucune, ainsi nostre ame, comprend les choses qu'on luy monstre, sans qu'elle sçache rien de foy. R. Platon diroit, que ce n'est pas tout vn, parce que l'eau, ne receura iamais la forme d'aucun corps, qu'on ne l'ait premierement iecté dedans icelle, mais nous ne mettons rien dans l'ame, laquelle n'a besoing sinon tant seulement d'estre excitée, par les choses exterieures, à celle fin qu'elle puisse reuenir à foy. Et combien que tous les animaux irraisonnables (estās destituez de ceste vertu de se pouuoir par eux mesmes regir & cognoistre quelques choses) soiēt menez par autruy, l'ame raisonnable, mobile de sa nature, ne prend point ainsi d'ailleurs sa cognoissance, & ayāt les notices en elle, n'a besoing sinon d'estre excitée pour se pouuoir recognoistre. Ce que nous experimentons cōme dit Socrate, quād par vn bon ordre nous interrogeons quelqu'n de quelque science, de laquelle il n'aura iamais ouy parler: car de foy mesmes, il respondra à propos, & comprendra tout ce qu'on luy dira: si on nous monstre aussi quelque chose, nous en comprendrons incontinent vne autre, combien que nous

ne l'ayons iamais sceüe. B. Platon ne respōdroit donq sinon à la derniere similitude, & encore il le feroit assez froidement: ioint qu'il semble peu constant en cecy: car il fait dire quelquefois à Socrate, que nostre sçauoir n'est sinon vn ramenteuoir, & en autre lieu il dit, que nos esprits ont vne puissance & faculté de pouuoir aprendre, tout ainsi que l'œil, a la mesme faculté de pouuoir voir les couleurs. Et comme celluy qui montre la couleur à l'œil, ne luy dōne pas la veüe, mais il l'ameine seulement du lieu obscur au lieu clair, ainsi celuy qui montre quelque chose à l'esprit, ne luy donne pas l'intelligēce ou la cognoissance de ce qu'il mōstre, mais tant seulemēt il l'applique & le tourne, à ce que de soy mesmes il peut cognoistre: à raison dequoy l'institution des pedagogues, n'est sinon vne conuersion de l'esprit, quand nous l'exerçons es choses qu'il peut sçauoir & cognoistre.

A. Il n'y a donq aucune repugnance entre Platon & Aristote. N. Mais vous ne deuries pas vous arrester tant sur ce propos: & RONSARD, tu as assez soustenu l'opinion de Platon, pour voir ce que BAÏF voudroit dire au contraire: ioint aussi que tu sçais qu'il n'ya nul de nous qui ne sçache tresbiē, que l'ame n'a point de soy aucū sçauoir, & que c'est le seul Dieu, qui sçait & cognoit tout: car il est la science, la sapiēce, la vertu, la force, & le Createur de toutes les choses visibles, & inuisibles. A. Toutesfois la fin de ceste question, doit

doit estre le commencement de l'autre que BAÏF a proposée: Car vous voyāt tous deux arrestez en vos opinions, l'argument de Menon me semble beaucoup plus difficile. Et si nous ignorons quelque chose, comment pourrons nous asséurer que nous la sçauōs, & par quelle merque cognoistrōs nous que nous l'auons aprinse? Certes ie ne le puis nullement comprendre, & si me trouue encore plus confus par ce qu'Aristote en a dit, combien qu'il l'estime le plus sçauant philosophe de tous.

R. Comment? A. Parce qu'en voulant respondre à Menon, il rameine tousiours la mesme question, & reuiet à cela qu'on luy demãde. Celuy dit il, qui cherche de sçauoir, sçait generally ce qu'il cherche, combien qu'il ne le sçache pas especiallement, au moyen dequoy, par la note du general il pourra cognoistre & apprendre l'especial, duquel il estoit ignorant: Mais par cela il ne fait sinon reuenir à la mesme difficulté: car Menō ne luy accorderoit pas, que nous sçachions quelques choses generally, non plus que nous ne les sçauons point especiallemēt.

N. PIERRE DE LA RAMEE, l'vn des plus excellens de nostre temps, respond à Menon au premier liure de sa dialectique, & dit, que nostre esprit a naturellement en luy celle puissance de pouuoir aprendre les sciences & les autres choses qui luy seront mōstrées, moienant qu'on l'ait disposé à les pouuoir comprendre, parquoy ayant deuant ses yeux l'art

d'inuenter, qui luy representera cōme vn miroüer les idées vniuerselles, il pourra facilement recognoistre les especes singulieres, ou bien inuenter & aprēdre ce qu'il cherchoit & qu'il ne sçauoit pas. B. S'il faut que nous soiōs contens de quelque verisimilitude ou apparence, celle opinion me semble en quelque sorte vraysemblable, non-obstant elle pourroit bien estre impugnée cōme celle d'Aristote, aueqce ie ne puis encore me contenter: Et si nos esperis n'ont qu'vne faculté de pouuoir cognoistre les choses, il fault qu'elle se perface & prenne d'ailleurs sa cognoissance, tout ainsi que nous disons, que les sens cognoissent leurs sensibles, à raison qu'ilz ont vne faculté naturelle de les pouuoir cognoistre, & qu'ilz sont les sens d'un corps qui a ame & vie, au moiē dequoy leur cognoissance leur viēt d'ailleurs par le moiē de l'ame. R. Quoy BAÏF, seras tu ainsi tousiours difficile, & ne prendras tu pas à la fin la raison en paiement? B. Si tu ne fais d'autre sorte, tes paiemens ne sont pas suffisans pour satisfaire à la dette que ie te demande, par ainsi ie n'ay pas occasiō de me contenter. R. L'espere qu'à la fin ie te contenteray, & que tu m'en tiendras quitte. Toutefois parce que la resolution de ceste dispute gist presque en ce point, & que nous auons recité par le menu les opinions de Platon & d'Aristote, ie diray (s'il te plait) celle que selon mon auis nous deuons tenir comme la plus assuree. B. Il n'est

ia befoing que tu le redies d'auantage: car nous ſçauons bien que tu enſuys Platon. R. Veritablement ie ſuy l'opinion de Platon, en ce qu'il dit nos ames eſtre immortelles, & q̄ Dieu eſt le createur d'icelles, mais auſſi ie croy qu'il a erré grandement, quand il a penſé qu'elles ont apporté à nos corps la cognoiſſance des choſes, & que noſtre ſçauoir n'eſt ſinon vn ramenteuoir ou bien vne reſouuenance. A. Nous ſerions touſiours ſur vn meſme propos, ſi nous ne voulions redire ſinon vne meſme choſe, parquoy RONSARD, ie te prie dy nous ce q̄ t'en ſemble, & le plus brefuement que tu pourras. R. Nos ames ont en elles les notices & diuines informatiõs, deſquelles Ciceron parle en tant de lieux, qui ne leur viennent point ny ſe perfont d'ailleurs, ainſi que la faculté des ſens: car noſtre ame comprend les choſes par ſa propre vertu & faculté, lors qu'elle ſ'adõne à la contemplation d'icelles, & a en elle ces diuines notices latentes, tout ainſi que les ſemences ont en elles la vertu productrice des plantes & des fruits, qui ſe deſcœurent apres qu'elles ont demeuré quelque temps dans la terre, cõme ces notices, apres que nous auons diligemment exercé noſtre eſperit à l'eſtude & cognoiſſance des choſes. Et c'eſt pourquoy Dieu nous a donné les ſens exterieurs, qui ſont comme meſſages & fenestres par leſquelles l'ame voit les choſes exterieures, & apres en ratiocinãt en elle meſmes &

discourant sur ce qu'elle a veu, cognoit leur nature & essence, & conçoit maintes autres choses, lesquelles ne luy furent iamais représentées par les sens. Et ie croy certainement, que nous separons les notices d'auec la faculté de laquelle parle Aristote, plus de parole que de fait, sinon que le poure philosophe a mieux dit qu'il ne pensoit pas dire, & comme les petis enfans, il a escrit ce qu'il n'entendoit pas. Et qu'il soit vray, nous pouons par cecy conuaincre la malheureuse opinió qu'il a heüe, que nos ames sont mortelles, & que nous auons tant seulement vne partie de l'intelligence vniuerselle, laquelle retourne à foy incóntinent que nous sommes morts, tout ainsi que le soleil entré par quelque fenestre, se retire deslors que nous la fermons: car si ainsi estoit, nostre ame auroit d'elle mesme cognoissance de toutes choses, tout ainsi que celle intelligence qui est Dieu, sçait & cognoit tout, au moiẽ de quoy nostre sçauoir seroit plustost vne resouuenance, ce qui est faux, & luy mesmes a reffuté: & si nostre ame n'a sinon vne faculté de pouoir comprendre les choses, il ne peut fuyr, qu'il ne la cõfesse estre immortelle, autrement nous ne pourrions point apprendre les sciences ny les disciplines, non plus que les autres animaux irraisonnables. N. Ie ne pense point qu'il y ait aucũ tãt soit il aueuglé, si l'n'est du tout mené par le maling, qui voiant tous les autres animaux courbez en bas, & le seul homme

esleué

esleué en haut, n'admire & reuere ce grand createur du monde, & ne fasseure tresbien, que nos ames sont immortelles, venües du ciel leur anciẽ domicile:

*Car neantmoins que tout autre animal,
Ieete tousiours son regard principal
Encontre bas, Dieu à l'homme a donné
La face haute & luy a ordonné,
De regarder l'excellence des cieux,
Et d'esleuer aux estoilles ses yeux.*

Ce qui nous est aussi demonsté au Genese, quãd Moÿse dit, qu'apres que Dieu eut par sa saincte parole crée toutes choses, il n'attribua pas à la nature la puissance de pouuoir faire lhõme, ains à luy tant seulement, disant, faisons l'homme à nostre image & ressemblance, & peu apres, le Seigneur a inspiré la vie en Adam: qui sont tesmoignages trescertains de l'excellence & immortalité de nostre ame. R. Reuenon dõc à nostre premier propos, & dy moy BAIF, auant que tu eusses aucun sentiment, sçauois tu qu'estoit le soleil, la lune, le feu, l'air, l'eau ny la terre? B. Je ne le pouuois pas sçauoir. R. & que le soleil fut vn corps luyfant, qui pour raison du viste mouuement du premier mobile, circuit en vingt & quatre heures toute la circonférence de la terre? B. Je ne le sçauois non plus. R. Incontinent que tu peux voir, heus tu ceste cognoissance? B. Combien que ie visse que le soleil luy soit, toutesfois ie ne cognoissois pas

que ce fut à cause qu'il y auoit vn corps lucide au ciel qui illuminoit toute la terre, & moins, qu'il l'enuironnat incessamment dans vingt & quatre heures, & qu'il passat tous les iours sur nostre meridiem, & sur le point opposite. R. Et maintenât le sçais tu? B. Je le sçay veritablement : car ie le voy tous les iours. R. Par le moien des yeux, tu vois bien quand le soleil luit, mais tu ne sçais pas par cela, qu'en l'espace de vingt & quatre heures il circuiffe toute la terre, attendu que les sens extérieurs ne se souuiennēt de riē ny n'ont point de iugement. B. Il me souuient (despuis que i'ay heu cognoissance) d'auoir veu tousiours le mouuemēt du soleil estre de celle sorte. R. Tu as donc quelque autre chose outre les sens, puis qu'il te souuiēt de ce qu'autrefois tu as veu? B. I'ay la memoire. R. Par la memoire tu ne cōclurrois pas, que puis que le soleil rend lueur il faut qu'il soit lucide, & que son mouuement soit perpetuel, parce qu'en vingt & quatre heures incessamment il enuironne la terre? B. I'ay l'intellect, lequel apres auoir cognu toutes ces choses, rapporte les vnes aux autres & ratiocine ainsi. R. Tu respons fort bien. Mais ie te prie, qui apprend l'intellect d'ainsi ratiociner, & conferer les choses qu'il a cognües les vnes avec les autres? Ce n'est pas le temps, ce n'est pas l'experience, ce ne sont pas les sens extérieurs: car par mesme moien les autres animaux le pourroient ainsi faire? il faut donc qu'il ait en luy quel-

quelque vertu ennée, qui toutesfois ne prouient point du corps, à raison que l'intellect est incorporel? A. Il est tres certain. R. Toutesfois ie ne veux point encore entrer en ce discours: & ie suis tresfayse B A ï F que tu sçais asseurement, que le soleil est vn corps luyfant, qui tous les iours passe par dessus nostre hemysphere, & en l'espace de vingt & quatre heures circuit toute la terre. B. Ie le sçay voiremēt. R. Toutesfois tu ne l'auois iamais sçeu? B. Non, mais ie le sçay bien maintenant. R. Tu sçais donc ce que tu n'auois onques sçeu? B. Ie voy bien, tu me veux faire confesser par tes inductions, que ie sçay ce qu' auparauant ie n'ay pas sçeu: mais tu n'es pas encore là ou tu pēses. Et pource que ie desire que nous deduyfions nostre dispute par vn bon ordre, & avec la plus grande facilité dont nous pourrōs aduiser, & que ie comprēs quasi ou tendent tes raisons, ie te prie redy encore comme tu entens, qu'il y a des choses especiales ou particulieres, & des autres vniuerselles, lesquelles nous sçauons, combiē que nos sens ne les puissent nullement cognoistre. N. Tu me fais grād plaisir B A ï F, car par ce moien nous mettrons bien tost fin à cecy: non point que ie me fache d'entendre de si beaux & rares discours, mais c'est que ie crains que le soleil ne nous veuille pas tenir guiere plus long temps cōpaignie. R. Par les discours que nous auons desia fais, nous aprenons qu'il y a trois especes de cognoissance, l'vne

qui cognoit tant seulement les choses presentes, l'autre, les absentes, & la troisieme, les vniuerselles & incorporelles : Mais par ce que ce n'est pas assez, il nous faut encore entēdre l'ordre & la maniere comment nous sçauons. B. Voions le dōq. R. Nous sçauons quelques choses generallemēt, & les autres especiallement, & par la cognoissance des vnes, nous venōs à la cognoissance des autres. Et combien que la cognoissance des cōfuses & vniuerselles, precede celle des particulieres (car nous pouuons sçauoir quelque choses generallement, sans toutesfois q̄ nous les sçachiōs especiallement) nous cognoissons neantmoins apres les particulieres par les vniuerselles : & c'est suyuant l'ordre de la nature, ou bien de l'intellect, car autrement nous cognoissons plustot les particulieres que les vniuerselles, & des vnes nous venons à la cognoissance des autres . Or combien que l'intellect cognoisse les vniuerselles, il a falu toutesfois que nous ayons cognu premieremēt les particulieres: car auāt que l'intellect ait sceu que c'est qu'un corps, nous deũs auoir cognu les indiuidus, & auant que sçauoir que c'est qu'un homme, auoir aussi veu plusieurs hommes . Mais si ie voy apres vn hōme de loing, ie le cognoistray plustot confusement, c'est à dire que c'est vn corps, puis m'apochāt de plus pres, que c'est vn animal, puis que c'est vn homme, & finalement que c'est mon pere ou mon frere, ou mō voisin. A. Encore que

ce

ce que tu dis soit vray, ie ne voy point qu'il y ait maintenant lieu de le dire, & si ie ne me deçoy, tu ferois mieux, si tu monstrois comment nous sçauons ce qu' auparauant nous n'auons iamais sceu, & que tout ne gist point en l'opinion. R. Non, cecy n'est pas si impertinent à nostre propos comme tu dis, & seruira beaucoup pour prouuer ce que ie veux prouuer, à raison que ie veux interroger BAÏF d'vne autre sorte que ie n'ay fait. B. Et aussi ie te respondray autrement que ie n'ay respõdu. R. La ligne droite ne comprend elle pas ses deux extremittez dans moindre espace que nulle des autres? le chemin droit n'est il pas plus court que celuy qui est tortu? l'obliquité n'emporte elle pas beaucoup d'espace? Si tu replies vne corde, tāt qu'elle puisse en quelque court espace, & puis tu l'estendant que tu la pourras estendre, ne passera elle pas ses premieres bornes? & sera il possible quād elle sera bien tēdüe, qu'vne autre plus courte arriue iusques à ses deux poinçts extremes? B. Il seroit impossible. R. La ligne droite estāt dōcques ses deux extremittez en vn plus court espace que ne font pas les autres? B. Cela est trop euident. R. Nul mouuemēt peut il estre fait s'il n'y a quelque lieu & quelque temps, puis que le tēps est tousiours? B. Puis qu'il y a mouuement, il faut qu'il y ait quelque lieu, & quelque tēps aussi, attendu que nul mouuement ne peut estre fait en vn instant, joint que l'instant mesmes est encore

avec le temps. R. Puis que l'espace qui est entre nous deux est borné, pourrois tu en aucune sorte venir à moy sans passer par le mylieu du chemin? B. Je ne pourrois. R. Si de deux choses esgales on en oste quelques parties esgales, celles qui resteront ne seront elles pas tousiours esgales? Si tu as douze escuz, & moy i'en ay autant, & qu'on en oste six à vn chascun, n'en resteront il pas autant à toy comme à moy? B. Il en restera six à chascun de nous. R. Si quelque chose a vie & sentimēt, ne faut il pas qu'elle soit vn animal? B. Tu m'appellerois par trop opiniastre si ie voulois contredire à cela. R. Et sçauois tu au commencement que c'estoit qu'un animal, & en quoy il differoit d'avec les choses inanimées? B. Je ne le sçauois pas. R. Et maintenant le sçais tu? B. l'en suis trescertain: car aussi cela est vray. R. La terre ne differe elle pas d'avec l'eau, l'eau d'avec l'air, l'air d'avec le feu, le feu d'avec les arbres, & les arbres d'avec les animaux? B. Nous le voiós par experience. R. Ains c'est plustost que tu as opinion qu'il soit ainsi: car il en y a plusieurs qui disent, qu'il n'y a qu'un element, les autres que deux, les autres qu'il n'en y'a point, & que les choses sont telles que nous les pensons, sans qu'il y ait aucune difference, sinon telle qu'il plait à nostre opinion? N. S'il n'y auoit qu'un element, iamais les animaux ne sentiroient aucune douleur: & si nous estions arbres, ou biē quelque elemēt, nous

ne

ne parlerions pas maintenant ensemble: pareillement si le feu estoit l'eau, & l'eau l'air, & l'air la terre, & la terre les arbres, tout ne seroit qu'une mesme chose, avec ce il n'y auroit en tout qu'une confusion. B. Je ne veux pas tant calomnier & mettre en doute la verité si euidente. R. Pense doncques combien tu t'oblies, quand pour les diuerses opinions de quelques resueurs, tu veux soustenir, que tout consiste en la fantasie ou imagination? Et ne croy pas qu'il faille mespriser la philosophie, ensemble les autres sciēces, parce qu'Empedocle a dit que nous ne pouuons rien sçauoir, & Protagore, que l'hōme est la mesure de toutes choses, à raison de quoy elles sont telles que nous auons opinion qu'elles soient: car en ce faisant, tu nous donnerois occasion de t'estimer trop credule ou inconstant, avec ce les sens, la raison, l'experience te seroient tousiours aduersaires, & combatroient ta legiereté à tout propos. Et puis qu'il n'y pourroit auoir aucun art sans l'experience, & sans la cognoissance de plusieurs choses: Comment (si nous ne scauiōs rien, & s'il n'y auoit rien qui soit certain) pourrions nous cognoistre & discerner le bō artisan d'avec le mauuais? nous ne dirons pas que fortuitemēt l'un soit tel & l'autre ne le soit pas, mais bien nous dirons, que l'un scait les preceptes de l'art & non pas l'autre. Puis aussi qu'aucuns ars consistent en l'aprehension & en la seule action, & les autres principallemēt en

l'effect, comment le geometrien pourra iuger & cōprendre les choses qui ne sont riē, & que nous ne pouuons point discerner d'auec les fauces? pareillement le bō musicien pourra remplir son harmonie, & le bon artisan, faire ce qui est selon son art? Commēt quelque chose pourra estre faite selon l'art, si l'artisan ne scait ny n'entend nullemēt l'art? Certainemēt ie ne puis pēser que tu veuilles plus demeurer en ton opinion, & te rendre ainsi difficil comme tu as fait. Car nous voyons manifestemēt, que nous sçauōs & cognoissōs maintes choses, combien que de plusieurs autres à raison de nostre grande imbecillité, nous n'en pouuons, sinon conceuoir quelque opinion tant seulement: ce que Parmenide poëte grec, nous a demonstré en ces vers,

*--il te faut tout cognoistre,
Premierement la sçience certaine
De verité prompte à persuader,
Et puis aussi l'opinion humaine,
Ou ne se peut la foy trop bien fonder.*

Et c'est pourquoy Alexādre Alphrodisée dit, qu'il ya trois sortes de problemes : car les vns sont croyables d'eux mesmes & hors de toute controuerse, Comme pourquoy nature a donné les plumes & les ailles aux oiseaux: car il n'y a nul qui ait tant soit peu de iugement, qui ne cognoisse bien qu'elle l'a fait, à celle fin qu'ils se puissent mieux entretenir & se garder contre le froid, le chaud, la pluye,

pluye, les vents, & contre ceux qui leur voudroïent nuire: car les plumes leur seruent, comme à nous les habillemens: d'auantage elle l'a fait pour les rendre plus beaux, tout ainsi qu'elle a donné les crins aux cheuaux, le poil aux animaux terrestres, & l'escaille aux serpens. Nul aussi s'il a quelque sentiment, ne doute point, que le feu ne soit chaud, l'eau froide, & que les couleurs ne soient couleurs. Les autres s'ont inexplicables, & connus tant seulement de Dieu, qui est auteur & gouuerneur de toutes choses, comme pourquoy soudain nous riôs, q̄ lon nous chatouille pardeffouz les aisselles, ou à la plane des piedz? pourquoy quãd lon frotte vn metal contre l'autre, ou biẽ on lime le fer ou l'asfyé, les dentz deuient cõme gourdes & endormies? pourquoy l'Aymant attire le fer? pourquoy le Lyõ craint si fort le coq? Les autres sont moyës, c'est à dire que nous en pouons rendre raison, & en auoir certaine cognoissance, combien qu'il y ait quelque difficulté: cõme, pourquoy il tonne plus en esté qu'en yuer? pourquoy le soleil en vn mesme temps, & par mesme moyen, font la cire, & endurecit la boüe? pourquoy nous mangeons plus en yuer qu'en esté, & ainsi des autres semblables choses. B. Vrayement ie serois de fort mauuaise grace, puis que tu m'accordes vne grãde partie de mon intention, si ie ne te rendois la pareille, ne contredisant à cela que tu viens de dire: toutesfois ie ne puis encore comprendre, comment

ie puis ſçauoir ce qu'auparauant i'ay touſiours ignoré: car ie ne ſçay pas quand ie le ſçauray, ny par quel indice ie recognoiſtray que ie le ſçay: & cōbien que ie diſputaſſe cōtre Socrate, il l'auroit perdu tout content: car ſi noſtre ſçauoir n'eſt que vne reſouuenance, il reſpondroit fort impertinément, attēdu que ie ne ſçauois pas ce que ie n'aurois iamais ſçeu, mais bien plus toſt ie ſçauois ce que i'aurois oublé. R. Socrate t'accorderoit, que ce n'eſt qu'un oubly vrayement que le corps apporte à l'eſprit, mais que nous l'appellōs ignorāce, à occaſiō que lors que nous naiſſons, il ne nous ſouuient de rien: mais ie t'ay deſia dit, que ie ne veux pas proceder ainſi, & que noſtre ſciēce n'eſt point vne reſouuenāce, ains que noſtre ame ſçait & aprend les diſciplines par vne propre & diuine vertu qu'elle a en elle: toutesſois nous ſommes trop long temps ſur ce propos, & ie te prie que le deſir de contredire, ne puiſſe point doreſenauant en tō endroit plus que l'euidēte verité. N. Garde que ce que tu reprens en B A I F, ne te maĩtriſe toymesmes, & que tu ne ſois entaché de ce que maintenant tu trouues mauuais quand il le fait. Tu ſçais q̄ nous auons mis en auāt ceſte diſpute, pour mieux pouuoir monſtrer & debatre la verité, à raiſon de quoy ſans occaſion tu te plains de luy. R. Mais il me ſemble que i'ay deſia ſatisfait à ce qu'il me redemāde encore, & que de reuenir touſiours à vne meſme choſe, c'eſt (comme dit le prouer-

prouerbe) defiler la toile qui est desia faite, pour la retire vne autre fois. A. Tous ne peuent pas aller si viste que toy, & il peut estre que tu penses auoir dit ce que tu as encore tenu tousiours en t'õ esprit. R. I'ay desia dit, qu'il y a deux especes des choses, les vnes sont particulieres ou singulieres, & les autres vniuerselles, & que par la cognoissance des vnes, nous venons à la cognoissance des autres: car deuant que i'aye faite en mon entẽdement ceste propositiõ generale, que tout animãt ayant vie & sentiment, est long, large, haut, & a corps, & par ce moyẽ est visible, il a falu que i'aye veu plusieurs indiuidus, & aussi que c'est que largeur, longueur, & hauteur: & deuant que i'aye sçeu discerner l'homme d'avec les bestes, que i'aye veu maints hommes & maintes bestes, & ainsi des autres choses. Or si maintenant ie voy quelque chose de loing, ie diray que c'est vn corps, puis m'aprouchant d'auantage & le voyant auoir mouuement de soy mesmes, que c'est vn animant, & estãt encore plus pres, que c'est vn homme, & finalement que c'est mon pere, ou bien m'õ cousin: dõt tu vois, que nous cognoissons plus tost les choses confuses & vniuerselles, & que par icelles nous venõs à la cognoissance des particulieres, lesquelles nos sens auoient premierement cognu. A. Ie voy bien maintenãt à quoy tu veux tẽdre, & que par cela tu demonstreras plus facilement comment nous sçauons. R. I'en suis bien ayse, & à ma

volonté que BAÏF voulut estre de ton auis. B. Mais que tu ayes dit ce que tu veux dire, ie diray apres ce que ie voudray dire aussi: & pour cela ne laisse pas de continuertó propos. R. La comprehension ou cognoissance des principes est aucunement science: car aussi la science est vne demonstration faite par les premiers principes, qui sont vrais & ne peuuent autrement estre, & vse du moie de la cause mesmes, par laquelle elle constitue ce qui est: Car en tout sçauoir ou quel y a causes & principes, nostre intellect & la science procedent tousiours (comme dit Aristote) par la cognoissance des causes & des principes: combien que nous aquerions autrement la cognoissance des principes, & autrement celles des choses conclües & determinées par iceux: car nous cognoissons les principes par induction, en confirmant les choses vniuerselles par les particulieres, & prenāt apres celles mesmes comme desia concedées, nous ratiocinons & faisons vne demonstration de ce qu'õ nous demande. Car quand nous voulons prouuer que les choses esgales à vne troisieme sont aussi esgales entre soy, nous amenons plusieurs choses particulieres, & les cõparons toutes à icelle troisieme, puis prenant ceste proposition vniuerselle, toutes les choses qui sont esgales à vne troisieme, sont aussi esgales entre soy, nous demonstrõs ce que nous auions proposé. A. Il faut aussi que nous ayons sçeu au parauant beaucoup
de

de choses. B. Si tu veux demonstrier comment ie puis affermer, que ie sçay ce que ie n'auois iamais sçeu, ie te promé qu'il te faut proceder d'une autre sorte: car tu parles trop obscurément. R. Ie ne puis dire de si hautes choses si facilement, & en tant beau langage que ie ferois, si ie parlois de l'amour, ou bien si ie faisois recit de quelques autres choses, qui ne fussent pas si difficiles. B. Tu veux excuser nostre langage, parce qu'il ne te semble pas tant aorné que celuy de nos amours, ou de nos autres œuures, mais tu sçais bien que la philosophie (ainsi que dit le poëte Manile.)

Ayme trop mieux estre bien demonstrée,

Qu'estre sans plus d'un beau langage aornée.

B. Laisson là ces excuses, & toy RONSARD poursuy ce que tu veux dire. R. Auant que tu heusses attainit l'age de cognoissance, sçauois tu qu'estoit la conionction de l'homme & de la femme? B. Non. R. Sçauois tu si vne pucelle pouoit enfanter? B. Nullement. R. Et maintenât le sçais tu? B. Ie sçay qu'elle ne peut point faire des enfans demeurant tousiours pucelle. R. Et si tu as veu qu'elle enfantoit? B. Ie sçauray alors qu'elle n'est plus pucelle. R. Mais c'est par opinion que tu le penseras, & il pourroit bien estre faux. B. Non ce n'est point par opinion que ie le sçauray, ains i'en seray tres certain. R. Mais ie te prie, Si nous ne pouons rien sçauoir, & en tout n'y a qu'opinion, commét ofes tu affermer ce que

tu dys? & que si vne fille a enfanté, elle n'est plus pucelle? Certainemēt tu vois bien que tu ne peux demeurer en ton opinion sans te cōtredire à tout propos? avec ce que mettant tout en l'opinion, tu nous priues de la raison, qui est l'instrument par lequel nous sçauons, tout ainsi que celuy qui creue les yeux à quelqu'un, luy oste tout le moien de voir. Et regarde iete prie, la premiere fois que ie vey plouuoir, ie ne sçauois pas comment la pluye s'engendroit, mais apres que i'eu veu par experiēce, que la chaleur attire l'humeur (comme nous voions en l'eau qui bouft dans vn pot) & que les rays du soleil eschauffent, & par ce moiē resoluēt l'eau en vne vapeur chaude & humide qu'il attire: Sçachant aussi que par antiperistaze, (que nous pouuons appeller proximité du cōtraire) le moiē espace de l'air est froid, & que le froid amasse & restraint les choses humides, lesquelles la chaleur fond & dissipe, ie cognois que la pluye s'engēdre d'une vapeur chaude & humide, attirée par la chaleur du soleil iusques au pres du moiē espace de l'air, ou apres elle est fondüe & dissipée par la chaleur d'u soleil. Ayant veu aussi que toute chose corporelle a commencemēt, & qu'elle ne peut estre faitte de rien, & que si elle a heu commencement, elle aura fin, ie sçauray en voiant quelque chose, qu'elle est cōposée de ses principes, & qu'elle aura fin quelque iour, & ainsi ie sçauray les autres choses, combien qu'auparauāt ie n'en sçeusse rien.

rien. B. Le commence desia à mieux entendre ce que tu dis, & peu s'en faut que ie ne change d'opinion. R. A celle fin donques que ie te satisfâce entierement, & que nous mettions quelque fin à nostre dispute, ie desduiray par vn facil exemple & le plus brefuement que ie pourray, comment nous sçauons ce que nous n'auions iamais sçeu, & comment nous sommes trefasseurez que nous le sçauons. A. Il vaudra mieux: car nous ne pouons estre icy guieres plus longuement, attendu qu'il est desia haute heure. R. Nous auons monstré cy dessus, commét les sens ne sont point trópez en la cognoissance de leurs sensibles: puis que nous auons le sens commun, qui est côme le centre de tous, & reçoit & discerne confusement les choses qu'ils ont premierement cognües, & apres les apporte à l'imagination, qui les examine toutes separémét l'vne d'aucq l'autre, à laquelle finalement suruiet la raison, qui les considere & examine encore plus exactement, confere les vnes avec les autres, rapporte les presentes aux passées & à celles qui sont auenir, extrait les qualitez, les proportions, & les autres circonstances, arguméte, conclud, & fait des propositions vniuerselles, qui sont les reigles generalles par lesquelles nous cognoissons la nature des choses, & aprenons les sçiences & les disciplines. B. Declare le par vn exemple comme tu as promis. R. Apres que i'ay cognu les choses moles & les dures, les terrestres

& les aquatiques, & que les aquatiques sont colantes & liquides, & les terrestres ne le sont point. Pareillement que le chaud fond & dissipe l'humour, & le froid le restraint & amasse: Si ie voy fondre la cyre, ie diray, que c'est par le moyē de la chaleur qu'elle fond, & si elle s'endurcit & se restraint, que c'est à occasion du froid: Si ie voy aussi le soleil fondre la cyre, & desseicher la boüe, ie diray que cela est fait par vn mesme moien, c'est que la chaleur dissout l'humour, & que par ce moien la cyre estant fort acrée & aquatique fond, & la boüe s'endurcit, parce qu'elle est terrestre, & l'humour qui y estoit, est dissout & attiré par la chaleur dont ne reste tant seulement, sinon la terre qui n'est point colante de sa nature, ains est seiche & amassée: Et ainsi ie conclurray en toutes les autres choses: car l'intellect ramene & amasse tout ce qu'il a cognu, & apres forme dans soy & fait ces comprehensions, que les grecs appellent *καταλήψεις*, qui sont comme notices generales & vniuerselles de toutes choses. Or tu ne doist esmerueiller de ce que nostre cognoissance est souuent peu assuree: car elle symbolise & se rapporte aux choses cognües, des contingentes elle est contingente, & des certaines & necessaires, necessaire: qui a fait que Platō a dit y auoir double intellect, l'vn certain & assure, qu'il appelle intelligēce des choses vrays, l'autre cognoissance, qui est des instables & qui se changent à tout instant: car il pé-

soit

soit qu'il y auoit quelque similitude des sens avec l'intelligence, & que tout ainsi q̄ par les sens nous cognoissós quelques sensibles par leur propre essence, & les autres par les vmbres ou simulacres: Semblablement nous cognoissons plusieurs choses par leur propre essence, & les autres par vne ombre tant seulement. B. Je serois de trop mauuaise grace, si ie voulois faire encore l'opiniastre, ioint que ie ne pourrois tant reculer, que ie ne sois conuaincu que tout ne gist point en la seule opinion, & que par les choses generalles ie cognois les especialles, & au contraire, par les especialles ie cognois aussi les generalles: pareillement qu'il ne s'ensuit pas, que nous ne puissions auoir cognoissance de maintes choses, encore que nous les ignorions quand nous venons au monde, attendu que nous auons celle faculté naturelle, que les autres appellent notices ou informations, de pouuoir cognoistre toutes choses. Toutesfois par ce que nous auons parlé de l'opinion, & qu'il peut estre que ie ne la prens pas comme toy, tu me feras grád plaisir si tu m'en veux dire tó auis. Quand est de moy ie n'ay iamais pensé qu'elle soit autre chose, qu'une incertaine ou probable imaginatió, combien que j'aye leu en Porphyre, que la cogitation n'est autre chose, sinon ce que l'ame dit à soy mesmes sans le prononcer de parolle. Semblablement que Socrate dit au Téletete de Plató, que la cogitation est le propos que l'ame tiét à elle mes-

mes, lors qu'apart soy elle interroge ou respõd, afferme ou desnie, l'asseure ou se desasseure: Et qu'apres auoir pensé à tout diligemment sans aucunement varier, elle se conferme en quelque chose, cela est proprement opinion. Pareillemēt Aristote au sixiesme des Ethiques, appelle la partie opinatiue, la faculté par laquelle nous ratiocinõs, à raison (cõme Eustrace l'interprete) que lors que nous commençons par les dernieres facultez de l'ame, l'opinatiue se presente la premiere, aueq ce elle cognoist les choses vniuerselles. N. Quand nous procedons par les causes & par les premiers principes lesquels ne peuuēt autremēt estre, alors nous auons certaine sçience. Mais quand nous procedons autremēt, cela est proprement opiniõ, que tu peux appeller autrement le discours de la raison sans aucun certain principe, & sans aucune cause necessaire. B. Il s'ensuit donq, que la sçience est des choses certaines, & au cõtraire, l'opinion des incertaines & peu assurees? R. Ouy veritablement: Et combien qu'il auient souuent que l'opinion est vraye, ce n'est point toutesfois sçieçe, à raison qu'elle ne procede pas par les premiers principes, ny par les causes necessaires: comme, quand i'ay opiniõ que mon cousin vient par derriere parler à moy, parce qu'il m'a promis qu'il y viendrait, aueq ce que i'oy quelqu'vn marcher: car il pourra estre que mon opinion sera vraie, & que ce sera mon cousin, non obstant ie ne l'ay pas
cognu

cognu par les propres causes, & il pouuoit auenir que celuy que ie pensois estre mon cousin estoit mon seruiteur, ou bien quelque autre chose, veu que ie n'auois pas veu que c'estoit. B. Il n'y a d'óq point de difference entre l'opinion & la cogitation? R. Ie ne sçay à quelle occasion tu me fais telles demandes, & tu veux ainsi distinguer les facultez de l'ame? B. Ie le fay, partant que cela n'est point hors de propos, ioint que i'en veux sçauoir ton auis, moienant que ie ne t'importune de rien. R. Ne crains pas de m'importuner: car aussi tu ne pourrois le faire, pren toy garde seulement, qu'en te voulant satisfaire ie ne desplaise à NICOT & à AVBERT: car ce ne me seroit pas moindre desplaisir de leur desplaire, qu'il m'est plaisir de satisfaire à ta volonté. N. Ie te prie RONSARD croire que ie ne sçauois me fascher en oyant de si graues choses. A. Tant s'en faut que ie m'en fasche, que i'estois en volóté de te faire la mesme question, lors que BAÏF l'a proposée. R. Puis que ainsi vous plait i'en diray sommairement ce que m'en semble, esperant que nous le verrons quelque iour plus amplement desduit es liures que de BRVE'S nostre singulier amy en a desia composez. Nous deuons entendre qu'apres l'intellect, qui est la principale faculté de nostre ame, la cogitation tient le second lieu, & apres elle vient l'opinion: Or ce que la cogitation comprend aueq sa cause, l'opinió l'entend sans cause aucune, ou biẽ

elle prend les principes des choses particulieres, desquelles elle cognoit quelque communauté, au moien dequoy elle cõçoit apres & cõstitue quelque vniuersel: mais la cogitation que les grecs appellent *διὰ νοῖα*, se chãge de quelque subiet à quelque autre, c'est à sçauoir des propositions aux cõclusions, & ainsi comprenant par sa propre cause ce qu'on nous a demandé, elle parfait son operation, & est plus excellente que l'opinion, d'autant que l'opinion cognoit sans cause aucune, à tout le moins qui soit certaine & assëurée, dont aussi elle est fort incertaine. Nonobstant ces facultez de l'ame, cõme i'ay desia dit, ne sont qu'une mesme ame, mais le deffaut des mots, fait que nous les appellons ainsi, ou bien nous le faisons, à raison que nous ne voions point que les operations de l'ame s'entretroublent iamais les vnes avec les autres. Qui a fait aussi que plusieurs anciens philosophes ont dit, que l'ame estoit vne harmonie & vn tresparfait accord, non qu'ils entëdissent par cela qu'il y heut aucune musique en elle, mais ils le disoient à raison qu'en tout ce qu'elle fait, elle garde vn ordre immuable & vne merueilleuse mesure. B. Je suis en grãde perplexité que ie doy faire maintenãt, & si ne sçay de quel costé balancer: car la crainte de te detenir trop longuement, me commande de mettre fin à nostre dispute, & de l'autre costé, le desir que i'ay de sçauoir encore quelque chose de laquelle ie suis en doute, re-

chasse

chasse & met en arriere toute discretion, de sorte que ie ne sçay quel moien ie dois choisir. R. Ie t'ay desia dit, que ie ne me sçauois fascher de riẽ, moienant que ce que ie feray te soit agreable: il est bien vray que l'heure nous presse maintenant, au moien dequoy ie suis d'auis que nous remettons à demain ce que tu nous veux dire, sinõ que tu cognoisses que nous deuions auoir tost fait. B. Ie te proposeray seulement le doubte, & puis tu verras sil y faudra long temps pour y respõdre: car en cela tu seras plus suffisãt iuge q̃ moy. A. Tu aurois desia fait & nous sçaurions que c'est, sans tes petites harangues. Ie te prie acheuons nostre dispute, puis que nous sommes venus cy auant, t'asseurant que demain nous serons asses occupez à quelque autre chose. B. Combien RON S A R D, que tu ayes tresdoctement monstré comme nous aquerons la cognoissance des sçiences & des disciplines, ie ne puis toutesfois encore bien comprendre, comme il est possible que nous cognoissions les choses qui sont en cõtinuel mouuemẽt, & de moment en moment se varient, sans demeurertãt soit peu en vn mesme estre. Ie te promé (sil te plait d'ẽ dire ce que t'en semble) que ie ne te detiendray point plus longuement en cccy. R. Tu fains maintenant d'ignorer ce que tu sçais tresbiẽ: neantmoins puis que tu y prẽs plaisir, i'en diray ce que i'en ay peu recolliger des liures de la philosophie: à la charge toutesfois que tu ne me demã-

deras plus rien, attendu qu'il est desia haute heure. B. l'en suis content. R. Nous auons dit cy dessus, que nostre intellect fait vn vniuersel des choses particulieres qu'il separe d'aucq la matiere, puis qu'il cōsidere leur propre nature & essence ensemble toutes les autres qualitez & differences, dont apres il extrait la cognoissance vniuerselle d'icelles choses, laquelle est trescertaine, à raison qu'elle ne se raporte pas aux choses particulieres, qui tendent tousiours (comme tu as dit) à corruption: car quand ie considere la nature de l'homme, ie n'ay pas esgard à la chair, aux venes, aux muscles, aux arteres, ny aux autres parties de quelque particulier, lequel ne sçauroit demeurer vn instant en vn mesme estre, n'y en parfaite temperature (combien que les medecins disent qu'il ne peut pas estre temperé d'vne sorte quand il est ieufne, & d'vne autre quand il est vieil, sans auoir esté quelquefois temperé à iuste mesure des qualitez des elemens, que les latins appellent *Temperamentum ad pondus*) Mais ie considere vniuersellemēt sa forme, la matiere, la chair, les venes, les arteres ensemble les autres parties, entant qu'il est composé d'icelles. B. O grande & admirable excellence de l'homme! ô diuine cōdition d'iceluy! ô plus grāde encore & inestimable ta puiffāce & ta bonté Seigneur! qui l'as doüé d'vne si diuine celerité d'esperit, l'as crée immortel à ton image & ressemblance, & as soubzmis à sa subiectiō tout

ce que tu auois crée soubz la cōcauité de tes hauts cieux, aueq ce tu luy as reuellé tes plus grands & plus occultes secrets, & par les choses visibles, l'as amené à la cognoissance de toy Dieu tout puissant, pere de misericorde, eternal, infiny, seul moderateur de toutes choses visibles & inuisibles.

*Dieu quand ie voy & contemple en courage,
Tes cieux qui sont de tes doigts haut ouurage,
Estoilles, Lune & signes differens,
Que tu as mis & assis en leurs rengs.*

*O! que ie dy à part moy ainsi comme
Tout esbahy, & qu'est ce que de l'homme,
D'auoir voulu de luy te souuenir,
Et de vouloir en ton soing le tenir?*

*Tu l'as fait tel que plus il ne luy reste,
Fors qu'estre Dieu: car tu l'as quand au reste,
Abondamment de gloire enuironné,
Remply de biens & d'honneur couronné.*

O! insensés philosophes & furieux enemys de vous mesmes, qui nous aués voulu demettre ainsi que les bestes à vne brutalité! ô miserable Pyrrhó, qui as tout mis en opinion & indifference! ô brutal Empedocle, qui non content de t'obstiner cōtre la vraye cognoissance de noz sens, nous as encore malheureusemēt voulu faire mescognoistre nous mesmes! o de toy mesme indigne Euripide, qui as doubté si viuant tu estois mort, & si mourāt tu estois en vie! o bourreau de ton impieté Epicure, qui dissimulant la grandeur de Dieu & l'excel-

lent aornemēt du mōde , as tout attribué à la fortune & temeraire concurrence de tes atomes ! O miserables vous tous , qui par vos folles imaginations auez mescognu le createur du monde !

*O Dieu monstre leur qu'ils m'esprennent,
Ce qu'ils pensent faire des fais,
Chasse les pour leurs grands mes fais:
Car c'est contre toy qu'ils se prennent.
Tant entreprennent.*

Helas qui est celuy tant soit il hors de son bō sens, qui ne cognoist leur detestable erreur & impieté? Qui est celuy qui voudroit mettre en doubte la cognoissance de nos sens , & les assurees notices de nostre entendement? Qui est celuy tant forcé, qui voudroit s'obstiner contra la manifeste experience , & passer par dissimulatiō la diuinité de nostre intellect? Qui est celuy qui osera ainsi miserablemēt perdre la cognoissance de la grace qu'il a receu du ciel, & estant fait homme , ne s'estimera nō plus que les brebis & les autres bestes irraisonnables? Certainement quand ie y pense , il me semble que ie suis hors de moy , aueq ce que ie ne puis croire qu'Épycure, Pyrrhō, Euripide , & leurs semblables ayent esté iamais hommes raisonnables. N. Il est vray semblable (comme Plutarque dit) qu'ils nous ont voulu persuader que nous n'estions rien, pareillemēt qu'ils ont esté indignez de ce que nous naissons hommes. Combien qu'on appellat anciennement l'homme *φῶς*, c'est à dire
lu-

lumiere, à raison de l'incroyable desir que naturellement nous auons de cognoistre toutes choses: qui a fait aussi, que plusieurs philosophes anciens ont pensé, que la lumiere fut la vraye essence de nostre ame, attēdu qu'il n'y a rien qui reffuye plus l'ignorāce, & l'ait en plus grāde horreur que l'hōme. R. Je rens graces à Dieu, de ce qu'il luy a pleu nous dōner le moien d'auoir sçeu reffuter les raisons des malheureux philosophes, qui ont voulu mettre tout en vne incertaine opinion. Et il nous suffira maintenant d'auoir monstré generallemēt comme nous aquerons la cognoissance des sçiences & des disciplines, ensemble de plusieurs autres choses, combien que nous ne les ayōs iamais cognües. B. Mes amys, à ce que ie puis cognoistre par la patience que vous nous aues prestée, vous n'aues point pris de desplaisir à nostre dispute, aueq ce ie m'assēure que vous ne trouueres mauuais, si pour paruenir à l'assēurée preuue de la verité, i'ay fait de l'opiniaistre en ce que i'estimois mensonge, vous assēurant que ie suis fort aise d'auoir esté vaincu en ce cōbat, duquel la perte donne sans comparaison plus de proffit que la victoire: Mais ie voudrois bien auoir mis en ieu nostre

A V B E R T: car i'açoit qu'il ne soit pas d'auis que les sçiences ny les disciplines desquelles nous auōs parlé consistent seulement en l'opinion, neantmoins ie l'ay veu autresfois en disputant soustenir le parti de ceux la, qui disoient n'y auoir point

de difference entre l'honeste & le deshoneste, ny entre le vice & la vertu, & q̄ c'estoient mots de nostre opinion, delaquelle semblablement les loix dependent, lesquelles à raison de cela deuroient estre ostées des republicues, aumoins si nous aymons le repos & la tranquillité d'icelles. Et ie te prie N I C O T, d'en dire ce qu'il t'en semble: car ie sçay tresbien moienant qu'il te plaise d'en vouloir prendre la peine, qu'il n'y a nul qui en cela nous puisse mieux satisfaire. N. S'il te plaisoit amy, tu me desliurerois de celle charge, veu mesmement que R O N S A R D à mon auis ne la refusera pas, & ayant desia si heureusement cōmençé, il ne pourra estre qu'il ne finisse de mesme sorte. A. Cōbien qu'ainsi soit, toutesfois si ma requeste peut quelque chose enuers toy, ie te prie que ie t'aye pour aduersaire, & toy R O N S A R D, pareillement toy B A Ï F, vous nous faires sil vous plait cest hōneur, de vouloir estre de nostre dispute comme nous auons esté de la vostre. R. l'en suis trescontent, & combien que tu n'en eusses rien dit, i'auois bonne volonté de ce faire. B. Mais nous ne pouuons point demeurer icy plus longuement, à occasion qu'il est desia haute heure, & le soleil commence de s'en aller. A. Ce sera donq̄ à la charge, que demain matin nous viendrons en ce lieu mesmes: car i'ay deliberé de faire l'opiniaistre à toutes restes, parce qu'il me semble que i'auray grād moié de me deffendre. B. Assure toy que ie m'y trouueray

ueray ainsi que le point du iour commencera de se monstrier, & si en feray souuenir à RONSARD, si d'auenture il l'auoit oublié. R. Il ne sera ia besoing que tum'en faces souuenir, & si encore il peut estre que ie seray plus diligent que toy. B. Ouy bien moienāt que les muses ne t'en destournent. R. Plustost elles m'inciteront à ce faire: car les muses sont amyes de la Philosophie & de toutes les honestes disciplines. A. Je ne veux pas seulement soustenir, qu'il n'y a es loix n'y en l'honeste & la vertu qu'opiniō. Mais ie veux encore dire d'auantage, que nous ne deurions auoir aucunes loix, ny pareillement faire difference de l'honeste & du deshoneste, ny du vice & de la vertu. R. C'estoit au commencement l'opinion de BAÏF. A. Et puis qu'il l'a voulu, ce sera demain la mienne. R. Allez donques amys vous aprestez pour tous deux vous bien deffendre, & adieu iusques à demain.

Fin du premier dialogue.





LE SECOND

DIALOGVE DE GVY
DE BRVES.

Les personnages du Dialogue.

AVBERT, NICOT, RONSARD, BAÏF.

AVBERT.

L'Ayant assureé, amy NICOT, qu'à l'aube du iour ie te viendrois voir, pour aller en la belle prairie, ou hier RONSARD & BAÏF nous promeirét se retrouver, & assister à nostre dispute, comme nous feimes à la leur, j'ay bié voulu oublier toutes mes autres affaires, afin qu'en satisfaisant à ma promesse, ie te feisse pareillement souuenir de la tiéne, aueq ce que ie desire fort mettre quelque fin à ce dont nous deuós parler. N. Ie l'heusse desia acomplie si tu n'eusses point dit que tu m'é aduertirois en passant, par ce que ton chemin s'y adonnoit: & comme tu peux voir ie suis tout prest, & n'attendois sinon ta venüe. A. Allon donc. Voicy vn fort beau temps. Mais si les autres auront esté plus diligens que nous? N. Ie croy qu'ouy, car ils n'ont point

T

acoustumé de laisser leuer l'Aurore deuant eux : & nous auons laissé leuer le Soleil deuant nous, au moien dequoy ils auront quelque occasion de nous appeller paresseux. A. Il n'est pas si haute heure que tu pensés. N. Mais sont-ce point eux que ie voy là marcher deuant nous? A. Ce sont eux assurement, car ie recognoy fort bien RONSARD par le derriere, d'autant que voila CORYDON qui marche apres luy. N. Ie me hasteray d'õq pour les saluer le premier, à tout le moins s'ils ne me deuantent. Bon iour mes amys. R. Vous foyez les tresbien trouuez, & qui vous a fait leuer si matin? Ie croy que c'est pour auoir l'honneur d'estre plus diligens que nous ne sommes. A. Mais c'est que nous craignons de vous faire trop attẽdre, toutesfois puis que nous vous auons trouuez en chemin, Ie suis d'auis suyuant nostre promesse que nous allions deuisans au mesme lieu ou nous feusmes hyer : car peut estre qu'il me seruira de quelque chose, pour me faire autant opiniastrer contre NICOT, comme BAÏF s'opiniastra contre toy. N. Les plus opiniastrs disputes sont les plus assurees espies de la verité: & par ce que souuentesfois ce qui est faux a plus d'apparence q̃ ce qui est vray, Il ne faut laisser en arriere ce qu'on nous pourroit obiecter, pour aussi ne laisser aucũ point dont on puisse calomnier apres la verité. N. Mais ie voudrois qu'il vous pleust prẽdre la charge que vous m'auiez dõnée, parce que ie crains de ne vous
pouuoir

pouuoir fatisfaire: vous assureant que n'estoit l'ay-
 de que i'atten de vous autres, i'entrerois encore
 avec plus grand doute en ceste dispute, combien
 que quãd ie pense au droit que i'ay de mon costé,
 ie m'assure fort biẽ de la victoire. B. Tu n'as pas
 occasion d'ainfi faire semblant d'auoir crainte, &
 moins encore de demander que nous t'aydions:
 aussi ie delibere de ne m'ingerer à ton propos, nõ
 plus que tu feis hier au nostre. R. Ie t'assure que
 ie feray le semblable. B. Mais ie vous prie regarder
 comme le soleil blãchit le ciel, ores qu'il mõ-
 te sur l'horizon, & de combien il semble plus petit
 qu'il n'estoit l'autre iour, lors qu'il le rougissoit
 tout. R. Cela nous assure du beau tẽps que nous
 aurons ce iourdhuy, à raison que les nuées (parce
 qu'elles sont fort rares) seront incontinant consu-
 mées par la grande chaleur du soleil, lequel nous
 semble plus petit qu'il ne faisoit l'autre iour, que
 les nuées estoient plus espesses, & dilatoient d'a-
 uantage nostre veüe. A. Or sus, puis que tu es si
 bon philosophe, ie te prie interprete nous le son-
 ge que i'ay fait ceste nuit. Car tout ainfi qu'il ad-
 uient souuent que ce que nous auons fait, ou fort
 désiré de iour, nous est représenté la nuit quand
 nous dormons, pareillemẽt il m'a semblé qu'apres
 que tu heus disputé avec B A I F que tout ne confi-
 stoit point en opinion, N I C O T & moy disputã-
 mes des loix, ensemble de l'honeste, & du desho-
 neste, du vice, & de la vertu: & cõbiẽ que tu heuf-

ses merueilleusemēt bien respondu aux argumēs de B A Ï F, ie trouuay toutesfois nostre dispute beaucoup plus difficile: qui me fait craindre que mon songe ne m'ait representé la difficulté en laquelle nous deuõs entrer. Dauātage il m'estoit auis que i'estois en vne belle prairie, ou ie cuillois maintes belles fleurs, & de diuerses sortes, lesquelles bien tost apres deuindrent ronçes, & disparurent d'entre mes mains comme fantosmes, sans qu'il m'e restast aucune. R. Aristote dit que nous ne deuons en aucune sorte nous arrester aux songes, & combien qu'aucunefois ils soiēt veritables, cela n'aduiet sinon pour raison de la grande frequency & continuation de songer d'autant qu'en vne si grande multitude de songeries, il ne peut estre q̄ quelquefois ils ne s'en treuue quelqu'vne veritable: tout ainsi qu'vn mauuais aibalestier donne dans le blanc, apres auoir tiré vne infinité de coups, sans pourtant qu'il ait aucune assurance en tirant. B. Ie ne suis pas de ceste opinion, parce qu'e lisant les histoires ie voy plusieurs exemples cōtraires, comme de Sylle & de Luculle, lesquels ont preueu par leurs songes beaucoup de choses auenir: Du medecin, qui songea qu'on pilloit le pauillon d'Auguste Cesar: de Ciceron, qui predict qu'Octaue seroit prince de la republique, encore qu'il ne l'eust iamais veu, & ainsi de plusieurs autres: à raison dequoy (comme dit Homere) Nestor commandoit qu'on aduifast soigneusement

fement aux songes d'Agamemnon qui lors estoit Roy de l'armée plustost qu'à celluy des autres. A. Non sans cause donques Luculle ensuyuant l'opinion de Sylle (ainsi que Plutarque recite en sa vie) disoit qu'il n'y auoit rien qui fust plus asseuré que ce qui auoit esté presaigné par les songes. N. Il y a plusieurs especes de songes, côme nous lisons en ceux qui en ont escrit, & bien souuent encore nous interpretons ceux là dont vous auez parlé, autremēt qu'ils n'auieñēt, ainsi que nous lisons de Darius Roy des Perses, lequel auoit songé qu'il voioit l'exercite d'Alexandre marcher en feu par toute l'Asie, & venir en Babylone, & là Alexandre ayant vne robe à la façon des Perses, entrer dans le temple, & incōtināt disparoir: à raison dequoy il presagea qu'Alexandre seroit remis en seruitude, & que son exercite periroit par feu: mais il aduint autrement car les flammes & le feu que Darius voioit, signifioiēt vne prompte victoire à Alexandre: & la robe Persienne, qu'il domineroit bien tost le royaume des Perses. Aucunesfois aussi les songes symbolisent, & sont tels que nostre fantazie ou imaginatiō: & à ce propos le poëte Tibulle disoit,

Les songes vains toute la nuict trompeuse

En se iouant font à l'ame paoreuse

Craindre beaucoup de choses qui sont fauces.

Or les belles fleurs que tu cuillois, ce sont les diuerses opinions des philosophes que tu reciteras,

& auras en grande reputation, lesquelles à la fin deuiendront à neant, comme ces fleurs deuiendrent ronces & disparurent soudainement comme fantosmes: & tout ainsi que les fleurs estoient de diuerses couleurs, & de diuerses sortes, semblablement ces opinions n'auront aucune conuenance ensemble, au moien dequoy tu n'en feras à la fin aucune estime. B. Tu interpretes mon songe fort à ton aduantage, toutesfois tu pourrois bien estre trompé ainsi que Darius: car il peut estre que tu n'es pas là ou tu penses. N. Je ne pense pas que ie sois en autre lieu qu'icy, mais j'ay bien cōfiance de satisfaire à tout ce que tu me diras. A. La fin couronnera l'œuure: toutesfois nous disputerōs à la charge que nous parlerōs librement, car ie ne trouue pas bō qu'on face de grandes exclamations toutes les fois que lon dit quelque chose qui ne semble pas estre vraye. N. Je sçay bien que tu veux mesdire des loix & de la vertu, ensemble des choses honestes, afin que ie les loüe dauantage, ainsi que Thrasymaque vituperoit la iustice pour la faire plus loüer à Soctate. A. Tu veux bien tost obtenir la victoire, & me persuader que ie soustien vne mauuaise cause, mais il n'auindra pas ainsi, aumoins si le deuoir emporte l'honneur. R. Auant que nous entrions plus auant en propos, reprenōs nos places acoustumées: & toy N I C O T, metz toy soubz ce laurier, comme tu feis hier: car nous trois auons desia prins les nostres.

stres. B. Ne vois tu pas qu'il l'a fait sans t'en aufer. N. Je suis moult Bien, & si n'attens sinon que A V B E R T comméce ce qu'il veut dire. A. Je dy que tu te trompes fort si tu penses qu'on doive faire estime des loix, & de ce que tu apeles vertu, attendu que par leur moien nous pauvres hommes viuôs en plus grande seruitude, & plus miserablement que ne font les autres animaux. N. Tu cōmances d'vne terrible forte, & me mets en autre pensément que ie n'estois: car à ce que ie voy tu es fort violant à l'aborder. A. Ce n'est pas cela, mais tu vois desia cōbien la verité m'apreste des moiés pour abatre l'autorité des loix, & la resuereffe opinion que nous auons qu'il y a difference entre le vice & la vertu, comme s'il y auoit quelques choses qui soient honestes & d'autres qui ne le sont pas. Quand est de moy estant homme comme les autres, & ayant le repos d'vn chascun en mesme recommandation que le mien, ie ne me puis tenir de me complaindre de ce que nous sommes tombez en ce malheur. Aussi qui est celuy qui pēlant à nous, ne deplorera nostre miserable vie, & ne maudira le temps que nous auons delaisé nostre liberté naturelle, pour introduire ceste vaine imagination, & difference de l'honeste & du deshoneste, ensemble du vice & de la vertu? qui ne nous estimera plus malheureux sans comparaison que tous les autres animaux? ô Brebis, Taureaux, Lyôs, & tout autre animal, qu'à bō droit nous vous de-

uriôs porter enuie & plaindre à iamais nostre infelicité? Vous viuez heureusement le temps que le destin vous veut prester la vie. Vous n'avez aucunes loix qui donnent plus d'autorité à vn de vostre espece qu'à l'autre, & qui vous enseignent d'inuahir & vsurper les biës que nature vous despart egalelement. Vous n'avez point opinion qu'entre vous les vns soient plus honestes ou plus vicieux que les autres. Vous n'avez aucune ambitió d'amasser autres biës que ceux que de iour en iour la nature, trop plus liberalle en vostre endroit que au nostre, vous donne pour vostre entretenemēt. Vous n'avez aucunes loix qui vous commandēt de mettre à mort ceux d'entre vous qui se leuerōt plus matin pour aller à la pasture. Vous n'avez iamais voulu abandonner vostre simplicité naturelle pour sçauoir cognoistre l'honeste & le deshoneste, le vice & la vertu. Vous n'avez iamais voulu entreprēdre ny vous auātager sur les autres de vostre espece. Vous n'avez iamais pensé les moiës de faire la guerre les vns cōtre les autres, & d'auācer à la mort les iours que nature vous veut faire heureusement viure. Vous n'avez iamais heu des iuges pour entendre & decider vos querelles ny vos p̄cces. Vous n'avez iamais entretenu des aduocats qui au pris de vostre misere vous ayēt vendu leur audacieux caquet. Vous n'avez iamais heu de prisons pour vous restraindre prisoniers & vous tenir en destresse & captiuité. Vous n'avez iamais

ouy

ouy ces mots *mien & tien*. Vous n'avez iamais pensé que cecy est vostre & que cecy ne l'est pas? O Dieu, si nous estions bié auisez que nous deuriós de bon cueur t'adresser nos treshumbles prieres, à fin qu'il te pleut nous entretenir en nostre premiere innocence, & rechasser de nous ce malheureux desir de vouloir separer l'honeste d'avec le deshoneste, & le vice d'avec la vertu, & de vouloir trop curieusement rechercher tât de choses! O qu'à iuste occasiõ nous lamétós deslors que nous sortós du vêtre de nostre mere pour venir au monde, presageans cõbien nostre cõditiõ est malheureuse, à raison de nos folles opinions, qui nous asugetissent à vne seruitude miserable! Il vaudroit mieux qu'vn chascun vesquit selon son appetit, & qu'on delaiust ces scrupuleuses imaginations.

N. Je pensois certainemēt que tu deusses prendre quelque meilleur argument, puis que tu voulois mesdire des loix, & oster la difference que nous faisons de l'honeste & du deshoneste, du vice & de la vertu: mais à ce que ie voy, tu te coupes la gorge de ton couteau: & parce que tu vituperes maintenant tu nous loües d'auātage, & nous fais entendre combien nous excedons en perfection tous les autres animaux, lesquels ne sçauent s'accommoder sinon aux choses presentes, sans qu'ils preuoïēt en aucune sorte les futures: car les hommes sont nays pour garder la iustice, la foy, la pieté, & pour exercer leur intellect à la cognoissance des

choses diuines & humaines, à celle fin qu'ils se puissent biẽ cognoistre, & en se cognoissãt qu'ils recognoissent ce grand createur du monde. Et si tu penses que d'autant que nous sçauons discerner le vice d'auec la vertu, & l'honeste d'auec le deshoneste, nous soyons plus miserables que les autres animaux, que fais-tu sinon descourir l'enueie que tu portes à nostre plus grande excellence & diuinité? ioinct que par mesme moien tu deurois estimer les pierres, les metaux, & les autres choses inanimées, plus heureuses encore que ne sont les Lyons, les Taureaux, & les autres bestes, parce qu'elles sont exemptes de toute facherie, & si n'endurent aucune peine en mourant. Tu t'oublies aussi par trop quand tu penses que les bestes sont plus heureuses que nous, d'autant qu'elles ne se soucient de rien, & ne sçauent point discerner l'honeste d'aueq le deshoneste, ny le vice d'aueq la vertu, & que sans leur industrie, la nature leur donne à suffisance tout ce qui leur est necessaire pour leur entretenemẽt: Car elle a esté en cela grãdement prouidente, attendu qu'elles ne sçauoiẽt auoir le moien de se pouuoir entretenir, & pouruoir à tout ce dont elles auroiẽt besoing pour s'alimenter: ioint que Dieu l'a fait pour le plus grãd honẽur & soullaigement de l'hõme, & afin qu'elles soient plus aptes à son seruice. A. Je sçay bien que l'homme excède en perfection toutes les choses qui sont contenües soubz la voute des cieux,

les-

lesquelles Dieu a soubzmis à sa subiectiõ & obeïssance, comme le poëte Ouide le demonstre en la Metamorphose par ces vers.

*La trop plus sainte & noble creature
Capable plus de haut sens par nature,
Et qui sur tout pouuoit auoir puissance,
Restoit encor: Or print l'homme naissance,
Ou l'ouurier grand de tous biens l'origine
Le composa de semence diuine.*

Et le Psalmiste l'a encore plus diuinement châté.

*Regner le fais sus les œuures tant belles
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles:
Tu as de vray sans quelque exception
Mis sous ses pieds tout en subiectiõ.*

Aussi ie ne veux à cela nullement contredire. N. Que fais tu donq? A. Ie dy que pour raison de l'opinion que nous auons conçüe de l'honeste & du deshoneste, ensemble du vice & de la vertu, nous viuons plus miserablement que les autres animaux, aueq ce que nous sommes contrains de nous porter enuie & cõme furieux deuenir mortels ennemys de nous mesmes. Et si par ce moien nous viuons en plus grande tranquillité, ie ne sçay à qu'elle occasion le premier age auroit esté reputé si heureux, veu qu'à lors il n'y auoit aucune differéce entre le vice & la vertu: car ainsi que RONSARD a dit apres le poëte Ouide,

*La loy n'estoit encor en arain engrauée,
Et le iuge n'auoit sa chaire encor leuée*

*Haute dans vn palais, & debat au parquet
 Encore ne vendoit l'aduocat son caquet,
 Quand ces mots, Tien & Mien, en vsage n'estoient,
 Et quand les laboureurs du soc ne tormentoient,
 Par sillons incognus les entrailles encluses,
 Des chāps, qui produisoïent de leur gré toutes choses.*

Adonc nul ne trouuoit deshoneste ce que l'autre faisoit, tous viuoïent selon leur appetit, & ainsi que la nature leur enseignoit de viure. N. Tu t'abuses grandemēt : car Dieu a fait naistre le seul homme aueq celle excellence, qu'il est prouident, bien auisé, memoratif, doüé de conseil, & si luy a donné la raison & le iugement, à celle fin qu'il sache discerner l'honeste d'aueq le deshoneste, & assugentir l'appetit, ensemble les autres facultez irraisonnables à icelle raison. Or tu n'as aucune occasion de te complaindre de ce que nous voulons qu'vn chascun viue tousiours honestemēt, & moins encore dois tu penser que la vertu & le vice consistent en vne resueresse opinion, & qu'il vaudroit mieux, à l'imitation des autres animaux, qu'vn chascun vesquit selon son appetit naturel, lequel nous deuous tousiours rendre subiect & obeïssāt à tout ce que la raison luy commandera, si nous ne prenons plaisir à deuenir du tout irraisonnables, & si (comme les Cyrenaiciens) nous ne pensons estre nays seulement que pour māger & boire, & pour nous adonner aux voluptez du corps.

A. Pourquoi donc la nature a donné l'appetit si nous

nous n'en deuons rien faire? N. Nature nous l'a donné afin qu'il obeisse tousiours à la raison, non pas qu'il la maistrise, & tu sçais bien que nous deuenons entierement brutaux, quand l'appetit la surmonte, ou bien l'amene à foy comme sienne compaigne : au moien dequoy le poëte Horace disoit que nous le deuons retenir & contraindre avec le frain, & avec vne forte chaine, c'est à dire avec la raison. A. Tu dis beaucoup de choses qui seroient vrayes, moiennant qu'on accordast tes fondemens qui sont faux. Tu me veux persuader que nous viuons selon la vertu, quand nous assugetissons nostre appetit à la raison: & ie tedy que c'est par opiniõ que nous disons qu'il y a quelque vertu. Ainsi tu vois que tout ce que tu dis ne te sert de rien. N. Je cognois bien par tõ propos que tu veux que nous disputons premieremēt si l'honeste, & la vertu sont mots d'opinion tant seulemēt. B. Il vaudra mieux ce me semble de faire ainsi: car nous parlerons bien tousiours des loix. N. Ie te prie donq AVBERT, ne t'opiniastra pas tant cõtre moy, comme BAÏF s'opiniastra hier contre RONSARD, & ne me demãde point telles preuues de ce que ie te diray, comme tu ferois si nous disputions de la geometrie, ou biē des mathematiques: car quand nous disputons de la vertu, & des choses honestes, nous deuons tãt seulement recourir à la vraye raison, sans attendre l'aduis de ceux qui vivent comme les bestes brutes, croians

que les operations des hōmes doiuent estre semblables à celles des autres animaux, & que la raison n'ait non plus d'excellence en nous, qu'en iceux le naturel appetit. Nous deuōs diligemmēt considerer à qu'elle occasion nous sommes nays, qu'elle diuine excellence noz ames ont en elles: & lors nous cognoissans, nous cognoistrons aussi la difference de l'honeste & du deshoneste, du vice & de la vertu, & que ce n'est pas par opiniō tāt seulement que nous les separōs d'ensemble. Nous sentirons que nous sommes les vrais simulacres de Dieu, & avec quelle excellence nous venōs au monde. A. Tu me trouueras facil en tout ce que ie te deuray accorder, non point toutesfois que ie veuille omettre aucune chose dont ie me pourray auiser moienant qu'elle ne soit hōrs de propos. B. Je t'asseure N I C O T, que tu me composes à vn plus grand silence que ie ne pensois te deuoir prester, & à ce que ie voy, tu te promes d'vne grande assurance la victoire contre A V B È R T. N. Je m'asseure vrayment que si nous considerons diligemment qui nous sommes, nous cognoistrons aussi qu'il y a differēce entre l'honeste & le deshoneste, & entre le vice & la vertu, & que nous abusons de nous mesmes, quand nous le pensons autrement: ioint que la verité a beaucoup plus de force que la fauceté: parce (comme dit Marfil Ficin) qu'elle peut estre sans la fauceté, & non pas la fauceté sans la verité: car nous ne pouuons dire quel-

que

que chose fauce, qu'il ne soit vray que ce que nous auons dit est faux. A. par mesme raison la verité ne peut estre sans fauceté: car nous ne sçaurions si tost auoir parlé veritablement, qu'il ne soit faux que ce que nous auons dit n'est pas vray: Toutefois tu philosopheras comme il te plaira. Quant est de moy ie m'asseure tresbien qu'Aristote n'a pas dit sans cause, que les choses honestes & les deshonestes sont tant erronnées & differētes, qu'il semble qu'elles soient estimées telles par la loy, plustost que par leur nature: & Archelas, que ce que nous appelons iuste ou iniuste, est tel à raison q̄ nous l'auōs ainsi déterminé par nos loix: car autrement il n'y auroit ny honesteté, ny vertu. N. Puis donques que nous deuous disputer de l'honeste & de la vertu, & que toute dispute pour estre rendue plus facile, doit commencer par la diffinition ou explication de ce qui est en controuerse, nous deurions sçauoir auant que passer outre que c'est que nous appelons honeste & vertu, & apres nous cognoistrions plus facilement la verité. A. Qu'apeles tu diffinition? N. Ce qui explique la nature & l'essence de la chose, sans qu'elle puisse conuenir à autre: comme en baillant la diffinition de l'homme, nous disons que c'est vn animant raisonnable mortel, & qui peut rire. A. Veux tu que ie responde à ce que tu me demandes? N. Ouy biē si bon te semble. A. Tu veux donq m'obliger à vne chose qui m'est impossible. N. Pourquoi?

A. Parce que de ce qui n'est rien (comme disent les philosophes) ne se peuvent trouuer aucunes qualitez: or si la diffinition declare la nature de la chose, tu vois bien que ie ne la peux pas bailler de ce que tu me demandes, attendu que l'honeste & la vertu sont mots de nostre resueresse imagination . Toutesfois si pour te satisfaire i'en dooy dire quelque chose, i'appelle tout cela l'oysiue resuerie & la misere des poures hōmes . Mais ie te prie ne te flatte pas trop en cecy, & oubliant toute volonte de contredire , dy moy qui t'a appris de si belles choses? N. Nature mesmes, c'est à dire la raison non deprauée, qui a fait que le sage Ariston disoit qu'il n'y a chose aucune qui soit differente de l'autre, fors que le vice & la vertu. B. Puis que A V B E R T pense que l'honeste n'est rien, tu n'en scaurois auoir autre chose maintenant . Mais toy dy nous que c'est, afin que nous sçachions de quoy vous disputerez. N. l'appelle l'honeste, tout ce qui se rend louable de soy mesmes , à raison qu'il est tousiours conioint avec la vertu. R. A V B E R T n'approuuera pas ta diffinition, attendu qu'il n'a point opiniō qu'il y ait quelque vertu. N. Il peut estre qu'à la fin il chāgera d'auis. A. Non feray pas si tu ne fais d'autre sorte. N. Nous ne faisons que commencer. A. Non certes, & toutesfois par ce que tu as desia dit, tu nous fais biē entēdre qu'au tresfois tu as estudié aux liures des vieux sophistes nominaux, car tu parles tousiours par imagination:

tion : toutesfois tu te trompes si tu penses que ie veuille faire ainsi. Et comment me cuides tu vendre tes coquilles, & me faire croire à tes conceptions? Ne vois tu pas qu'en voulant diffinir l'honeste, tu l'as assemblé avecq la vertu, qui n'est rien non plus que luy? Reuien vn peu à toy ie te prie, (car tât s'en faut que i'approuue ce que tu viens de dire) ie te veux monstrer que non seulement l'honeste n'est rien, mais encore que ceux qui en ont parlé estans persuadez par semblable imaginatiõ que toy, n'ont peu sçauoir que c'est, & n'en ont iamais rien dit que par opiniõ: Aussi entretient elle toutes nos refueries, comme B A Ï F tu as châté, en ces vers deuant ta belle FRANCINE,

Opinion de toutes choses vaines

Paist & nourrit toutes choses mondaines.

Tu penses qu'il soit honeste qu'un magistrat porte la robbe lógue, & vn autre le trouuera tout vn. Il te semble deshoneste de nommer par leur nom les parties du corps que nous cachons de nos habillemens, & plus encore les operations qui sont necessaires, & sans lesquelles nous ne pourrions aucunement viure: Et les Cyniciens soustient qu'il est deshoneste de nommer les choses meschantes, comme desrober, tüer, empoisonner, & autres semblables choses, non pas celles qui sont naturelles & nous entretiennent en nostre estre. Tu penses qu'il soit honeste d'obëir aux commandemēs des magistrats, & les autres qui ne peuuēt

endurer aucune seruitude disent que c'est plustot faire violence à nostre liberté naturelle. Nous ne voulons pas que les femmes exercent aucun office de magistrat en vne republique, parce qu'elles sont trop imbecilles & babillardes, ou bien parce que leur sexe ne le peut honestement permettre, & les Lyciës & maints autres comme nous lisons en Plutarque & en Stobée, les ont souuentes fois preferées aux hōmes. Les Romains ne trouuoient pas honeste que leurs femmes beussent du vin (à raisō de quoy il estoit permis à leurs maris & proches parens de les baïser à celle fin de pouuoir cognoistre quand elles en auroient beu) & les Thraciens apres auoir bien beu en baïnoient tous leurs acoustremens. Bref nous auons fantazié si bien en cecy que nous ne sçauons que c'est que l'honeste & le deshoneste, ny le vice & la vertu, si nō entāt que nous sommes menez par nos resueresses opinions. N. Las! à quelle occasion parles tu ainsi? ne sçais tu pas que Dieu a donné la parole à l'homme tant seulemēt, à celle fin qu'il puisse declarer & faire entendre ce qui est honeste ou ne l'est pas, & que de sa nature il a cognoissance du vice & de la vertu? Nous serions par trop traistres à nous mesmes, si nous le pensions autrement. Toutesfois parce que ce mot honeste, est pris en plusieurs sortes, nous pourriōs disputer sans nous entendre: à raison de quoy il sera bon de dire comme nous l'entendons. A. Tu le pourras bien faire
 si

si tu veux, car quāt à moy i'ay opiniō que ce n'est rien, sinō q̄ nous prenions plaisir à vouloir resuer. R. Tu dois permettre ce me semble qu'il dise ce qu'il voudra: car par ce moiē tu auras plus grande occasion de luy cōtredire si tu le veux faire, & si nous entendrōs mieux voz raisons. A. Je ne l'empesche en rien. N. Ce mot honeste est quelquefois prins pour ce que les Latins appellent *Decorum*, c'est à dire bien seant & conuenable, & quelquefois pour ce que i'ay desia dit. Or combiē que l'honeste pris selon la premiere significatiō se refere tousiours à quelque deuoir, toutesfois il consiste tant seulement en l'opinion de ceux qui le nommēt ainsi, & n'est pas par tout semblable ny réputé tel. En ceste sorte nous disons qu'il est honeste qu'un magistrat porte la robbe longue & le bonet carré, qu'il n'aille point au Senat avec les armes, ainsi qu'un Soldat quand il va à l'assaut de quelque forte place, ou cōme les Gaulois faisoiet au temps passé ainsi que nous lisons en Tite Liue. Nous trouuons deshoneste qu'un homme d'eglise aille par la ville vendāt du fil, des aguilletes, & autres semblables choses, ainsi qu'un quincaillieur: parce qu'il faut qu'en vne republique nous gardions quelque ordre en toutes choses, & qu'un chascun se maintienne selon sa profession & autorité. Pareillement nous voulons qu'un chascun soit modeste en ses parolles & en ses vestemēs, & à l'imitation de la nature nous cachions aussi les

parties de nostre corps qu'elle mesme a voulu celer, & desquelles le regard ne pourroit estre que lascif & impudique. Et combien qu'il semble que cecy consiste tant seulement en vne coustume, nous suyons toutesfois en cela la vraye raison, laquelle doit estre maistresse & gouuernante de nostre vie. A. Je ne sçay pas quelle sera l'issue, neãtmoins le commencement est fort à mon auantage, & i'ay desia la moitié de ce que ie demande, & à la fin i'auray le tout si tu cõtinue de parler ainsi. N. Ne triumphe pas ie te prie auant qu'estre victorieux. A. Si ie ne suis du tout victorieux, i'ay à tout le moins vne grãde partie de ce que ie voulois, nonobstant tu es moult aduisé, quand tu ay mesmieux donner la moitié que tout perdre. Tu m'acordes que nous estimons l'honeste, parce que nous l'auons ainsi imaginé, preuoyant bien que autrement tu serois contraint de faire autant de differences de cest honeste, comme il y a de diuersitez d'opinions & de manieres de viure entre les hommes. N. Je t'acorde que l'honeste que nous appellons ciuil ou politique, n'est point receu par toutes les republiques de mesme sorte, mesmemẽt es choses exterieures, toutesfois la fin est tousiours semblable. Et combien que les vestemens des hommes & des femmes ne soient pas fais par tout d'une mesme façon, neantmoins ils sont distinguez & recognus par iceux: iacoit aussi qu'en toutes les citez les magistrats ne portent pas la robe longue,

gue, ny le bonet carré, toutesfois ils sont tousiours recognus d'entre le populasse, pour raison de leurs acoustremens. Or si d'auanture il se trouue quelqu'un tant esloigné de soy, qui pense que c'est tout vn que nous soyons honestes ou dissolus, luxurieux ou pudiques, attrempez ou sans aucune modestie, à celuy la ie cōcederay volontiers qu'il ne cognoit point ce qui est honeste, & encore moins qu'il soit homme, ou bien qu'il en retiēne aucune merque: a raison dequoy il ne le faut faire iuge en telles choses. A. Je sçay bien, tu feras tousiours des exclamations, & en te complaignāt tu voudras mettre fin à nostre dispute: Mais ie te prie pers ceste coustume d'oresenauant, & pense plus à ce que ie te diray, qu'à vouloir estre obstiné en tes imaginatiōs. N. Tu deurois faire ton profit du conseil que tu me donnes: car en soustenāt la verité, ie ne dois point estre reputé opiniastre.

A. Auisez quelle verité ce peut estre de dire qu'il y a difference entre le vice & la vertu, & entre l'honeste & le deshoneste? Mais N I C O T, veux tu estre tousiours en celle humeur? Et puis que selon nature nulle chose ne differe d'avec l'autre, nous veux tu estimer autres que fort temeraires, quand nous entreprenons ainsi sur elle, & nous assugetissons miserablement à nos resueries? Ne sommes nous pas bourreaux voulōtaires de nous mesmes, & à la façon des auariteux, ne nous defendons nous pas l'vsaige honorable de nostre bien? Nous

trouuons deshoneste d'aymer les voluptez, desquelles nous desirōs auoir fruitiō, parce que nostre appetit nous incite à ce faire, auquel nous deuons mettre vn frain, cōme si c'estoit vne iument. Nous estimons deshoneste d'ensuyure nos naturelles affectiōs, parce qu'elles nous font excéder la vertu, comme si la vertu estoit quelque chose. Que nous seruent le plaisirs que nature nous presente si nous n'en osons apres iouir? Que nous sert de cognoistre les voluptez, si nous ne les voulons aymer, & si par nos opinions nous nous pugnifions nous mesmes quand nous les ensuyuons? Quel besoing auons nous d'ainsi faire difference entre le vice & la vertu, & de nous persuader qu'il y a quelque honesteté & quelque deshonesteté? certainement nous auons bon loysir quād nous imaginions telles choses, toutesfois si mal nous en auient, plaignons nous à nous mesmes. Et si l'opinion que nous auons conçëue de l'honeste & du deshoneste, du vice & de la vertu estoit vraye, il s'en ensuyuroit necessairement que tousiours la vertu seroit vertu, & pareillement le vice seroit vice, attēdu que la nature des choses ne se peut iamais chāger: cōme le soleil ne peut perdre sa clairté, parce qu'il est lucide de sa nature: ny le feu ne peut estre froid à raisō q̄naturellemēt il est chaud. Mais ce que nous estimons estre vertu, les autres le reputēt vice: & ce qui en vne republique est tenu pour honeste, sera en vn autre trouuē de honeste:

ste: àu moien dequoy ie n'en puis pēser autre chose, sinon qu'il n'y a en tout qu'une resueresse opinion tant seulement. N. Ce n'est pas cela. A. A quelle occasion d'ōques le dirois-ie? N. Tule dys parce que tu as promis de t'esbatre à debatre contre la verité. A. Dy hardimēt ce que tu voudras, quant est de moy, pour cela ie n'auray pas moins mes opinions à mon commandement, ny toy les tiēnes, & tu t'abuses si tu pēses qu'un chascū veuille croire ce que tu dys: il te deuroit à tout le mois fouuenir de ce que dit le poēte Comique. N. Et que dit il? A. Qu'il y a autant de sortes d'opiniōs, comme il y a de testes, & l'autre

Chascun a son vouloir, & tous d'un vœu ne viuent,
 N. Ie te prie donq respon à ce que ie te demanderay, & il pourra estre qu'à la fin tu changeras d'opinion. A. Il pourra estre aussi que tu changeras la tienne. N. Tu deurois d'ōq auoir un plus fort argument que celuy que tu m'as fait. A. Ie n'en veux point d'autre maintenant. N. En quoy est l'homme different des autres animaux? A. Par sa forme. N. Comment? A. Parce que par leurs formes les choses sont differētes, comme tu vois que le chiē differe par sa forme d'avec le cheual, le cheual d'avec les pierres, les pierres d'avec les arbres, les arbres d'avec les autres choses. Toutesfois tu as tort de me demander cecy, attendu que RON-SARD & BAÏF en disputerēt hier tresdoctemēt. N. Qu'apelestu la forme de l'homme? A. L'ame

raisonnable. N. Pourquoi dis-tu raisonnable?

A. Parce que la raison est ennée en l'ame, & pour la difference de l'ame vegetatiue, nutritiue, & sensitive, que les autres animaux ont aussi.

N. La raison est elle vn accident de nostre ame? A. Quoy veux tu continüer maishuy ces propos, & me redemander ce que cy deuant lon a tant de fois dit?

N. Ne te fache iete prie, car tu verras que ie ne te dy point cecy sans occasion.

A. L'ame est vraymēt raisonnable de sa nature, & ne peut estre sans la raison, non plus que les choses corporelles ne peuuēt estre sans l'ogueur, largeur, & hauteur.

N. Si tu as pensé auoir tantost la moitié de ce que tu voulois, i'ay bien maintenāt occasion de m'asseurer que i'ay tout ce que ie demande.

A. Tu ferois beaucoup si tu pouuois le me faire croire.

N. Tu le verras bien tost.

A. Voions le donq. N. Le meurtrier, le tyran, le larron, le violateur de femmes, l'ābitieux enfuyt il la raison, & fait il ce qu'il deuroit faire? Celuy qui s'abandōne aux voluptez du corps, ainsi que les bestes, retiēt il aucune mer-

que d'vn homme? ie croy certainement que tu les estimes plustost brutaux que raisonnables: Et toutesfois s'ainsi est, il s'ensuit necessairement que l'ame de sa nature n'est pas raisonnable, & que la

raison luy est vn accident, ou bien vne qualitez? A. Tu conclus mal: car par cela que tu dys, l'ame n'est pas moins raisonnable, combiē que ceux qui

viuent ainsi malheureusement n'ensuyuent pas

alors

alors la raison. N. Par mesme raison tu vois que ton argument ne te sert de rien, & combien qu'il en y ait plusieurs qui pésent qu'il n'y a aucune difference entre l'honeste & le deshoneste, & que la vertu & le vice ne sont qu'une resueresse imagination, il ne s'en suit pas pourtant que les choses honnestes & la vertu ne soient bonnes & loüables de leur nature, & que le vice ne soit detestable & pernicieux: à raison dequoy tu ne peux demeurer en ton opinion, ny dire que les hommes se doiuent laisser mener comme les bestes à l'appetit, & aux voluptez du corps. Car alors ilz n'ensuyuent pas la raison, laquelle doit tousiours estre la guide de ce que nous faisons, ains se laissent surmonter à leur desordonné appetit qu'ils doiuent tousiours assugetir à icelle raison. Ainsi Scipion ayant subiugué la grãde Cartage, & prise vne pucelle d'excelléte beauté, promise à espouse à Indibilis, apres auoir sçeu qu'elle estoit isseüe d'une illustre race des Cartaginiens, & fiancée à Indibilis, s'abstint d'elle, & augmenta son doüaire d'autant d'argent qu'õ luy auoit apporté pour sa rançon. Ainsi Xenocrate se contint de Phryne putain d'Athenes, combien qu'elle fust parfaitement belle, & qu'estant couchée avec luy elle fait tous ses efforts pour le desmouuoir de sa chasteté & continence. Ainsi Achille admonesté par la déesse Pallas, c'est à dire par la raison, se modera & ne degaina point son glaiue, combien qu'il fut grandemét coléré. ainsi

nous moderons souuētesfois nostre cupidité, & nos mauuaises affectiós. Tu vois d'óques manifestemēt que l'honeste differe du tout d'avec le deshoneste, avec ce que nous ne disons pas par imagination qu'il est loüable de soy mesmes & conioint avec la vertu. A. Je ne voy rien de tout cela: & quand bien ce que tu dis seroit vray, encore tu serois cōtraint de m'accorder que nous ne pouuons auoir aucune cognoissance de l'honeste, ny de la vertu, attēdu que ce qui est honeste aux vns, est deshoneste aux autres, & que ce que tu estimes moderation de l'appetit, vn autre l'appellera niaiserie & vaine temerité: au moien de quoy i'ay grāde occasion de dire qu'en cela n'y a qu'opinion, & que toutes choses sont indifferentes: en quoy suyuant l'opinion du philosophe Crysippe, ie prés exemple aux autres animaux qui n'en suyuant si non la nature, ne trouuent point telles differences. N. Si nous ne voulons chercher en nous si non ce qui se trouue es autres animaux, nous voulons d'óq faire les hommes bestes irraisonnables. A. Cela n'est pas bien conclu: car ie ne fay aucune comparaison des hommes avec les bestes: ie dy seulement que la differēce de l'honeste & du deshoneste, est faite par opinion & fantazie, & que naturellement il n'en y a point, veu que les bestes qui ne despartent iamais de la nature, ains ensuyuent tousiours leur appetit, n'en font point. N. Aussi Dieu n'a pas dóné aux bestes la cognoissance

ce de ces choses, qui est la cause pourquoy elles n'ẽ
peuvent aucunement iuger. Combiẽ encore que
tu argumentes fort mal, quand tu dis, les bestes
ne cognoissent pas la difference d'entre l'honeste
& le deshoneste, il n'y a donq point de differen-
ce. Certainement par mesme raison tu deurois di-
re qu'il n'y a nuls principes des choses naturelles,
parce que les bestes ne les cognoissent point: que
la generatiõ ne differe point d'avec la corruptiõ,
parce que les bestes ne le sçauent pas: que les mots
ne signifient rien, parce que les bestes ne sçauent
pas discerner les vns d'avec les autres: ou bien que
nous sommes irraisonnables, d'autant que les be-
stes ne sont point capables de la raison, & ne sça-
uent que c'est. Quand nous disputons de l'hone-
ste & de la vertu, nous faillons grandement en
mettãt les bestes en nostre dispute: car le Seigneur
a donnẽ à l'homme sur tous les animaux, ceste di-
uinitẽ excellente de sçauoir les choses presentes, se
souuenir des passẽes, preuoir par coniecture les fu-
tures, cognoistre la nature des choses, sçauoir di-
scerner le vice d'avec la vertu, & l'honeste d'avec
le deshoneste. A. Tout cecy est hors de propos, à
raison que nous ne disputons pas maintenant de
la difference des hõmes & des bestes. R. Toutef-
fois pour confirmer ce que tu dis, tu mets touf-
iours les bestes en ieu, au moiẽ dequoy il faut que
elles soient aussi de la partie. N. Je vous supplie
laissions aller les bestes, & poursuyuons ce que

AVBERT a mis en avant, c'est qu'il n'y a aucune difference entre l'honeste & le deshoneste, le vice & la vertu:ains que tout cecy depend de l'opinió tant seulement. Et combien que ce mot honeste, & deshoneste, semble estre quelquefois rude, nous sommes neantmoins contraints d'en vser maintenant:car aux choses inusitées (comme dit Ciceron) nous vsons par cōtraincte des mots nouveaux & inusitez. Voire (dit il) anciēnemēt les sçauans philosophes latins quelquesfois les prenoiēt des philosophes grecs quād ilz n'en auoiēt point qui feussent propres à ce qu'ils vouloient enseigner: combien aussi que ces mots d'honesteté & deshonesteté semblent estre plus elegans & plus familiers aux François, ils ne sont pas si biē accommodés à ce que nous voulons dire, & y a autāt de difference entre honeste & honesteté comme aux Latins entre *honestum* & *honestas*. Nonobstant ie ne seray point si scrupuleux que ie ne prēne quelquefois l'vn pour l'autre. B. Ie suis d'auis que nous laissons toutes ces excuses. A. Si nous voulions ensuyure le bon Pausanias nous n'en aurions aucun besoing, aueq ce nous satisferions à la volonté d'vn chascun, & le lairriens viure comme luy plairroit:car il dit au conuiue de Platon, qu'il n'y a aucune action qui de sa nature soit bonne ou mauuaise, honeste ou deshoneste, pour nous mōstrer que l'honeste, & le deshoneste, le vice, & la vertu sont mots d'opinion tant seulement. N. Pausanias

fancias dit, qu'il n'y a aucune honesteté, ou deshonesteté, quand nous mangeons ou beuuõs, ou disputons, ou bien quand nous faisons quelques autres choses: & que tant seulement la maniere de laquelle nous les faisons, les rēd honestes ou deshonestes: car si nous gardõs tousiours vne mediocrité, elles seront honestes, & au contraire si nous sommes immodestes & intemperans, elles seront deshonestes: en quoy il demonstre euidemment qu'il y a quelque honesteté & quelque deshonesteté: ce que toy mesmes confesses aussi m'ayant desia concedé qu'il en y a plusieurs qui viuēt malheureusement, & comme priuez de toute humanité: au moien de quoy tu ne peux nõ plus denier maintenant qu'il n'y ait difference entre le vice & la vertu. Péses tu que ce soit tout vn de tuer vn hõme, ou bien de luy sauuer la vie, d'estre bon & misericordieux, ou bien d'estre crüel & meschant?

A. Non ie ne le croy point. N. Et toutesfois tu dis que toutes choses sont indifferentes, & que l'honeste & le deshoneste sont mots de la resuerie de nostre imagination? A. Aussi est il vray. N.

Certainement tu ressembles à ceux la qui reprennent les autres qui vont aux festins à occasion qu'ils mangēt des viandes trop exquises, & neātmoins ils loüēt les entrepreneurs qui avec si grāde sollicitude ont fait apprester le banquet: Tu dis que le meurtrier, le tyran, l'ambicieux fait mal & n'ensuit pas la raison, en ce qu'il fait, & apres tu

mesdis de ceux qui font difference d'entre le vice & la vertu, & d'entre l'honeste & le deshoneste? A. O la belle similitude! Te voila bien resolu. vrayment si parce que tu as dit nous cognoissons la difference de l'honeste & du deshoneste, du vice & de la vertu, ie le quitte des ceste heure, & te le dōne gaigné, à la charge toutesfois que tu m'accorderas semblablement que les pierres, les arbres, ensemble les bestes font aussi honestes & vertueuses. N. Et pourquoy veux-tu que ier'accorde vne chose si ridicule? A. Parce que les pierres, ny les arbres ne tuēt personne d'elles mesmes, ny les bestes aussi ne sont iamais meurtrieres de leur semblable. N. Comment tu entens les choses à rebours? A. Je les entens fort bien, & si conclus bien ce me semble aumoins pour le regard des bestes. N. Tu conclus aussi bien pour le regard des bestes, que pour le regard des pierres, ou des arbres, ou bien des autres choses inanimées. R. Les bestes ne sont point vicieuses ny vertueuses, à raison qu'elles ne sont nullement capables du vice ny de la vertu, comme aussi nous n'appelons pas les pierres aueugles, encore qu'elles ne voiet point, d'autant qu'elles ne peuvent aucunement voir. B. Nous philosophons comme il nous plait: & par mesme raison il faudroit dire que les tortues ne sont pas lentes en leur mouuement, parce qu'elles ne peuvent pas aller viste: pareillement nous ne deuōs pas appeller les pierres inanimées,

atten-

attendu qu'elles ne peuuent point auoir ame, & ainsi des autres choses. A. QUOY, NICOT, n'as tu pas desia dit que la vertu consiste en la moderatiõ de nos affectiõs, pareillement que l'honeste est tousiours conioint avec elle, & que les bestes ont l'appetit & la cupidité comme nous? N. Quand bien ie n'en aurois point parlé, ie te dy toutesfois que la vertu & l'honeste gisent en vne mediocrité de nos affectiõs, non pourtant que par cela ie veuille confesser que les bestes soient honestes: car ceste mediocrité ne peut iamais estre, si elle n'a tousiours la vertu pour sa compaigne. Or quand nous parlons de la vertu, nous ne pouuons point (comme disoit le philosophe Thëages) oster les affectiõs, ains nous les deuons plustost accorder deüiemét ensemble: car tout ainsi que le corps sans ses humeurs & ses qualitez ne sera iamais en bonne dispositiõ & temperature, n'y aussi l'harmonie n'aura point vn bõ accord sans les voix: Semblablement la vertu ne se pourra onques trouuer si nous osters les affectiõs. Mais comme nous accordons toutes les voix ensemblemét quãd nous voulons faire vne bonne harmonie, pareillement il nous faut accorder toutes nos affectiõs à la vraye raison, à celle fin que la vertu & l'honeste s'ensuyuēt par apres. A. Voila de belles chansons, & tantost nous accorderons la vertu & l'honeste avec nos affectiõs, comme les menestriers accordēt les gaillardes au son de leurs fleutes & de leurs

tabourins? Et pourquoy ne penfestu mieux à ce que tu dis? N. A ma volonté que tu y pensasses autant comme moy. A. Si nous cognoissons la fauceté par la contrediction & repugnance, & la verité est tousiours semblable, quelle merque & quel moien pouuons nous auoir pour cognoistre le vice & la vertu, & les choses honestes d'auec les deshonestes? Il n'y a republique, ny cité (s'il faut que ie le redie encore) en laquelle ce que tu estimes estre honeste ne soit reputé deshoneste, & si n'y a aucun philosophe qui n'ait discordé d'auec les autres, en voulant bailler la diffinition de l'honeste & de la vertu, vn chascun en fantastiquant vne selon sa teste. Chrysippe en ses liures exhortatoires disoit qu'on reprenoit sans occasion l'incest d'auec sa fille, & de manger des viandes que nous aymons, & nous auons appetit de manger, nous faisant prendre exēple aux autres animaux, qui ne le trouuent point deshoneste, ny contraire à la nature. Au contraire Pytagore defendoit de manger de la chair, des feues, & des œufs, de quoy Porphire en a escrit quatre liures: Zenon ne vouloit point qu'õ edifiast des tēples, parce qu'ils doiuent estre saints, & toute œeuure mecanique est vile. Aristo Chius ne vouloit point permettre qu'on auisast aucun moien entre le vice & la vertu, parce qu'il n'y auoit aucune difference. Zenon (ainsi que Plutarque recite) en ensuyuant Platõ, a fait plusieurs vertus totalement differentes, cõ-

me prudence, fortitude, iustice, temperance, tout ainsi que si elles estoient indiuisibles, mais puis en diffinissant vne chascune d'icelles, il confondoit les vnes avec les autres: car il disoit que la fortitude estoit vne prudēce en ce que nous faisons, la iustice vne prudence consistant en la distribution des choses, & ainsi des autres, de sorte qu'il ne mettoit qu'une seule vertu laquelle se varioit selon la qualité ou changement des choses: en quoy il ensuyuoit Aristo Chyus qui auoit premierement soustenu ceste opinion. Ariston prenoit toutes les vertus comme habitudes tant seulement d'une seule vertu. Menedeme Eretryen n'a point fait difference entre les vertus, parce qu'il pensoit qu'il n'y auoit qu'une seule vertu, combien que nous l'appellions de plusieurs noms. Cleante en ses commentaires des choses naturelles a dit, que le ton, est vne agitatiō du feu faite en nostre esprit, que nous appellōs force & puissance, quand il est fait si grand qu'il puisse estre suffisant pour parfaire ce que nous voulons, & quand il perseuerer à garder les choses presentes, nous l'appellōs constance, & quand les supporte fortitude, & à l'édroit des offices & dignitez iustice, & au regard de ce que nous desirons ou auons en horreur modestie & temperance. Aucuns (ainsi qu'Aristote le recite es liures des Meurs) appelloiēt la vertu, impatibilité: & ceste opinion (comme Eustrace tesmoigne) auoit esté receüe long temps deuant les

Stoiciẽs. Les autres ont dit generallemẽt q̃ la vertu estoit vne dispositiõ & faculté de nostre esprit, procedant de la raison, ou biẽ plustost que c'estoit la raison mesme, à occasiõ qu'ils ne faisoient point difference entre l'appetit & l'intellec̃t : puis ils disoient que l'intellec̃t estant subiect & exposé à plusieurs occurrences des choses, ores est fait vice, & tantost vertu, selon qu'il obeit à la raison, ou qu'il luy est rebelle : au moien dequoy nostre appetit est vne raison effrenée qui a prins force, à raison de nostre depraué iugement, duquel elle prouiet. Les autres ont fait deux sortes de vertus: Ils appellent les vnes morales, les autres intellectuelles: puis ont dit que les morales estoient vne mediocrité entre l'excessiueté, & le deffaut, lesquelles nous aquerons par longue continuation sans que de nostre nature nous en ayons aucune d'icelles: Et que les intellectuelles n'estoiẽt point designées par aucũ moiẽ, & s'acquierent par la cõtemplation. Les autres ont monstré que la vertu estoit vne extreme perfection, sans qu'elle puisse nullement demeurer en la mediocrité. Platon a quelquefois compris toutes les vertus morales soubz la iustice. Les autres (cõme nous lisons en Platon au dialogue de la vertu) ont fait difference entre la vertu d'vn hõme, & celle d'vne femme, & entre celle d'vne ieune fille, & celle d'vn ieune enfant. Car ils disoient que la vertu d'vn homme consistoit principalement en la suffisance de sa-
gement

gement gouverner la republique, pour en ce faisant pouuoir ayder à ses amys, & offenser ses ennemis: & celle d'une femme à conduire honestement les affaires domestiques, & honorer son mari: de sorte que le pource Socrate qui desiroit tant seulement de pouuoir cognoistre vne vertu, se trouua tout confuz & pertroublé d'en voir vne si grande multitude en Menon : car il ne pẽsoit pas qu'il y heut plus d'une vertu, laquelle selõ Platon (ainsi que sõ disciple Alcynois recite) ne peut ny croistre ny diminuer lors qu'elle est venue à sa perfection. Puis Menon ne sçachant qu'en asseurer, en ensuyuant l'avis de quelque poëte, disoit que la vraye vertu estoit de se pouuoir resioüir des choses honestes. Panece ne mettoit que deux vertuz, c'est à sçauoir, la cõtemplatiue, & l'actiue. Les autres en ont mis trois, La raisonnable, la naturelle, & la morale. Poissidoine quatre. Cleaute, Chrysippe & Antipater, plusieurs. Apollophane vne seule, qui est la prudence. Ils ont apres dit que les vnes estoient principales, & les autres subiectes & inferieures. Et si ie voulois reciter les opinions d'un chascun, ie te promé ie n'aurois iamais fait. Que peut donques estre l'honeste que tu as tant loüé, & puis qu'il est tousiours conioint avec la vertu, comme le recognoistrons nous, quãd nous ne sçauons pas cognoistre la vertu? Et quand bien il y auroit difference entre la vertu & le vice, qu'ẽ pouuons nous sçauoir? Tu vois bien que toutes

ces refueries ne font que bourdes. N. Lacon se cõ
plaignoit difant que c'eftoit mal fẽant de difpu-
ter tout le temps de nostre vie de la vertu, cõme fi
c'eftoit quelque chofe de laquelle on peut doub-
ter, & ſ'en debatre, ainſi que maints philoſophes
ſ'en font debatus, ſans toutesfois en faire aucune
reſolution, tant ils ſe deleẽtoiẽt de contredire les
vns aux autres. Tu as recitẽ pluſieurs opiniõs qui
font du tout hors de propos, & puis tu me demã-
des comme nous pourrions diſcerner l'honneſte
d'auec le deſhonneſte, & le vice d'auec la vertu,
qui me ſemble encore plus eſtrange. Nous auons
ennẽes en nous les notices des chofes honneſtes, &
de la vertu, qui font comme les premiers enſei-
gnemens de tout ce que nous deuons faire: Or ſi
nous voulons tant ſoit peu conſiderer la dignitẽ
& l'excellence de l'homme, nous cognoiſtrons
combien il eſt honneſte, & digne de luy, qu'il ſoit
iuſte, fort, magnanime, charitable, liberal, miſeri-
cordieux, temperẽ: & au contraire qu'il eſt deſho-
neſte quand il eſt iniuſte, couãrd, craintif, ſans cha-
ritẽ, auare, ſans miſericorde, intemperant, & quãd
il ſ'adonne comme les beſtes brutes aux voluptez
du corps: car en enſuyuant la vertu & l'honneſtetẽ
(comme dit Ciceron) nous commẽcerons à ſen-
tir en nous qui nous ſommes, à quoy nous nay-
ſons, nous cognoiſtrons ce qui eſt honneſte & biẽ
fẽant, quel moien nous deuons garder en ce que
nous faiſons, & en quoy nous differons d'auec les
autres

autres animaux . Or combien que tu trouues estrange que Menō ait ainsi distingué la vertu des hommes, d'auēq celle des femmes, & celle des ieunes filles, d'auēq celle des males, nous sçauōs biē toutesfois que la fortitude, la tēperance, & la prudence de la femme, n'est pas semblable à celle de l'homme, ny celle de l'homme à celle d'vne ieune pucelle, ou d'vn petit enfant. Pareillement ce qui sera honeste à vn charpentier, ne le seroit pas à vn magistrat. Et combien que la vertu soit tousiours requise en vn chascun d'iceux, neantmoins tous n'en doiuent pas vser de mesme sorte. Cōme nous voions qu'en vn prince la prudēce de sçauoir gouverner son royaume, & commāder à ses subiects, n'est pas semblable à celle de ses subiects de le reuerer & luy obeir. la modestie d'ũ hōme aussi n'est pas telle que celle d'vne femme, ou d'vn ieune enfant. Parquoy à iuste occasion Aristote en ses Politiques reprend Socrate de ce qu'il vouloit parler generalemēt de la vertu : car il luy sembloit pour le mieux qu'il les falloit accōmoder à vn chascun, à raison qu'il faut tousiours auoir esgard au sexe, à l'age, & à la condition des personnes. Et à ce propos quelque poëte disoit

Le silence est à la femme honorable,

À l'homme fort, il n'est pas conuenable.

A. Il faut donq faire difference de la vertu d'vn homme de xxv. ans, à celle d'vn autre qui en aura xxvi. & encore de celle la à vn autre . Semblable-

ment de celle d'une fille de xiiii. ans, à celle d'un autre qui n'en aura que dix, & ainsi faire autāt de differences des vertus, & de l'honeste, comme il y a d'hommes & de femmes, & si faudra encore les renger aux minutes du temps? N. Ce n'est pas cela. A. Quoy donq? N. Aristote entend qu'il faut tousiours garder vne mediocrité en tout ce que nous faisons, combien que ceste mediocrité ne soit pas semblable en tout temps, en tout age, ny en toutes les personnes. A. Nous feriois mieux si nous delaissons ces curieuses distinctions: car si ainsi estoit, outre ce que nous n'importuneriois pas nos esperis d'un si grand nōbre d'inutiles questions, encore moins se trouueroit il quelqu'un qui fut ainsi vicieux & meschant. Mais quand nous assugetissons nostre liberté à nos resueries, nous deuenons pires sans comparaison que tous les autres animaux: tout ainsi que le chien qui est attaché tout le long du iour, deuiet plus furieux la nuit, lors qu'on le remet en liberté: à raison de quoy ie dy que nous sommes cause qu'il y a vice, & vertu, honnesteté & deshonesteté. Et quoy? si quelqu'un estoit sorty hors les murs de la ville cōtre le commandement du Roy ou du senat, nous le pugnirions griefuement, & dirions qu'il n'est point honeste d'enfraindre le commādement de son superieur. Toutesfois tu vois qu'il n'y a en cela aucune deshonesteté. N. Il y a maintes choses lesquelles combien que de soy elles soient indiffe-

differētes, si nous les faisons, ou ne les faisons pas, neantmoins nous meritons grande pugnition si nous les faisons contre la volonté & le commandēment de nostre Roy: car Dieu veut que nous luy portions honneur & obeïssance, ensemble à nos supérieurs, lesquels il a mis & ordonnez, entāt que celuy qui leur sera rebelle, resistera à l'ordonnāce & au commandement de Dieu, avec ce il esmoura en la cité vne rebelliō & desobeïssāce, qui est, (comme dit Saleuce) l'origine de l'ētiere ruine des hommes. non obstant ce n'est pas le sujet duquel nous disputons maintenant, attendu que nous parlons de l'honeste qui de sa nature est conioint avec la vraye vertu, sans qu'il depende de l'opiniō des hommes. B. Vous disputez aussi de la difference du vice & de la vertu, qu'AVBERT dit estre tout vn. A. Aussi est il vray. N. Je ne sçay à quel propos tu perseueres tant en ton obstination. Or dy moy, faisons nous honestement quand nous desrobons le bien d'autruy, ou quand nous le ravissons par force & violence? n'est-ce pas contre nature & contre raison de s'enrichir en endommageant les autres? A. Ce sont nos loix qui nous font croire ces resueries: car si nous heussions vecu en ensuyuant tousiours la nature, iamais nous n'eussions fait partaige, & difference des biens, & n'eussions point ouy ce mot de larcin, ou de tyrānie: iamais il n'y eust heu plainte entre nous, pour auoir emblé ou desrobé le bien qui ne nous ap-

partenoit pas: iamais nous n'eussions entēdu que c'est que vice ou vertu: Bref nous serions autāt heureux comme pour raison de nostre resueresse imagination nous sommes à present miserables. N. Il a esté necessaire en ensuyuant l'ordonnance de Dieu de constituer vn certain ordre & difference entre nous, & en toutes autres choses, afin de pouoir mieux entretenir la societé des hōmes, parce aussi que l'homme (combien qu'il soit capable de conseil & de raison) quand il est depraué & hors des bornes de son bon sens, deuiet du tout iniuste & irraisonnable. Et à la verité nous nous mescognoistrions par trop, si nous viuiōs comme les bestes. Comment cognoistrions nous vn homme de bien d'avec vn meschant, si nous ne sçauions discerner les choses honestes d'avec les deshonestes, & le vice d'avec la vertu? Et comment nous cognoistrions nous nousmesmes, si en tout y auoit telle confusion que tu demandes, ou bien si nostre vie estoit semblable à celle des autres animaux? R. Ace que ie voy nous apprendrons par ceste dispute quelle doit estre l'institutiō & nourriture d'vn chascū, & cōment nous deuous viure le tēps qu'il plait à Dieu nous laisser en ce mode: parquoy ie suis tresaise de ce que nous aurōs assez de loysir de la pouuoir poursuyure. B. Nous ne pourrions aussi disputer de chose qui fut plus excellente. Toutesfois il me semble que sans occasiō nous separons l'honeste d'avec la vertu, attendu
mesme-

mesmement que tout ce qui est honeste est con-
 joint avec la vertu. N. Il n'y a non plus de diffe-
 rence entre l'honeste & la vertu, qu'entre la cause
 & son effect: parce que tout ce qui est honeste est
 selon vertu, combien qu'il ne soit pas vertu: à rai-
 son de quoy puis qu'il te plait ie n'y feray doref-
 enauant aucune difference. R. Mais reuenons
 au propos d'AVBERT, & n'entremellons point
 ainsi vne chose avec l'autre. A. I'en suis content,
 non point toutesfois que tu doives esperer d'oüir
 de moy sinon qu'il n'y a qu'opinion en tout ce de
 quoy nous deuifons. Et pour le móstrer plus clai-
 remēt, ie veux poursuyure ce que les philosophes
 ont dit d'auantage de la vertu. N. Tu auras bon
 loisir de dire tout ce qu'il te plaira. A. Mais ce fe-
 ra aueq telle condition que ie diray. N. Ouy,
 moienant que ie la doie accorder. A. Ie sçay biē
 que tu l'accorderas encore que ie n'en eusse rien
 dit. N. Que veux-tu donques plus? A. Que tu ne
 faces aucun semblant de rire, combiē q'ie t'en dō-
 ne l'occasion, & que l'enuie t'en vienne, quand ie
 raconteray les belles resueries des philosophes.
 N. Il semble que tu as faute de matiere, puis que
 tu nous amuses en tels propos. Pursuy seulemēt
 cōme tu pourras. A. Ie le feray aussi: toutesfois ce
 fera tout vn, si ie parle de la vertu, ou de l'honeste,
 attēdu q' tout ce qui est honeste est cōjoint avec la
 vertu? N. Choisy hardimēt, & pren toy à cela qui
 te viēdra mieux à propos. A. Aucuns philosophes

ont dit que la vertu estoit vne sçience, laquelle nous pouuons aprendre ainsi que nous aprenons les arts & les disciplines: ce que Chryssippe, Cleante, & Possidoine ont confirmé, à raison que nous pouuons deuenir bons, combien que nous soions meschans. Au contraire Socrate a pensé qu'elle n'est point sçience, & si ne peut nullement estre enseignée, mais que nous l'auons par vne inspiration diuine, qui fait que nous appellés diuins les hommes qui sont vertueux. Qui a esté aussi l'opinion d'Alcynois platonicien: car dit il, puis que les facultez irraisonnables ne sont point capables d'aucune sçience, & que les vertus se parfont en l'appetit irraisonnable, & ne sont point ars ne sçiences, il s'ensuit qu'on ne les peut point enseigner, autrement, outre ce qu'elles seroient ars, ou bien sçièces, encore elles ne pourroient point estre en l'appetit irraisonnable. Les autres ont appelé la vertu vne habitude de nostre entendement, consistant en vne mediocrité. Platon vn consentement de nos affections avec la raison: car dit il, puis que le vice & la vertu prouient de la volupté, & de la douleur, qui sont les deux premiers sentimens des enfans, si des le commencement & auant qu'il ayent iugement d'aucune chose, l'ire, l'amour, la volupté, la hayne influent bien en leurs esperis & ils ensuyuent tousiours la raison, ce consentement est la vraye & vniuerselle vertu. Les autres ont attribué la vertu à nos opiniões, faisans autant de sortes de

vertus

vertus qu'il y a de diuersités d'opinions. Les autres (comme i'ay desia dit) les ont distinguées seló les ans, les mois, les iours, & seló les minutes des heures. Bref il en ont si bien parlé, qu'ilz ne sçauent à quoy s'arrester: à raison dequoy ie ne m'esbahys pas si les ont esté tant discordans en voulant définir ce que nous appellons iuste. Les Pythagoriciẽs disoient que le iuste estoit quãd quelqu'un endure le semblable qu'il a fait, & reçoit autant qu'il a baillé. Aristote les a repris, parce qu'il n'est pas raisonnable que le prince soit corrigé par celuy qu'il aura fait chastier. Homere (ainsi que Socrate recite en l'Alcybiade de Platon) en a composé l'Iliade & l'Odyssée. Les grecs aussi pour raison de telles dissensions ont fait long temps la guerre cõtre les Troyens, & les Atheniens contre les Lacedemoniens. Et tout cela n'est auenu sinon pour l'ignorance, laquelle fait que nous auons maintenant vne opinion, & tantost vne autre, & que ce que tu estimes estre iuste & raisonnable, vn autre le pensera totalement iniuste & desraisonnable. Ce que Ciceron mesmes atteste quand il dit que le iuste ne peut iamais estre sans l'honeste, & qu'il auient maintesfois que ce que nous appelons honeste, par succession de tẽps deuiet deshoneste, & ainsi qu'en cela n'y a aucune asseurãce. N. Ce n'est pas cela. A. Mais ce n'est autre chose: car ie voy que nous n'auons point telles dissensions pour raison de ce que nous cognoissons. Iamais on n'a debatú

que les hommes naissent avec six testes, ou avec six bras: Que le ciel soit la terre, ny que l'eau soit le feu. Jamais on n'a desnié que deux fois deux ne soient quatre, que les choses qui ont vie & sentiment ne soient animaux: car la diuersité des opinions prouient tant seulement de l'obscurité des choses, ou plustost de nostre ignorance. Et quoy? Aristote mesmes fait differēce entre la iustice particuliere, & la iustice vniuerselle: d'ou auient (dit il) que nous louons quelquefois le iuge qui aura iugé selon ce qui luy aura semblé plus equitable, & quelquefois nous le vituperons à raison qu'il n'aura pas suiuy la rigueur que les latins appellēt *Summum ius*. N. Je ne scay à quel propos tu vas parler de ces choses quand nous disputons de la vertu. A. C'est aussi vne mesme chose, veu que la iustice ny le iuste ne peuuent estre sans la vertu. N. Ce n'est pas pourtant à dire que nous deuiōs parler de la iustice, quand nous disputons generallement de la vertu: non plus qu'en parlant vniuersellement de l'homme, nous ne deuons parler des bras, ou de la teste, parce qu'il ne seroit hōme sans bras ny sans teste: toutesfois ie suis content que tu diagues comme il te plaira: & il faut que tu prenes occasion de parler en ce que tu pourras, veu que tu n'as pas grand moien de pouuoir soustenir ton opinion. A. I'en ay plus que tu ne penses, & puis que tu veux que ie parle tousiours d'vne mesme chose, dy moy, ie te prie fil estoit ainsi que la

vertu

vertu & l'honeste fut tel que tu dis, ces dissentions seroient elles auenües entre ceux qui en ont voulu parler? Et si nous auions quelque merque pour le cognoistre, ne serions nous pas incontinēt d'accord, tout ainsi que nous le sommes quand estans en discord de la grādeur de quelques choses, nous receurons aux mesures?. N. Nous aurions aussi bien tost mis fin à ceste question, moienant que nous voulussions recourir à la vraye raison: car c'est la mesure & la reigle des choses honestes & de la vertu. Or si la delaißans nous voulons tousiours ensuyure nostre appetit tant seulemēt, nous nous osterons le moien de nous pouuoir cognoistre nous mesmes, pareillement de sçauoir discerner le vice d'auec la vertu, non plus que les bestes brutes. Nous voions que tous ceux qui ont parlé de l'honeste, ont dit qu'il est tousiours conioint avec la vertu. Mais quand Ciceron dit qu'il deuiēt quelquefois nō honeste, il n'entēd pas qu'il puisse iamais estre que bon: mais aussi il ne peut estre separé d'auec l'vtil: à raison dequoy nous ne deuous pas rēdre à vn forçené, l'espée qu'il nous aura baillée en garde, parce que nous l'endōmagerions grandemēt combiē qu'il soit honeste & raisonnable que nous rendions ce qu'on nous aura baillé à garder. A. Je ne sçay donq pas commēt la raison a ainsi delaißé ceux la qu'on estimoit les plus sages, & qui selon l'opinion d'vn chascun, excelloient sur tous les autres. Regarde, ie te prie,

en combien de sortes Eutryphon, au dialogue de la saincteté, décrit ce que nous appellôs, Sainct, que les Latins appelleroient *Sanctum*, vne fois il le dit estre toutes & quantesfois que nous tirons en iugement ceux qui ont forfait en murtres, en sacrileges, en larcins, & en autres semblables choses, combiẽ que ce fust nostre pere, ou bien nostre mere, parcẽ qu'il faut que la vertu & la republique ayent beaucoup de gardes qui veillent pour leur deffence. L'autrefois il appelle Sainct, tout ce qui est aymé des dieux, & finallemẽt ne sçachant qu'il doit respondre à Socrate, il dit que c'est vne sçience de sçauoir sacrifier aux dieux, & leur demander ce que nous voulons auoir. B. Parlons ie te prie de la vertu generallement, car c'est aussi le point principal de nostre dispute. A. Ie ne sçay à quelle occasion tu trouues tant hors de propos ce que ie dy. Ie ne pourrois parler de l'honeste, sans parler de la vertu, nõ plus que ie ne pourrois louer vn vaillãt soldat, sans parler de ses faits genereux. B. Ce n'est pas hors de propos, mais aussi ce n'est pas nostre question principale. A. Comment pourray-ie plus longuemẽt parler de la vertu seulement, puis que les pauures philosophes qui en ont escrit, ne sçauent à la fin qu'en dire. Aucunefois il nous font entendre que la vertu consiste en l'operation. Et puis soubdain fantazient d'autres vertus qu'ilz appellẽt contẽplatiues, parce qu'elles gisent en la seule contemplation, qui sont des

refue-

refueries merueilleufemēt ridicules. N. Si tu veux auoir la patience de m'oüir, ie te monſtreraſ que tu n'as point occaſion de te moquer de cela. A. A ma patience ne tienne, que tu ne dies ce qu'il te plaira. N. Platon a dit qu'il y a des vertus contemplatiues, à raifon qu'elles ſont en noſtre intellect, ou bien que nous les acquerons par la ſeule contemplation, comme la ſapience, la cognoiſſance des choſes diuines, la ſçience des choſes naturelles, la prouidence es ciuiles. Les autres, il les a appellées moralles, parce que nous les acquerôs par longue exercitation, & ſont en l'appetit raifonnable, c'eſt à dire qui obeit à la raifon: celles la ſont, la iuſtice, par laquelle nous rendons à vn chaſcū ce qui luy appartient: la fortitude, qui rechaffant de nous toute puſillanimité & coüardie, nous fait entreprendre les choſes grâdes & dignes de louãge: la temperance laquelle mettant en arriere la volupté (empeschement & deſtoubier de toute honeſte action) nous baille le moié que nous deuous garder en ce que nous faiſons. de ſorte que les vertus contemplatiues ne ſont ſinon vne clarté de l'intellect, & les moralles vne conſtante ferueur de noſtre appetit qui eſt allumé & ſerené par celle clarté. Combié donques que Platon ait fait ces deux eſpeces des vertus, toutesfois elles ſe rapportent toutes à vn but, c'eſt que nous ſoions bõs, iuſtes, magnanimes, charitables, temperãs, & tels que nous deuous eſtre: tout ainſi que les lettres ſe

rappellent aux sillabes, les sillabes aux mots, les mots à l'oraison, & l'oraison à l'explication de ce que nous pensons, & que nous voulons dire. A. Il y auroit quelque apparence en cela moiennant qu'on accordast que les vertus soient telles que tu les fais: Mais les vns les font contraires, les autres en inuentent vne infinité, les autres n'en veulent qu'une ou deux, & les autres les ostent entiere-ment: parquoy ie n'en puis penser autre chose si non qu'en tout cela n'y a qu'opiniõ. N. Si tu prës plaisir de t'obstiner ainsi par vne gayeté de cœur, ie t'asseure q̄ tu seras tousiours en doubte de tout ce qu'on te dira, & si ressembleras à ceux qui habitent parmy les bois dans les antres tenebreux, lesquels ne peuuent apperceuoir sinõ les vmbres des choses qu'ils voient par le trauers des arbres, & parce moiennant quand ils en sont sortis, encore qu'il les voient veritablement, ils ne sçauent s'ils sont trompez ou non, parce qu'ils ne peuuent pas discernier les vmbres d'avec les choses. Et quoy? la contrariété des opinions te desasseure, & te fait doubter es choses plus certaines? Et si maintenant quelqu'un te disoit que tu es vn arbre, & que tu n'as aucun sentiment, & quelques autres que tu es vn fantosme, croirois tu pourtant que tu n'as point de sentiment ou que tu n'es rien? Voudrois tu dependre tant de leur opinion qu'ils te feissent croire que tu n'es pas vn homme, & que tu ne dis mot? A. Mais as tu en si mauuaise reputation les
autres

autres, comme tu en fais le semblant? Et croys tu bien qu'il n'y a que toy qui cognoisse la verité? Non il ne se trouuera aucun qui die que ie ne suis pas homme, ou bien que ie suis vn fantosme, & qu'en parlant ie ne dis rien. N. Ie ne suis pas seul en ce que ie te dy, & si ne veux point que pour me donner autorité tu mesprises les autres. A. Que veux tu donq? N. Que nous ensuyuons l'auis de ceux qui iugent sincerement des choses, & que d'oresenauant nous ne faisons nulle estime des autres, qui ne prennent plaisir sinon à debatre cōtre la verité. A. Tu voudrois donq que ie ne disse mot. R. Laisse luy dire tout ce qu'il voudra, autrement son silence luy seruiroit d'excuse, pour ne s'estimer pas vaincu, combiē qu'il le fust. N. Mais nous ne serons iamais d'accord, s'il veut tousiours s'arrester ainsi à l'opinion de quelques vns, qui ne cognoissent rien moins que ce qui est honeste & digne de l'homme. Certainement si tu demandes à vn pyrate, s'il fait bien d'aller courir sur la mer, pour surprendre & mettre à mort les pauures nauigās, il te respōdra qu'il ne fait nul mal, afin que on ne le repute meschāt en ce faisant: Par mesme raison si tu interroges vn paillard si pour auoir forcé quelque femme qui ne vouloit pas consentir à son impudique vouloir, il merite pugnition, il te dira, qu'il n'a point forfait en cela attēdu que c'est chose naturelle, & que les bestes mesmes le font ainsi. Si aussi tu demandes à vn Epicurien si

la volupté doit estre preferée à la vertu, il s'escriera incontinent que la volupté est le souuerain biē de l'homme, sans qu'il soit possible de luy persuader le contraire. Mais l'homme sage & craignant Dieu, & qui est tout cōposé de modestie, de Temperance, de sagesse, de douceur, & qui a cognoissance de foy, aymeroit plus tost mourir que de s'entacher de volōté tant seulemēt de telles meschancetez, ny de telles opinions. Et combien (disoit le bon Socrate) que tous les porceaux, ensemble tous les autres animaux, disent que la volupté est la felicité de l'hōme : Toutesfois ie ne croirois iamais qu'il fut ainsi, tāt que la raison domineroit en nous. R. O bon Anthistene, tu auois acoustumé tousiours de dire que la confusion & indifference des bons & des meschans, estoit le plus certain & assleuré presage de l'entiere ruine & destruction des republicues ! nous montrant par cela qu'il n'y a cité ny republique qui puisse guieres demeurer en sa grādeur, sil n'y a quelque differēce entre l'honeste & le deshoneste, & entre le vice & la vertu. A. Non, pour cōfirmer ce que ie veux dire, ie n'allegueray sinon Pline, Protagore, Empedocle, Democrite, Epicure, Zenon, Archefilas, & autres grands philosophes, lesquelz pour raison de leur sagesse, l'ancienneté a tenuz en grāde admiration. N. Il ne peut estre qu'un Athée ait iamais la cognoissance des choses honestes : car sil n'a point de Dieu, encore moins se pourra il cognoi-

gnoistre, & estimer ce qu'il doit estimer: ains (comme dit la sainte escriture) combien qu'il ait des oreilles, il ne pourra rien ouir, ny aussi rien voir cõbiẽ qu'il ait des yeux. R. Ne croy ie te prie qu'ilz ayẽt pensẽ n'y auoir point de Dieu: car il n'y a peuple (cõme dit Ciceron) tant soit il agreste & barbare, qui ne pẽse que nous deuõs auoir quelque Dieu, encore qu'il ne le cognoisse point. Et combien que nostre ame venant dans le corps se trouue estonnee de ce qu'elle est dans vne si obscure prison, neantmoins elle a diuinement en elle celle diuinitẽ, qu'elle s'esleue incõtinent au ciel, qu'elle cõtemple cõme son ancienne habitation, & recognoist deslors qu'il y a quelque Dieu, qui est createur & gouuerneur de toutes choses. Qui a fait qu'au tẽps passẽ (ainsi qu'Eusebe recite en la preparation de l'euangille) les premiers hõmes qui n'auoient cognoissance de rien, adoroient le soleil, la lune, les estoilles, & autres semblables choses, parce qu'ils ne pouuoient viure sans adorer quelque Dieu. Toutesfois nous ne deuons point nous arrester en cecy, attẽdu que ce n'est pas la questiõ de laquelle nous disputons. B. Repren donq le propos que tu auois commancẽ, à la charge que d'ores en auãt nous ne ferons plus telles digressiõs, encore qu'elles meritent d'estre bien entendũes, parce qu'il ne faut point ainsi entremesler vne chose avec l'autre, & comme dit Horace en son art poëtique.

*Toute la force & grace en disposant
 (Ou ie m'abuse) est que le composant
 Die en l'instant, ce qu'en l'instant doit dire,
 Et plusieurs poincts il reserue à escrire
 En temps & lieu, & qu'il sçache accepter
 Tel incident & vn tel reiecter.*

N. Or donques AVBERT, que veux tu dire davantage? A. Que nous sommes bien de loysir de ainsi disputer de l'honeste & de la vertu, comme nous faisons, & de vouloir sçauoir que c'est, quãd bien ainsi seroit, qu'il y auroit quelque honeste & quelque vertu: Car par cela nous ne pourrons pas cognoistre quand quelque chose fera honeste ou ne le fera pas. N. Mais m'accordes tu que la vertu soit quelque chose? A. Quand biẽ ainsi seroit, qu'en auendroit il? N. Et qu'elle soit differente d'auec le vice? A. Je n'en sçay rien: car aussi nous ne pourrions aucunement cognoistre la difference. N. En quoy cõsiste la vertu? A. Mais en quoy cõsiste le vice? B. Tu me fais souuenir de Dame-
 te quand il proposa cest enigme,

*Dy moy en quelle terre on ne voit seulement
 Que trois brasses de ciel, & me seras vrayment
 Vn certain Apollon en chose difficile:*

Et que Menalcas au lieu de luy respondre, luy en proposa vn semblable:

*Dy moy en quelle terre on voit naistre les fleurs
 Ayans les noms des Roys escrits sur leurs couleurs,
 Et tu auras tout seul Phyllis la belle fille.*

A. A

A. A quel propos aussi NICOT, me demande ce que ie ne sçay pas? N. Tu m'as dit qu'il ne s'en enfuyura rien, quand bien tu m'accorderois que la vertu est quelque chose: dy moy d'óq maintenãt que c'est au moins selon ton auis. A. Ie ne le sçay point, toutes fois sil faut pour te satisfaire, que i'ẽ die quelque chose, il est vray semblable sil ya quelque vertu, qu'elle n'est autre chose sinon l'opiniõ inueterée des refuseurs. N. Ce ne seroit donq rien. A. Ie n'en sçauois dire autre chose maintenant. N. Ie croy que si ferois, pourueu que tu le voulusse faire. A. Ie te prie ne me flatte plus, & cherche quelque meilleur moien pour me faire changer d'auis. B. Tu n'y sçauois faire autre chose. N. Quand quelqu'un est bening, modeste, gracieux, liberal, misericordieux, temperé, magnanime, & bien institué, cõment l'appellõs nous? A. Nous disons que c'est vn hõme vertueux. N. Et quãd il est superbe, immodeste, fascheux, auare, crüel, intẽpéré, pusillanime, & a dõné à toutes meschãeté? A. Qu'il est vicieux & meschãt. N. Nous sõmes d'óq d'accord q̃ la vertu se rapporte à ce qui est bõ & honeste, & le vice aux choses meschantes? A. Nous le pensons bien ainsi, mais sil est vray que nous ne pouuons pas discerner les choses bõnes d'auec les mauuaises, encore moins sçaurons nous cognoistre le vice d'auec la vertu. Et nous voions arriuer ordinairement que celuy que nous estimerons vertueux & bien morigeré, les autres le tiẽ-

dront pour vn meschant & dissolu, encore que ce soit pour le regard d'une mesme chose. Si vn Lacedemonien auoit defrobé en son païs, il n'en seroit point repris, & nous le condāneriós à mourir: toutesfois ç'a esté le sage Lycurgue qui leur a baillé le moien pour ce faire. Si aussi vn Perse auoit heu cognoissāce de sa sœur, il en seroit réputé plus saint, parce que Zoroāste leur auoit persüadé que c'est vne chose tressaincte, & nous l'aurions en grande abomination & le ferions mourir crüellement. Si vn Pythagoricien auoit mangé de quelque animal, des feues, ou des œufs, il seroit réputé deshoneste, & hors de toute raison, parce (cōme dit Hesiodé, & apres luy Porphyre)

*Que Dieu tant seulement a permis aux oyseaux,
Aux Tygres, aux Lyons, & à tous animaux,
D'ainsi s'entremanger.*

Mais nous n'en ferions que rire. Pareillement si vn Egyptien auoit gasté quelque plante, il seroit tenu pour tresiniuste & abominable, combiē que nous ne faisons aucun scrupule de les māger. Ce n'a donq pas esté sans occasion que le bon Protagore disoit que l'homme estoit la mesure de toutes choses, c'est à dire qu'elles sont telles qu'elles luy ressemblent tant seulement: à raison dequoy ce qui te ressemble chaud est chaud, & si tu as opinion que cela soit honeste, il l'est: & au contraire, si tu penses qu'il soit deshoneste, il l'est aussi: car toutes choses sont telles que nous les sentons, & que

que parce moien nostre imagination les estime. Et si la vertu estoit quelque chose, & que nous en eussions certaine cognoissance, iamais on n'eut reputé ceux là vertueux qui eussent esté de contraire vie, & de contraires opinions, attendu (ainsi que tu as dit) que tout ce qui est contraire à la vertu est tousiours vice. N. L'opinion de Protagore n'a aucune apparence, comme tu as peu voir au Téletete de Platon: Et si elle estoit vraye, il s'en ensuyuroit que les yurongnes, les frenetiques, & ceux qui sont insensez cognoistroient ce qu'ilz voient, ou qu'ilz sentent, tout ainsi que nous le cognoissons. Toutesfois nous voyons tous les iours le contraire, aueqce que RONSARD le monstrier tresdoctement. A. La dissemblable disposition des obiects, ensemble des causes efficientes, est cause de telles diuersitez d'opiniós: car les sens apprehendent les choses selon qu'ilz sont disposez, au moien dequoy le frenetique n'a pas l'opinion telle que l'insensé, n'y l'insensé telle que l'yurongne, & toymesmes n'as pas l'opinió semblable à la mienne, ou bien à celle d'un autre. Et si tu aymes quelque chose, tu diras qu'elle est bñne & honeste, & ie penseray qu'elle est deshoneste, parce que ie la hay naturellement. N. Nous reuenós au propos de hier, & semble que tu veux mettre tout en l'opinion, combien que RONSARD ait tresdoctement monstrier le contraire, de sorte que parce qu'il en a dit nous deuós estre hors de ceste

question. Or si estoit ainsi comme dit Protagore, que les choses feussent telles quelles ressemblent à vn chascun, les hommes sçauans n'auroient nō plus de iugement que les ignorās, & si n'y auroit aucune differēce d'entre les bons & les meschās, & si encore apprēdriōs en vain les sçiences & les disciplines d'autant qu'vn chascū auroit le iugemēt bō en toutes choses. Dauantage nous reprendriōs sans aucune occasion, ceux qui vivent mal attendu que nos pensées sont libres, & telles qu'il nous plait les auoir: avec ce le peché seroit vertu, car ce luy qui le cōmettroit le penseroit ainsi. Ce seroit aussi folie de bailler nom à aucune chose, parce que tous ne la voudroient pas ainsi appeller: pareillement nous ne deurions pas dire que le feu soit chaud, ny l'eau froide, ny que la terre soit terre, & le feu soit feu, veu qu'il en y auroit quelques vns qui le penseroient autrement. Puis plusieurs contrarietez auientroient en vn mesme instant, & à vne mesme chose, ce qui ne peut estre selon nature. A. Comment? N. Les choses changent elles leur nature par nostre opinion? encore que tu heusses opinion que le feu ne fust pas chaud; le trouuerois tu pour cela froid en le touchant? A. Je le trouuerois tousiours chaud, parce que i'ay opinion qu'il l'est. N. Quoy? veux tu mettre en opinion ce que nous cognoissons par les sens? ne ferons nous iamais hors de ce propos? A. Veritablement le feu est tousiours chaud de sa nature.

N. Est

N. Est il possible qu'en vn mesme instât tu te meues & tu sois immobile? ou bien que quelque chose soit excessiuement chaude & froide? A. Cela ne peut estre. N. Protagore donques se trompoit grandement: car si les choses sont tousiours telles que nous les sentons, & que leur nature se change seló nostre fantazie, il s'ensuyura qu'en vn mesme instant elles seront chaudes & froides, mobiles & immobiles, dures & moles, bref, qu'elles seront de cõtraire nature, à raison que le frenctique trouuera froid ce qui est chaud, & l'yurongne pẽfera qu'il y ait deux choses, combien qu'il n'y en ait qu'vne. Par mesme raison le meschant loüera le vice, combien que veritablement il soit detestable & pernicious. B. Ce seroit tousiours restre vne mesme toile, si nous entrions plus auant en cecy, & parce que nous en auons dit hier, il me semble qu'il nous doit suffire, sinon qu'A VBERT pense pouuoir obiecter quelq̃ autre chose dauantage. A. Il seroit fort difficile de rien adiouter à la subtilité de tes argumens ny aux raisons de RONSARD: parquoy aussi ie n'en sçauois dire autre chose, toutesfois ie ne sçay cõment d'vn propos en autre nous y sommes ainsi tombez. N. Or sus donq, respon à ce que ie t'ay demandé. A. Il ne m'en souuiẽt plus si tu ne le redis. N. La vertu ne se rapporte elle pas tousiours à ce qui est loüable & honeste? A. Ie suis content de le t'accorder pour l'amour de toy. N. Ie ne veux pas

qu'en cecy tu faces rien pour l'amour de moy, si-
 n'ó que la verité t'y oblige comme elle fait main-
 tenant. A. Or bien, soit. N. Et tout ce qui est
 mauuais & deshoneste, n'est il pas contraire à la
 vertu? la temperance n'est elle pas contraire à l'in-
 temperance? la cruauté, à la mansuetude? la coüar-
 die, à la magnanimité? & l'auarice à la liberalité?
 A. Il le semble. N. Et toute meschanceté, n'est
 elle pas vice? & le vice n'est il pas differant d'avec
 la vertu? & l'iniustice d'avec la iustice? A. On le
 diroit par mesme raison. N. Puis donques que par
 le discours que j'ay fait cy deuant, il appert qu'il y
 a maintes choses qui sont meschâtes & indignes
 d'un homme de biẽ, & d'autres qui sont honestes
 & loüables, peux tu penser que nous separons par
 opinion tant seulement l'honeste d'avec le desho-
 neste, ou le vice d'avec la vertu? A. Il ya quelque
 apparence que ie ne le dois pas faire, moiennant
 que nous parlions generallement. Mais quand
 nous specifions que cecy est vice, & cecy vertu, ce-
 cy honeste, & cecy deshoneste, c'est alors que
 nous parlons par imagination. N. Je suis tresay-
 se de ce que nous procedons maintenant par un
 bon ordre, & que tu m'accordes que la vertu & le
 vice ne gisent pas en opinion tant seulement: Et
 à ce que ie puis voir, tu ne veux plus contredire à
 cela, & moins encore que tout ce que nous faifions
 pour l'entretienement de la republique, & pour
 imprimer tousiours es courages des hommes, l'hó-
 neur

neur & reuerēce du seigneur, ne soit fait honestement & ainsi qu'il le conuient faire, & que par tāt nous pouuons cognoistre la difference qui est entre le bien & le mal? A. Nous le pourrions bien cognoistre, toutesfois nous ne la cognoissōs pas: car tu sçais bien que nous pensons faire maintes choses honestement, qui sont trouuées meschantes & contre Dieu. N. O gentile responce! ie suis contraint de te loüer en ta presence, tant tu respōs à mon gré. Mais dy moy, estimerons nous celuy là bon iardinier qui semera en autre temps qu'il ne doit, & puis en cuidant arracher les mauuaises herbes, arrachera les bonnes, & celles qui luy apporteroient plus de proffit? pareillement dirons nous que le marinier soit biē expert, quand estāt poussé par la violence des orages & de la tempeste en plaine mer, il tend les voilles, & dispose son nauire pour singler en leuant, lors qu'il deuroit tirer en ponant? Croirōs nous qu'vn capitaine soit vaillant & hardy, quand estant mis dans vne forte place pour la defendre contre les ennemys, est froyé d'vne lasche & vilaine coiūardie, il l'abandonne sans auoir osé tant seulement endurer le canon? N'appellerons nous pas le iuge meschant & abominable, quand au lieu d'entretenir en repos ceux de la cité & de leur rendre la iustice, luy mesmes est le perturbateur, la ruine, & la misere de ses citoyens? R. Socrate te respondroit, que tout ainsi que celuy n'est pas bon berger qui gaste &

diminüe son troupeau: Semblablemēt celuy n'est pas bõ gouverneur de la republique qui diminüe & corrompt les citoyens. A. Je dy aussi que tous ceux la ne vaudront rien. N. Pourquoi? A. Parce qu'ils ne feront pas bien le deuoir de leur charge. N. Mais que veux tu entendre par cela? A. Qu'ils ne feront pas bien ce à quoy ils estoient destinez, & qu'ils deuoient faire. N. Mais que dis tu? sommes nous nays pour quelque chose & pour quelque autre fin que pour manger & pour viure tant seulement comme les autres animaux? A. Ouy. N. Et que deuons nous faire? A. Nous deuõs aymer & craindre Dieu, subuenir à nostre prochain, & nous entretenir en amytié les vns avec les autres: & nature ne nous a point donné la vie pour autre occasion. N. Nous deuons donq estre tels que la nature veut que nous soiõs, & faire ce pour raison de quoy elle nous fait naistre. A. Cela est trop euident. N. Et pourrons nous bien cognoistre ce que nous deuons faire? A. Nature mesme nous l'enseignera, ainsi qu'aux autres animaux, desquels à mon aduis elle n'est pas quāt à cela plus amyce que de nous. N. Nous deuons donq manger, boire, dormir, & aymer les voluptez du corps, n'auoir soucy de rien, & viure comme les bestes brutes: car la nature ne leur aprent pas autre chose. A. Non faisons: car nous sommes capables de la raison, & nays à celle fin que nous exerciõs nostre intellect es choses grandes, & que nous entretenions

teniós ceste societé des hommes: à raison dequoy
aussi nous sommes les seuls animaux sociables. N.
Dieu! que ceste responce me contente! A. Tant
mieux, toutesfois dy moy à qu'elle occasió te con-
tente elle tāt? N. Parce qu'elle m'asseure que nous
ne ferons guieres plus long temps sur ceste dispu-
te. A. Ce n'est pourtant à dire que tu doives faire
ce que tu penses. N. Ne dis tu pas que l'homme
est nay pour exercer son intellect es grandes cho-
ses, & pour entretenir la societé des hommes? A.
Je l'ay dit maintenant, aussi est il vray. N. Est ce
à māger, à boire, ou à dormir, qu'il se doit occuper
pour ce faire cōme les autres animaux? A. Non. N.
Et à amasser des biens, & parce moien se faire re-
doubter à ceux qui les cognoistront? A. Non
plus. N. Et à gouverner la republique pour a-
querir des estats, & paruenir aux grans hóneurs?
A. Encore moins: car il faut demander le gouuer-
nemēt de la republique à celle fin que nous l'en-
tretienions en concorde & en tranquillité, nō pas
pour ambitieusement embler les hauts degrez d'hó-
neur, si nous ne vouliós ressembler à Stratocle &
Dromonide, lesquelz disoient qu'ils alloient à la
foire ou au marché, lors qu'ó leur en bailloit l'ad-
ministration: dont ils auoient acoustumé de s'in-
uiter l'vn l'autre, comme s'ils vouloient aller à
vne moisson d'or. N. Il est donq nay afin qu'il
s'adonne à la vraye sapience, & à la cognoissance
des choses diuines, qu'il garde la foy, la iustice, la

pieté, secoure son prochain, craigne & reuere Dieu, face tout ce qui luy sera agreable, & raporte tout à son honneur & à sa louange. A. C'est veritablement la vraye fin de l'homme, & il est nay pour cela tant seulement. N. Celuy d'óques qui pour amasser des biens occira tous ceux qu'il trouuera en lieu cõmode pour les pouuoir faire mourir, forçera celles qui luy viendront en fantazie, seditionnera la republique, despitera Dieu, & ennemy de soy mesmes ('combié que la nature l'ait fait naistre homme) viura du tout brutallemēt, & sans obseruer aucune mediocrité, s'adonnera aux voluptez du corps, fera il tel qu'il doit estre? le pourrõs nous appeller hõme? & fera il ce, pour raison de quoy Dieu l'a mis au monde? A. Ie serois de trop mauuaise grace, si ie faisois semblant tant seulement de le vouloir estimer homme. N. Si l'enuie me vient d'auoir la cognoissance de quelque femme, faudra il que ie la cõtraigne par force, si de son bon gré elle n'y veut consentir, parce que m'õ affection m'incite à ce faire? Et si ie suis en colere contre quelqu'un, feray-ie bié de le tuer, parce que ce me seroit grand plaisir de mettre à mort celuy qui m'a offensé, & duquel ie suis mortel ennemy? Ne suis-ie pas bien sot, quãd ie me priue des voluptez lesquelles la nature me presente, & que mon appetit ayme & desire? Certainemēt s'il est ainsi, que par vne resueresse opinion nous faisons difference entre l'honeste & le deshoneste, & entre le vice

&

& la vertu, tu dois estimer toutes ces choses indifférentes, & qu'elles sont hors de toute reprehension, ou bien il faut que tu delaisse ta première opinion. Comment peux-tu cognoistre quand vn homme fait bien ou quand il fait mal, si le bien & le mal ne sont rien? pourquoy dis-tu que le meurtrier est meschant, si il n'est pas mal fait de tuer? Et à quelle occasion appelles-tu les vns vicieux, & les autres vertueux, puis que la vertu ny le vice ne sont rien? il faut nécessairement que la vertu & le vice soient quelque chose, attendu que par le moyen du vice nous sommes vicieux, & au contraire nous sommes vertueux par la vertu? A. Tu me presses grandement par tes subtiles raisons, & peu s'en faut que ie ne sois desmis de mon opinion. Toutesfois tu ne continues pas ton propos, & es peu constant ce me semble. N. Comment? A. Parce que tu as dit au commencement qu'il y a deux especes de vertus, & as appellées les vnes morales, & les autres intellectuelles ou contemplatiues: & maintenant tu ne parles sinon des morales, c'est à dire de ce que nous devons faire & comment nous devons viure: qui me fait penser, que tu es peu assuré en ce que tu dis. N. Quant bien ainsi seroit i'ay à tout le moins monstré que l'honeste & le deshoneste, le vice & la vertu ne sont point mots d'imagination tant seulement, avec ce qu'il y a de différence des vns avec les autres. R. L'occasion aussi ne s'est pas présentée de parler d'avantage des vertus contempla-

tiues, attendu que iusquesicy tu n'as fait que refuter la confusion & indifference qu'AVBERT vouloit mettre generally entre l'honeste & le deshoneste, & entre le vice & la vertu. A. NICOT, tu la peux donq prendre maintenant s'il te plait: car ie desire de sçauoir à quoy ces vertus no⁹ seruent & par ce moien que nous mettions quelque fin à cecy. N. Par le moien des vertus contemplatiues nous sçauons les choses diuines, aymons la sapience, cognoissons qui nous sommes, & viuons ainsi que nous deuous viure: Car l'homme sage s'adonne premierement à la cognoissance de Dieu, & de la vraye sapiēce, laquelle il ensuyt tousiours tant qu'il est en vie cōme son principal gouuernail, tout ainsi que les mariniers tormentez des oraiges & escueils de la mer, ont recours à lesguille du quadrant, pour sçauoir cognoistre quelle part ilz deuront tirer, & se conduisent par icelle. R. Aussi la contemplation n'est autre chose, sinon le discours & operation de nostre ame, qui a cognoissance des choses diuines, laquelle (comme dit Alcynoüs Platoniciē) est merueilleusemēt conuenable à l'homme, à raison qu'elle est tousiours en sa puissance, sans qu'elle puisse estre empeschée en aucune sorte. N. Comment serions nous forts, iustes, magnanimes, temperez, si nous n'auions cognoissance de la magnanimité, de la iustice, & de la temperance? Comment pourriōs nous viure vertueusement, si nous ne sçauiōs que
c'est

c'est que la vertu : Et par quel moiẽ pourriõs nous honorer Dieu, luy faire nos demãdes , & luy rendre graces, si nous n'auions cognoissance de luy, & si nous ne sçauions sa volonté, & comme il luy plait que nous le prions? La bonne volonté ne suf firoit pas, si nous ne sçauions ce que nous deuons faire: à raisõ dequoy l'Apostre disoit que plusieurs ont le zele de Dieu, mais qu'il n'est pas cõduit par la cognoissance qu'ils ont de luy . Qui a fait aussi (comme Platon dit) que mainte gent a commis beaucoup de fautes, parce qu'elle ne cognoissoit pas ce qu'elle faisoit: Car ce n'est pas vertu de bien viure tant seulement, si nous ne sçauons en quelle sorte nous deuõs faire nos sacrifices à Dieu, & luy demander ce que nous voulons obtenir de luy, & il auient souuët qu'en luy pẽsant demãder ce qui nous ressemble bon, nous demandons le contraire. Parquoy le poëte grec disoit (ainsi que Platon le recite) en son Alcybiade,

*O bon Roy Iupiter, ou soit que t'en prions,
 Ou ne t'en prions pas, le bien sans plus nous donne,
 Et si trop ignorans le mal te demandons
 Chasse le loing de nous.*

Voyla amy dequoy nous seruent les vertus, que Platon appelle intellectuelles ou cõtèmplatiues. Car tout ainsi que par la sciẽce de nauiger, le nau-cher cognoist la tempeste & les orages à venir, & se conduit plus seuremẽt au port : Semblablemẽt tout ainsi que l'art de l'agriculture fait que le la-

boureur sème son grain en sa saison, & par ce moïe reçoit la moisson abondante & plantureuse : Ainsi la sagesse & la cognoissance des choses diuines & humaines, fait viure l'homme vertueusement, à raison qu'elle l'incite tousiours à aymer la vertu, & tout ce qui est honeste. Mais d'autant que ce n'est pas assez d'ainsi sçauoir generallyment que c'est que la vertu, si nous ne sçauons cōment nous en deuons vsfer (comme il ne suffit pas de sçauoir que la fortitude est vne affectiō de l'ame moïene entre l'audace & la timidité, par laquelle vn chacun se porte valeureusement en temps & lieu, & quād il le conuient faire, si nous ne sçauōs choisir le temps cōuenable, & si nous ne cognoissons l'occasion quand elle se presentera) nous auōs besoing des vertus morales, ensemble des loix qui nous habituent & nous les font tousiours ensuyure: Car les vertus morales sont le vray effect des intellectuelles, qui nous conduisent & amēnent à la felicité seule & principale fin de l'homme. A. Ne parlon point encor des loix: car nous ne sommes pas hors du propos que nous auons commācé de la vertu. N. Et que veux tu que i'en die davantage? N'as tu pas desia confessé que la vertu & le vice ne sont pas vne mesme chose? & que la vertu est bōne & loüable, & le vice detestable & pernicieux? A. Combien que ie l'eusse accordé, & qu'encore maintenāt ie le t'accorde, toutefois tu n'as en rien satisfait à ta promesse. N. Quoy? que cher-

cherches tu, & qu'ay-ie promis d'auantage? A. Voy-la que c'est de promettre quelquefois ce qu'on ne sçauroit bailler. Tu m'as promis beaucoup plus que tu n'as fait, mais tu promettois selon t'õ imaginatiõ, & ie te semon de vrayment satisfaire à ce que tu as promis. N. Ie ne sçay que tu veux dire, & si ne puis penser en quoy ie t'ay fauçé ma foy.

B. Ny moy aussi. R. Ie te prie A V B E R T, ne nous tien plus en doute, & dy nous ce que tu demandes. A. Ie dy qu'attendu que nous ne sçauons pas cognoistre l'honeste, & la vertu, sinon lors que nous en parlons generallemēt, qu'il est necessaire que ce que nous en disons soit dit par opinion tant seulement. Et qu'il soit vray nous voions ordinairement arriuer que celuy qui à ton auis se fera porté sagement & vaillāment en quelque chose, sera reputé des autres vn lasche & meschāt pour l'auoir ainsi faitte. Par mesme raison ce que tu estimeras iustice & equité, vn autre l'appellera iniustice & tyrannie, combien toutes fois que uous serez tous deux d'opinion que la vertu doit estre preferée au vice, & la iustice à l'iniustice. N. Certainement A V B E R T, tu me demādes deux fois vne mesme chose, & il me semble sil te souuiēt de ce q̄ i'ay desia dit, que sans aucune difficulté nous pouons cognoistre ce qui est honeste, & ce qui ne l'est pas, & la difference qu'il y a entre le vice & la vertu. N'estce pas vertu d'aymer & craindre Dieu? n'est ce pas honeste d'estre bõ, liberal, charitable,

d'honorer nos parens, cherir ceux qui prouienēt de nous, & de ne faire iniure à personne? pourrois tu bien imaginer que ie parle par vne resuereſſe opinion tant ſeulement, encore qu'il en y ait qui diſent que c'eſt tout vn d'eſtre meurtrier ou de ne l'eſtre pas, d'eſtre crüel ou miſericordieux, de rüiner ſon prochain ou de luy eſtre ſecourable, d'eſtre malheureux Athée, ou de craindre & reuerer Dieu? Ne ſçais tu pas qu'en parlant de telles choſes nous ne deuons nullemēt appeller en teſmoignage les meſchans, qui ne cognoiſſent pas tant ſeulement la difference d'entre eux & les autres animaux? R. Si nous ne cognoiſſons qui nous ſommes, pourquoy nous ſommes nays, & quelle diuinité nos âmes ont en elles, encore moins aurons nous cognoiſſance de ce qui eſt honelte & de la vertu, & ſi nous ne mettons peine de nous bien cognoiſtre, nous nous priuerôs de la raiſon, laquelle eſt la iuſte reigle & balance des choſes honeltes, & de la vertu, tout ainſi que les meſures ſôt les reigles de toutes grandeurs ou quantitez. N.

Or dy moy A V B E R T, faiſons nous bien quand en enſuyuant noſtre deſordonné appetit, nous nous adonnons à laſciueté, à yurongnerie, & aux voluptez deſquelles le corps deſire auoir fruition, & parce moi en nous laiſſons en arriere la raiſon comme morte, qui neantmoins doit touſiours cōmander ſur nos affectionſ? Ne ſommes nous pas (comme diſoit le bō Diogene) plus ennemys de nous

nousmesmes que la nature n'a esté, attendu que nous voudrons viure comme les bestes brutes, cō-bien qu'elle nous ait faits hommes capables de raison? A. Mais quel mal faisons nous d'ensuyure nostre nature & de iouir moderémēt des plaisirs qu'elle nous offre? quel scrupule sayfit ta fantazie, ou te transporte ton imagination? ou sont maintenant les vertus moralles qui te font croire qu'il y a en cela quelque peché? N. Tu veux sauter du coq à l'asne, toutesfois ie ne m'en soucie nullemēt & si par ce que tu dis ie te veux cōuaincre de tous points: combien qu'il n'y a pas grande repugnance entre nous. A. Tu ne me conuaincras pas d'ōq sans premierement te cōuaincre toy mesmes, at-tēdu (ainśi que tu dis) que nous sommes d'accord. N. A la verité il s'en faut peu que nous ne soyons tous d'vne opinion, moi enant que tu n'entendes pas autrement ce que tu dis, que ie ne l'entens. A. Je le croy certainement: mais puis que ie ne l'entens pas ainśi, nous ne nous accorderons point. N. Il pourra estre que si ferons. A. Il pourra estre que non ferons. N. A quelle occasiō distu qu'il nous faut prédre avec mediocrité les plaisirs que la nature nous presente? A. Je l'ay dit, parce que si nous ensuyuons tousiours nostre nature, nous ne pourrons iamais mescheoir, non plus que les autres animaux, lesquelz viuent heureusement, & en grande tranquillité: à raison qu'ils ne s'esgarent iamais d'elle, & l'ensuyuent tousiours en tout ce

qu'ilz font. N. Je ne pensois pas que les bestes d'oresenauant deussent plus venir en ieu, toutesfois à ce que ie voy tu veux qu'elles soient encore de la partie. A. Non fay:& ie ne t'ay dit cecy sinon pour te declarer comme i'entens que nous deuõs suyure la nature, & la moderatiõ qu'elle nous ordonne en toutes choses. N. Comment? les beïtes ont elles quelque modestie en ce qu'elles font? A. Tu t'amuses par trop à mes parolles, & laisses par dissimulation en arriere ma volonté: ie ne dy pas que les bestes soient moderées ou temperantes, aussi ces mots n'ont iamais esté entédus entre elles: ie dy tant seulemēt, que leur vie est tresheureuse à occasion qu'elles ne s'esloignent iamais de la nature. N. En quelle sorte? A. Tu me uoudrois faire redire vne chose dix mille fois. N. Ne te fache ie te prie: car ie ne te demande cecy sinon d'autāt qu'il me semble que par ce que tu dis, nous ferons tost d'accord. A. Ouy certainemēt, mais non pas en la sorte que tu pēses. N. Ne dis tu pas qu'il nous faut tousiours ensuyure la nature, & la mediocrité qu'elle nous ordonne, si nous voulõs viure heureusement? A. Il est certain. N. Car ceste mediocrité est grandement louïable? A. Ie le pense ainsi. N. Et toutesfois que nous l'excederons, nous ne ferons pas ce que nous deuriõs faire? A. Il s'ensuit bien. N. Nature mesme nous reprendra quand nous excederons celle mediocrité? A. Ouy, attendu qu'elle est la vraye & asseurée

rée reigle de nostre vie. N. Qu'apelles tu nature?
 A. Mais à quelle occasion le me demandes tu? N.
 Parce que ie voy que la nature est prinse entre les
 philosophes en plusieurs sortes, & ie ne sçay pas
 si tu la prens maintenant comme Aristote la dif-
 finit en ses liures de la philosophie naturelle, c'est
 à sçauoir pour le principe & pour la cause du mou-
 uement, & du repos des corps esquels elle est de
 soy mesmes & non point par accident? A. Ie ne
 l'entens pas ainsi: car la nature ainsi prinse est cõ-
 mune autant aux hommes qu'aux bestes, & qu'à
 toutes les autres choses qui n'ont point de vie ny
 de sentimēt: ioint que ceste nature ne met aucu-
 ne differēce entre l'excez & la mediocrité. N. Tu
 entens donq par la nature, l'instint ou bien l'ap-
 petit & inclination des animaux? A. Quand biē
 ainsi seroit, que pēses tu qu'il s'en deust ensuyure?
 N. Dy moy premierement si tu la prens en ceste
 sorte, & puis ie te diray ce qu'il s'ensuyura. A. Ie
 cognois fort bien à ta contenance que tu pēseras
 prouuer le contraire de ce que i'ay dit. N. Aussi
 est il vray: car il faudra dire necessairement que
 les bestes soient iustes, fortes, magnanimes, tempe-
 rantes, & qu'elles cognoissent la difference qu'il
 ya entre l'excessiueté & la mediocrité, attendu
 qu'elles ensuyuent tousiours ceste mediocrité. A.
 Voyla bien conclu! Les bestes iamais ne se tüent
 elles mesmes volontairement, les bestes donques
 sçauent que c'est de se tüer, ou bien de ne se tüer

pas? Les bestes ne mangent point les pierres, ou le fer, elles cognoissent donq en quoy leur pasture differe d'avec les pierres & d'avec le fer? les bestes ne s'en yurent iamais, à raison qu'elles n'ont pas l'usage du vin, les bestes donques ne sont point yuroignes, ou bien elles sçavent discerner l'yurógnerie d'avec la sobriété? Tu vois biẽ que ta raison n'a aucune vraysemblance, veu que les bestes en ce qu'elles font, n'ont point de iugemẽt ny de cognoissance, & que nature a esté ainsi prouidente en leur endroit. N. Regarde mieux à ce que tu dis, à celle fin que tu puisses cognoistre combien tu es confus. Tu dis que les bestes ensuyuent toujours leur nature, & que ceste nature n'est autre chose sinon leur instinct ou inclination. Oĩ sil est ainsi, il s'ensuyt d'óq que leur appetit ait esté prouident enuers soy mesmes, & qu'il y a autãt de natures comme il y a d'animaux? A. Aucunes fois nous entendons par la nature, l'inclination des choses, aucunes fois leur forme, & quelque fois la cause de tout ce qui a estre, qui est Dieu tout puissant, createur du ciel & de la terre, & de tout ce qui dans eux est contenu. N. Qu'entens tu d'óq par la nature? A. l'entens maintenant par la nature la forme que le seigneur a donnée aux animaux: & quãd ie dy que nature a esté grandemẽt prouidente en leur endroit, i'entens que la puissance & la bóté de Dieu est infinie, & qu'il leur a donné vne forme que i'appelle maintenãt nature, par
le

le moi en de laquelle elles ont vne certaine puissance, & vertu de sçauoir choisir ce qui leur est necessaire pour leur entretenement, de laquelle ils ne s'esgarent iamais. N. Quand tu dis donq que nous deurons tousiours ensuyure nostre nature, tu entens par la nature, nostre forme, qui est l'ame raisonnable, & par consequent la raison? A. Je l'entens ainsi: aussi la raison, selon Ciceron, n'est autre chose sinon la nature menée & conduite à sa plus grande perfection. N. C'est donques la raison que nous deurons ensuyure, par laquelle nous cognoissons l'excessiueté & la mediocrité? A. Ouy. N. Et les autres animaux ont ils ceste cognoissance? A. Non, car ils n'ont point la raison ny le iugement comme nous. N. Toutesfois ceste mediocrité est bonne & louïable? A. Fort. N. Et l'excessiueté est mauuaise? A. Il n'y a doubte. N. Et combië que les bestes ne cognoissent point ceste mediocrité, neantmoins elles l'ensuyuent tousiours? A. Mais ou tendent toutes ces demandes? N. A ce que ie veux prouuer: C'est que nous cognoissons naturellement qu'il y a difference entre l'honeste & le deshoneste, & entre le vice & la vertu, & que ce ne sont point mots d'opinion tât seulement, combië que les autres animaux ne sçachent que c'est, ny n'en puissent auoir aucune cognoissance. A. O que tu es subtil, & comme sans y penser tu m'ameines là ou tu veux. B. Je croy certainemēt qu'il te faudra bien tost changer d'o-

pinion: car ie voy que N I C O T dispute à la mode Socratique, & qu'à la fin il t'aura fait respondre tout au rebours de ton intention. A. Toutesfois il n'a pas gagné encore sur moy l'auátage que tu pourrois penser: Et combien que i'aye desia confessé qu'il y a difference entre l'honeste & le deshoneste, & entre le vice & la vertu, & que la vertu soit bonne, & le vice pernicieux, ie l'ay dit parlant generalmente: mais il ne s'en suit pas pourtāt que ie le doiue ainsi confesser des choses honestes & des vertueuses: Car il y a tresgrāde difference entre les choses honestes & l'honeste, & entre les choses vertueuses & la vertu: tout ainsi qu'il y a difference entre l'equalité & les choses qui sont esgales, & entre la grandeur & les choses grandes. N. Ie t'ay desia respondu à cecy, fors seulement à la dissimilitude que maintenant tu me proposes des choses vertueuses d'auec la vertu, ainsi que de l'equalité d'auec les choses esgales. A. Respony donq, aumoins si tu pēses que tu le puisses faire. N. Il n'y a pas si grande difficulté. A. Tant mieux pour toy. N. Cōment cognois tu quād quelques choses sont esgales? A. Si ce sont nōbres, quand il y a autant d'vnitez en l'vn cōme en l'autre: Si ce sont lignes, quād elles sont d'vne mesme lōgueur: & si ce sont corps, quand ils sont d'vne mesme longueur, d'vne mesme largeur, & d'vne mesme hauteur: car alors ie diray qu'ils sont esgaux en cela. N. Mais serót ils ainsi esgaux, parce que ce sont nōbres,

bres, ou lignes, ou corps? A. Non. N. Ou parce que tu penses qu'ils soient esgaux? A. Nón plus, parce que l'opinion ne sert de rien en cela. N. Pourquoi donq? A. Parce qu'il conuient à l'equalité. N. Par l'equalité donq, nous cognoissons quand quelques choses sont esgalles? A. Voirement. N. Semblablement nous cognoissons l'equalité par les choses esgalles? A. Nous la cognoissons par mesme raison. N. Et nous cognoissons aussi l'inequality & les choses inegalles? A. Tout ainsi. N. Tout ainsi donques qu'en cognoissant l'equalité, nous cognoissons les choses esgalles, par mesme moien par les choses esgalles nous cognoissõs aussi l'equalité? Et si nous sçauons que c'est que l'equalité, nous sçaurons quand quelques choses seront esgalles ou ne le seront pas? A. Tu n'as maintenant que redictes: car ie t'ay desia accordé tout cecy. N. Tu m'as aussi accordé qu'il y a vertu & vice, excès & mediocrité, & q̄ la vertu & le vice estoient contraires. A. Quand bien ie n'en aurois rien dit ie te l'accorde maintenant. N. Tu as dit aussi que la mediocrité estoit bonne, & que l'excès ne valoit rien? A. Tu me veux faire croire que j'ay dit ce que ie n'ay pas dit. N. N'as tu pas dit que nature mesme nous enseigne d'ésuyure la mediocrité, & qu'en suyuant la nature nous ne pourriõs iamais mescheoir? A. Je suis contét d'auoüer que ie l'ay dit. N. Tu ne veux pas aussi denier que tout ce que nous faisons selõ la raison, & pour l'en tre-

tenement de la republique, & de la société des hommes, ne soit honeste & digne de louïage? & moins encore que la vertu ne consiste en la mediocrité, attendu qu'elle est toujours compaigne de la raison, qui fait que nous ensuyuons toujours la mediocrité? A. Mais que veux tu conclure par tout cela? N. Tu le sçauras moienant que tu veuilles respondre patiemment à ce que ie te demanderay. A. Ie serois fort marry si ie l'auois fait autrement. N. Comment cognoistu la vertu & l'honeste? N'est ce pas par le moien des choses honestes, & des vertueuses? Tout ainsi que tu as dit que nous cognoissons l'equalité par les choses qui sont esgales? Tu ne pourrois aucunement diffinir l'equalité, sans la rapporter aux choses esgales, & si tu ne dis pas que ces choses soient esgales, parce qu'elles sont de marbre, ou d'argent, ou bien de quelque autre matiere, ains tu les appelles esgales, parce qu'elles conuienēt à l'equalité? A. Ie ne veux point contredire à cela. N. Pareillement si quelques choses sont esgales, elles le sont par l'equalité, tout ainsi que nous voïos que par la beauté, les choses sont appellées belles? A. C'est vne mesme consequence. N. Nous ne pourrions pas aussi cognoistre la beauté, sinon par le moien des choses belles. Et combien que tu conçois en tó entendement, que c'est que beauté, tu le fais parce que tu as veu les choses belles. A. Il est certain. N. Ne t'ay-ie pas asseuré que nous ne serós plus guieres

res sur ce propos, & qu'il n'y a repugnance entre nous? A. Voyons ie te prie que tu sçauras faire, & laissons toutes ces harengues: car aussi ne seruent elles de rié, si tu ne veux ressembler aux escrimeurs, lesquels font dix mille tours pour amuser leur auersaire, & le mettre hors de garde, lors qu'ils veulent assener vn roide coup, ou bien qu'ils taschèt à luy donner vne touche franche. N. Si nous sçauons que c'est que la vertu, ne faut il pas que nous cognoissions les choses vertueuses? & si nous cognoissions l'honeste, ne cognoistrons nous pas les choses qui sont honestes? Pareillement si la vertu cōsiste en la mediocrité, ne faut il pas que les choses soient vertueuses, qui seront selon ceste mediocrité? Et puis que l'honeste se rapporte tousiours à ce qui est bon & loüable, à l'honneur de Dieu, au profit de la republique, & à l'entretienement d'vn chascun, ne faut il pas que les choses qui serót telles soient aussi honestes? Puis aussi que le vice & la vertu ne dependent point de l'opinion tât seulement, ne serions nous pas priuez de tout bon iugement, si nous disions que les choses ne sont point honestes ny deshonestes, sinon en tant que nous l'imaginons ainsi? Quand tous les opiniaftres se voudroient obstiner en leur opiniaftreté, ils ne pourroient toutesfois demeurer en vne si estrange fantazie, si par mesme moien ils ne prenoient plaisir d'estre reputez fols & de nul iugemēt. Qui est celuy, si il faut que ie le redie encore, qui ne co-

gnoit bien qu'il est honeste de secourir son prochain, & deshoneste de n'en tenir aucun conte? Que c'est vne chose vertueuse de craindre & honorer Dieu, & vicieuse & indigne de l'homme de n'en faire nulle estime? Que c'est vertu d'estre bõ, modeste, misericordieux, humain, liberal, & vice d'estre meschant, immodeste, crüel, implacable, & auaritieux? Qui est celuy qui se pourroit persuader qu'en tout cecy n'y a qu'opinion, & qu'il n'y a nulle differéce entre le vice & la vertu, ny entre l'honeste & le deshoneste? B. Je ne pense pas que si ceux la qui le croient ainsi entendoient tes propos, qu'ils ne fussent incroyablement marris d'auoir esté hommes, & de s'estre ainsi miserablement esloignez de la raison. N. S'il est ainsi dõques qu'il y ait vice & vertu, honesteté & deshonesteté, ne faut il pas par mesme moien qu'il y ait quelques choses honestes & d'autres deshonestes? Et que tout ainsi que Socrate est laid, & Paris beau, parce qu'il y a grande laideur en Socrate, & grãde beauté en Paris, par mesme raison que les choses soient bonnes & vertueuses, à l'occasion qu'elles sont selon la vertu, & les autres mauuaisés & vicieuses, parce qu'elles conuienēt au vice, non pas pource que Socrate ou Epicure les font, ou biē ils ont telle opinion? R. Certainement AUBERT, tu ne peux fuyr dauantage que tu ne cõfesses que tu es vaincu: à raison dequoy tu peux bien maintenãt changer de propos, & parler de quelques autres cho-

choses. B. Je croy qu'il en fera plus aise que sil estoit autrement, attendu qu'il ne fait de l'opiniastre sinó par maniere de dispute. A. Je ne suis pas encore là ou vous pourriez bien pēser. Et puis que ce n'est pas tousiours vertu, combien que ce que nous faisós soit honeste, si pareillement nous n'a-uós l'habitude d'icelle q̄ nous aquerós par vne ló-gue exercitatió & coustume (si nous croyós les philosophes) à tout le moins NICOT, tu m'accorderas que nous sōmes biē curieux, & de loisir d'ainsi trauailler pour aprendre & aquerir la vertu. Il vaudroit mieux puis qu'il y a si grande difficulté en cela, suyure le conseil d'Eurypide, & la laisser sans en faire iamais estime en aucune sorte. N. Mais bien plustost ie te feray la mesme respóce que Socrate fait à Eurypide : que par mesme raison nous ne deuons point chercher des seruiteurs, à l'occasion que nous ne les pouuons recouurer qu'auēq grande difficulté, combiē que nous en ayós grād besoing, & ne nous en puissiós passer aucunemēt.

B A la verité tu merites d'ouyr ceste responce, & ie pēsois bien q̄ tu deusses dire quelque autre chose.

A. Certes ie ne sçauois tant faire l'opiniastre, que ie ne me renge à la fin à quelque deuoir, auēq ce que vous m'estimeriez hors de tout bō iugemēt, si n'ayant aucun moien de pouuoir plus soustenir mon opinion, ie faisois semblant neantmoins de vouloir encore desbatre contre ce que NICOTA si bien dit.

N. La verité, amy, t'amene à ce deuoir,

car nous offensiōs par trop la maieſté & l'excellence de l'homme, ſi nous croions que la vertu & le vice ne ſont riē, ou bien qu'il n'y a point de difference, & que ce ſont mots d'opinion tant ſeulement. Et puis que l'homme excelle ſur tous les autres animaux, & qu'il eſt fait pour quelque fin, ainſi que les autres choſes naturelles, cōme nous aprenons par la philoſophie, il faut neceſſairemēt que ce qui le conduit à ſa principale fin ſoit véritablement bon, & au cōtraire ce qui l'en diuertit, deteſtable & pernicieux. Or ſa principale fin eſt de cognoiſtre & honorer Dieu, & de viure vertueuſement: parquoy il ne peut eſtre que la vertu & le vice, ſoient par fantazie, ou bien que l'honeſte & le deſhoneſte ſoient en l'opinion ſeulement. A. Toutesfois ie ſuis fort eſbahī de ce que tous n'auons vne ſemblable opinion du vice & de la vertu, comme nous auons les meſmes ſens? Tu n'entens pas le ſon autrement que moy, ny tu n'aperçois pas les couleurs par aūtre moien, & ſi nous ne diſcordōs point en la cognoiſſance d'icelles couleurs: Mais tous n'auons pas ſemblable opinion du vice ou de la vertu, ains ce que tu penſeras eſtre vice, vn autre croira que c'eſt vertu: pareillement ce qui me reſſemblera honeſte vn autre le trouuera deſhoneſte. N. Ceux auſſi qui n'ont point la raiſon de prauée ont toujours ſemblable opiniō du vice & de la vertu: mais ceux la qui ont le iugement corrompu, ils corrompent auſſi l'opinion qu'ilz

qu'ilz en deuroient auoir : & il leur auient tout ainsi qu'aux yurongnes, ou aux frenetiques, lesquels à raison qu'ils ont les sens lezez, ne sentent ny cognoissent iamais les choses cōme elles sont.

B. Je croy aussi que c'est parce qu'vn chascun tache tousiours à gaster & seduire nos esperis, qui conçoient apres les opiniōs semblables à ce qu'ō leur a persuadé: car les opinions sont volontaires, mais nos sens ne sont point ainsi en nostre puissance, & ont tousiours leur naturelle operation, encore que nostre volonté y repugne. Il seroit impossible que si i'ay les yeux ouuerts moiennant qu'ils soient sains, pareillement ie ne voie ce qui me sera présenté, ou bien qu'en touchāt quelque chose, ie ne sente si elle est chaude ou froide, dure ou molle, combien que ie ne le voulusse point cognoistre.

A. Ily a donq quelque apparence, que l'institution ou bien la nourriture nous engendre l'opinion que nous auons de la vertu, attēdu qu'ō nous a ainsi acoustumez des nostre enfāce d'estimer cecy vice, & cecy vertu, & parce moiē que la vertu gist en la seule opinion?

N. Par mesme raison tu deurois penser que nous mangeons & beuuons par opinion, veu que deslors que nous sommes nays nous nous accoustumons à mäger & à boire.

R. Croy moy A V B E R T, il te faut chāger de propos, car tu as vn trop fort aduersaire, ioint que le droit le fauorise en tout.

A. Je confesse veritablement qu'il y a difference entre le vice

& la vertu, entre les choses honestes & les vicieuses, & que ce n'est point par opinion seulement que nous le pensons ainsi: toutesfois NICOT, tu me ferois grand plaisir s'il te plaisoit de me dire que tu appelles proprement vertu: car on ne le peut encore bien comprendre par tes propos, & neantmoins c'est vn point principal de nostre dispute.

N. Vertu est vne habitude volontaire, consistant en vne mediocrité, telle que la vraye raison ordonne heu esgard à nous. A. Pourquoy distu qu'elle cōsiste en vne mediocrité? N. Par ce que la vertu est entre deux extremitez, desquelles l'vne excède, & l'autre est defectueuse en ce qui deuroit estre fait. Comme la liberalité est vne vertu moyenne entre l'auarice & la prodigalité: pareillement la fortitude ou magnanimité, est vne vertu moyenne entre la coüardise & la hazardeuse temerité. Or ie l'ay aussi appellée habitude volōtaire, à raison qu'elle doit estre confirmée par longue continuation, & qu'elle est en nostre electiō, pour faire difference des vertus & des sçiences, lesquelles combié que soient habitudes, ne sont point toutesfois en nostre election, à l'ocasiō que sçachās quelques sciences, nous ne pouuons point faire que nous ne les sçachions, comme ayant l'habitude de la vertu, nous pouuons bien ne faire pas les choses vertueuses. A. Par mesme raison ie diffiniray donques le vice, attendu qu'il depend de mesme sorte de nostre election? N. Tu le diffinirois mal,

mal: car alors ceste election n'est pas conduite & gouvernée par la raison. A. Comment? ne trouverés vous pas tousiours ceste mediocrité en tout ce que nous ferons & en toutes nos affectiōs? N. Non: car il y a des actions & des affectiōs, lesquelles sont d'elles mesmes mauuaises, sans qu'elles puissent iamais estre autres: comme enuie, mal-ueuillence, larrecin, paillardise: & sont appellées vices, non pas pour autant qu'il y ait aucune mediocrité entre elles, mais bien parce qu'elles sont tousiours vicieuses. A. En quelles actions dōques, ou biē en qu'elles affectiōs mettrons nous ceste mediocrité? N. Nous mettrons la fortitude, entre la crainte & l'audace, la temperance, entre la douleur & la volupté, la liberalité, entre la prodigalité & l'auarice, & ainsi ferés vous des autres, cōme tu peux voir es liures qu'Aristote a escrit de meurs. Mais nous parlons des vertus moralles qui concernent les operations des hommes, entant qu'ils sont animaux sociables, & nays pour s'entretenir les vns avec les autres: car il y a d'autres vertus qui ne sont point en vne mediocrité, ains en vne extreme perfection: comme aymer Dieu, c'est vne vertu qui ne se rapporte pas à vne mediocrité, à raison qu'il seroit impossible que nous l'aymissiōs trop. R. A ce que ie voy, les vertus moralles sont le reiglemēt de nostre appetit, parce que par leur moien il veut & desire ce que la raison luy commande de vouloir tant seulement? N. Ouy: & à

ceste cause elles nous sont grandement necessaires, à l'occasió que nous sommes subiects à beaucoup de mutations, & que maintesfois nostre appetit nous incite à plusieurs choses, sans tenir aucun ordre ny aucune mediocrité. A. Mais qu'appelles tu l'appetit? N. Suyuant nostre propos, ie l'appelle le mouuement de l'ame, qui est fait à raison de quelque biẽ, ou de quelque mal, sans qu'il y ait aucune raison. A. Pourquoi y adioustes tu, sans qu'il y ait aucune raison? N. Ie le fay suyuant l'opinion d'Alcynoüs Platonicien, parce qu'alors nous n'ensuyuons pas la raison, qui fait que souuent nous sommes menez par nos affectiós combien qu'elle y repugne. A. Ie prens vn incredible plaisir en tes doctes responce, toutesfois ie ne puis comprendre comme il est possible, que nous puissions bien vser & aussi abuser de la vertu, ainsi qu'Aristote l'escriit au premier liure de la republique: Et sil est ainsi, i'ay occasiό de doubter de tout ce que tu as dit cy deuant. N. Aristote semble peu constant en cela: car au second des moralles il denye qu'aucun puisse mal vser de la vertu. Mais il faut entẽdre que soudain que nous abusons de la vertu, deslors elle pert le nom de vertu, d'autant qu'elle ne peut estre sans tous les adioints, & toutes les circunstances qu'elle doit auoir. Or la vertu est prinse en deux sortes, c'est à sçauoir proprement en tant qu'elle est vne habitude de nostre ame, consistant en la mediocrité qui est ordónée

par

par la vraye raison, & improprement, pour l'habitude par laquelle celuy qui l'a, peut faire sans aucune difficulté ce que les hommes vertueux font en ensuyuât la vraye vertu: comme s'abstenir des voluptez, vser de liberalité, se hasarder courageusement aux perils, combiẽ qu'il le face d'vne mauuaise volóté, & pour vne malheureuse fin. En ceste maniere les meschans peuuent abuser facilement de la vertu, c'est à dire peuuent faire les choses vertueuses par vne meschãte deliberatió. Qui a fait qu'Aristote a dit au second liure des meurs, que celuy n'est pas incontinent iuste qui fait les choses iustes, ny celuy liberal qui fait grande largesse de ses biẽs, si en ce faisant il ne se propose vne bonne fin, & s'il n'observe toutes les autres circonstances qu'il conuient observer. A. Puis que nous sommes venus si auant, & que tu respons si diuinement à ce que ie te demande, ie me ferois grãd tort ce me semble si nous ne poursuyuió ce propos qu'à demy, sinon que RONSARD & BAÏF se faschent de me voir demander tant de choses. B. Ie croy qu'il n'y a nul de nous qui ne prenne vn singulier plaisir en ce que tu fais, à tout le moins ie le te puis bien promettre de moy. R. Tu peux bien pareillemẽt l'en asseurer de moy. Toutesfois ie ne sçay pas que tu veux demander dauantage. A. Ie veux demander tant seulement comment nous aquerons la vertu, & la sçauó discerner d'avec le vice: car ceux qui en ont escrit n'ont pas esté

de semblable opinion, ioint qu'il semble qu'Aristote mesme est peu asseuré en tout ce qu'il en a dit. Et combiẽ qu'il ayt repris ceux la qui ont péfẽ que nous ne pouuons point aquerir la vertu en aucune sorte, ains que nous sommes vertueux par inspiration diuine, sans laquelle (comme dit Ciceron) nulle vertu excellente ne peut estre: il semble toutesfois incliner en vn autre lieu à ceste opinion. B. Aristote dit par tout, que nous aquerons les vertus moralles par vne longue habitude & inclination: ce que nous demonstrõs en les appellant habitudes: car biẽ que l'homme entre tous les animaux soit capable des vertus, il ne f'ensuit pas partant qu'il les ait de sa nature, ou par quelque autre moiẽ: Non plus que nous ne disons pas que l'aciẽr taille par luymesmes, encore qu'il le puisse mieux faire que l'eau, ou que les choses molles. N. Veritablement c'est l'opinion d'Aristote, laquelle me semble vraye, cõme aussi le mot *ἦθος* le denote, qui signifie les meurs, duquel *ἦθος* & *ἠθικὰ*, (c'est à dire moralles) sont deriuez: à raison de quoy Plutarque appelle les meurs, vne qualité de la partie irraisonnable, laquelle estant cõduitte par la raison, est apres confirmée par la longue continuation. Et il est vraysemblable que ces vertus ne sont point engẽdrées avec nous, autrement nous serions tousiours vertueux, veu que les choses naturelles ne peuuent iamais s'acoustumer à ce qui est contraire à leur nature: cõme la pierre ne peut

na-

naturellement demeurer en haut, ny le feu deualer en bas. R. Je croy aussi que cela soit vray, & que nous aquerons la vertu de mesme sorte que nous aprenons les arts, & que tout ainsi que nous deuenons charpentiers en charpentant, ou musiciens en chantant, semblablement nous deuenõs iustes en faisant les choses iustes, & vertueux en faisant les choses honestes. A. Vous péserez tous ce que bon vous semblera, tant y a que ie suis tres-certain qu'Aristote a dit en autre lieu le contraire. B. Il seroit donq peu constant. A. Je m'en rapporte à ce qui en est, au moins ie dy verité. R. Il ne me souuiét point d'auoir leu en Aristote, qu'il ait heu autre opinion que celle que NICOT & BAÏF ont recité. A. Comment l'entens tu dõq, quand il dit que c'est vn don de Dieu, que nous soions iustes, forts, magnanimes, temperans, & que cela ne peut nullemēt proceder de nous? sçauroit il demonstrier plus clairement que nous auõs la vertu par inspiration diuine, & par consequent (auec ce qu'il est inconstant) ne reprend il pas Socrate sans occasion? N. Aristote dit certainemēt que c'est vn dõ de Dieu, quãd nous sommes forts, iustes, magnanimes, temperez, c'est à dire que la force, la iustice, la magnanimité, la temperance, procedent de luy, & que tant seulement il est en nostre liberté de viure iustement, & d'ensuyure le cõseil de ceux qui nous exhortēt de ce faire, à l'occasion dequoy le mesme Aristote dit en vn autre

lieu fuyuant l'opinion d'Hesiodé.

*Celuy qui de soy mesme a de tout cognoissance,
Certes il est tresbon, & bon celuy aussi,
Qui obeit à ceux qui luy font remonſtrance:
Mais cil qui ne ſçait rien, & n'a aucun ſoucy,
D'apprendre & d'obeir au conſeil qui luy donne
Il eſt laſche & chetif.*

Il ne deſnie donq pas que nous n'aquerions l'habitude des vertus actiues, par longue continuatiõ & exercice: & ainſi tu vois qu'il n'eſt pas inconſtãt en cela comme tu l'accuſes qu'il eſt. R. Et c'eſt pourquoy il dit, que l'habitude des vertus n'eſt pas ſemblable aux facultez naturelles, lesquelles precedent touſiours leurs operations, cõme nous n'aquerons pas la veüe parce que nous auons ſouuent regardé, ainſi parce qu'auparauãt l'œil auoit ceſte facilité naturelle de voir, ſans laquelle nous ne pourrions voir. B. Quand bien ainſi ſeroit que Ariſtoteſe contrediroit, nous ne deurions de riẽ nous en ſoucier: car la verité ne depend pas de ſon autorité, ou de ſon teſmoignage, & ne reſte tant ſeulement ſinon que NICOT nous diſe ce que AVBERT luy a demandé, d'ou vient que nous ſçauons diſcerner le vice d'avec la vertu. N. J'ay deſia dit, ſ'il m'en ſouuient, que nous auõs ennées en noſtre ame les notices des choſes honeſtes & de la vertu, qui ſont comme les ſemences & enſeignemens de ce que nous deuõs faire: car puis que Dieu l'a faitte à ſon image & reſſemblance, il n'a pas

pas voulu à mon auis que le temps ou l'exercice tant seulement luy apporte la cognoissance de l'honeste & de la vertu. Mais il faut q̄ nous soions humbles de cœur, & que nous priôs incessammēt le Seigneur qu'il luy plaise nous donner la grace de pouuoir tousiours ensuyure ces saincts commandemens, sans nous desuoier du vray chemin de vertu: car si pour raison de nostre mauuaise vie il retire de nous sa misericorde, nous perdons la cognoissance que nous auôs, & deuiendrôs semblables aux bestes irraisonables. Or nous auons le corps, ensemble nos mauuaises affectiôs, qui sont familiers & domestiques aduersaires de nostre esperit, lequel succumbe du tout si nous n'y prenôs soigneuse garde: & combien que nous aymions la vertu, toutesfois nous ensuyuôs le vice: à raison de quoy saint Paul disoit: Qui me deliurera de la mort de ce corps? las! ie voy en mes membres, c'est à dire en mes affectiôs, vne loy repugnāte à celle de mó entendemēt: & ie ne fay pas biē, encore que le biē ie ayme, mais au cōtraire i'ensuy le mal, lequel ie hay grandement. Et à ce mesme propos la pauvre Medée en se complaignant s'escrivoit,

Ie voy ce qui est bon, ie l'ayme, & le desire,

Mais las! i'ensuy le mal.

Dauantage il nous faut de nostre ieune age acoustumer à faire & desirer tout ce qui est honeste, & exercer nostre esperit es choses vertueuses, & aprēdre des sages, autrement il ne se rendra iamais ca-

pable de la vertu: à raison dequoy les sages peres, (comme dit Socrate) combien qu'ils sçachét que leurs enfans sont modestes & attrempez, neantmoins il leur defendent de cōuerſer avec les meſchans, comme ſi la conuerſation des gens de bien eſtoit le vray exercice de la vertu, & celle des meſchans, ſon entiere rüine. B. La nourriture auſſi eſt de grande importance: car nous retenõs principalement ce qu'on nous a mōſtré en noſtre ieuneſſe, & ſi ſommes ſemblables aux ieunes arbriffeaux, leſquels ſõt droits ou tortus, ſelõ que nous les auons entretenus lors qu'ils ne faiſoient que naiſtre: parquoy le ſententieux Horace diſoit,

*Deslors que le Leurrier acouſtume à iapper
A la peau d'un Regnard, & qu'il peut eſchapper
Et aller dans les bois, de chaffer il ne ceſſe:
Pren donq plaisir, enfant, doüir en ta ieuneſſe
Touſiours de bons propos, le pot garde & reçoit
L'odeur que le potier y meit quand le faiſoit.*

R. Encore ce n'eſt pas aſſez d'auoir eſté bien inſtituez, ſi nous ne ſommes bien nays, & ſi de noſtre nature ne prenons plaisir aux choſes honeſtes: car il nous auindra tout ainſi qu'aux mallades, leſquels ne ceſſent de ſe demener dans leur liët, & changent de place à tout inſtant, cuidans par ce moien donner quelque allegement à leur douleur, combien que ce ſoit en vain qu'ils le font, attendu qu'ils ont touſiours dãs le corps, l'humeur mauuaiſe qui leur cauſe le mal, & qui empeschera
leur

leur guarifon. Et tout ainfi que la mauuaife terre, quand elle a eſté diligemment cultiuée, & qu'on y a ſemé le bon bled, deuiet plus abondante en ronçes & en eſpines: Semblablement celuy qui a l'eſprit meſchant & depraué, deuiet ſouuent plus meſchant, par ce qu'on luy a enſeigné. Et à ce propos la ſaincte eſcriture dit, la ſageſſe n'entrera iamais dans l'ame maligne. A. O malheureux celuy qui penſe que la vertu & l'honneſte ſoiēt mots d'opinion ſeulement. O miſerables & brutaux Epicuriens, qui auez mis voſtre felicité aux plaiſirs & immundes voluptez du corps, & combien que vous feuffiez hōmes, neantmoins vous auez voulu deuenir beſtes irraifonnables! O forçené Archelas, qui as furieufement ſouſtenu qu'il n'y auoit aucune difference entre l'honneſte & le deſhonneſte, & par meſme moiē que le vice & la vertu eſtoit vne meſme choſe! Las! miſerables philoſophes, que ne penſies vous mieux à vous meſmes, & ne recognoiſſies la grace que vous auies reçeüe du Seigneur, & que la vertu eſt la vraye perfection de noſtre nature! O bon prodique combien tu as eſté plus ſage & auifé, quād tu as fait parler à Hercule la vertu en ceſte ſorte: Je ſuis aueq les Dieux, & aſſiſte touſiours aux gens de biē, ſans moy nulle œuure, ſoit diuine ou humaine, ne peut eſtre faite. Je ſuis plus honorée des dieux & des hommes ſages, que nulle autre choſe qui ſoit: Je ſuis l'ayde & la compaigne des hommes, fidelle gar-

diene des maisons, amyable à vn chascun, amyce & conseruatrice de la paix, fidelle compaigne en temps de guerre: ie donne à mes amys promptement & à suffisance tout ce qui leur est necessaire: le somme leur est plus agreable qu'aux paresseux: iamais ils ne s'ennüient quand ils s'esueillēt, & si pour le dormir ne delaissent point à faire ce qu'il doiuent: & quand Dieu les veut r'appeller à soy, iamais ie ne permé qu'ils meurent sans honneur, ains i'eternize leurs loüïages avec la singuliere recommandatiō en laquelle la posterité les aura tousiours. N. Graces soient rendües au souuerain seigneur Dieu tout puissant, createur du ciel & de la terre, de ce qu'il luy a pleu amener nostre dispute à vne si honeste conclusion, & nous faire cognoistre l'erreur & impieté des pauvres philosophes, lesquels (comme dit sainct Paul) par leur trop grande presomption ont müé la verité de Dieu en mensonge, & se sont perdus en leurs folles imaginations. B. Encore que nous ayons mis fin à ceste dispute, ie cognois à la contenance de RONSARD, qu'il voudroit bien qu'AVBERT reprist le propos des loix: toutesfois il est desia haute heure, ioint que i'ay promis à BERNARDIN DE SAINT FRANCOIS que ie l'irois voir à ce matin, auquel ie ne voudrois faucer ma promesse. R. Ie te prie donq reuenir incontînēt apres disner, à celle fin que nous puissions auoir assez de loisir pour ouyr ce qu'AVBERT voudra dire, & si d'a-

uanture

uature l'occafion fe presente, tu le prieras de ſ'y trouuer, m'affeurāt qu'il fera autāt bien venu cōme ſes loüables & ſingulieres vertus le meritēt. A. Ce me fera encore plus grand plaifir qu'à vous autres: car la prefence d'vn ſi excellent Senateur m'augmentera le courage, de forte que i'efpere ſil y viēt, que N I C O T n'aura pas ſur moy l'auantage qu'il a heu ce matin. N. S'il te plait, B A Ï F, tu l'en prieras auffi de ma part, & puis que R O N S A R D veut que nous reuenions icy apres diſner, ie ne faudray de m'y trouuer. A. Ie t'accompagneray comme i'ay fait auuit, car en y allant il faut que ie paſſe deuant ta maifon. R. Et parce que ie vous pourrois faire attendre, à raiſon que ma maifon eſt loing de la tienne, N I C O T, ie m'inuite à diſner avecq toy. N. Tu me fais vn ſingulier plaifir, & ſil plaiſoit aux autres de faire le ſemblable, ie mettrois peine de les biē traiter. B. Ie t'ay deſia dit mon excuſe. A. Combien que ie n'aye point dit la miene, toutefois vous la ſcauez aſſez: car ie veux pēſer à ce que ie deuray dire. B. Adieu donq mes amys iuſques apres diſner.

Fin du ſecond Dialogue.

Gg iij

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...



LE TIERS DIA-

LOGVE DE GUY DE BRVE'S.

Les personnages du Dialogue.

RONSARD, NICOT, AVBERT, BAÏF.

RONSARD.



V sçais NICOT, que nous auons promis à BAÏF, de nous trouuer incontinent apres disner à la belle prairie ou tu as disputé ce matin contre AVBERT, que l'honeste ny la vertu n'estoient point mots d'imagination: à raison dequoy nous ne deuous plus longuemét arrester sans y aller: car peut estre que BERNARDIN DE SAINT FRANCOIS y sera venu, pour honorer de sa presence nostre derniere dispute. N. l'en seray fort ioieux s'il a voulu prendre celle peine: car ie m'asseure qu'il fauorifera mon parti, attendu qu'il sçait desia par experience combien les loix sont honorables & necessaires en vne republique. Toutesfois nous auôs promis à AVBERT que nous l'attendriôs icy pour nous en aller tous ensemble, & ie serois marri

de luy auoir faucé ma promesse. R. Je ne sçay si nous aura point ioué d'une ruse, & si il n'est point desia party, pour y estant premieremēt que nous, nous pouuoir accuser d'auoir tenu peu de conte de nostre promesse. N. Il est biē pour ce faire. Toutesfois il s'accuseroit luymesmes: car il ne seroit pas venu cōme il nous a promis. R. Il diroit que si. mais qu'alors il n'y a trouué personne: parquoy il s'en seroit allé vistemēt & auroit pris vn autre chemin que nous. R. Sorton donq à la porte, & nous verrons si il viendra de quelque part. N. I'en suis content. R. Je regarde biē si il vient par la rüe qu'il a acoustumé de venir: mais ie ne le vois point. N. Il viendra à mō auis par ceste trauerse, afin que nous ne l'apperceuiōs qu'il ne soit aupres de nous. R. Ouy certainement, car le voyla A. Vous m'espargnez la peine de hurter à vostre porte puis que ie vous trouue dās la rüe: mais seroit ce point pour aller trouuer B A ï F que vous estes sortis? R. Ouy: car nous ne pēsons pas que tu deusses venir, ains que nous te trouuerions à ta place du matin, ou tu as assez bien contrefait l'opiniastre. A. Auisez ie vous prie quels prometteurs! est ce ainsi que vous m'auiez promis de m'attendre? N. Nous t'auons aussi attendu. A. Ouy veritablemēt, mais il n'a point tenu à vous autres que ie ne me fois promenē en vain. R. Je t'asseure que nous t'attendions, vray est qu'il est desia haute heure, & peut estre que B A ï F aura prié BERNARDIN DE

SAINCT FRANCOIS de venir, & qu'ils nous auront long temps attédus. A. Allon donq, & à moy ne tiennne que nous n'arriuions de bõne heure. N. Nous le ferons bien si nous voulons : car il n'est pas encore midy passé. R. Je suis d'auis que nous tirions la part de la faussaye, & nous irons sans que le soleil nous offése, par ce qu'il ne pourra pas penetrer les faules qui y sont plâtez en grãd nôbre. N. Aussi c'est nostre plus court chemin. R.

Et biẽ AVBERT, as tu deliberé de te rēdre du premier coup? A. Je te promé que non : car ou ie me trompe, ou bien i'ay tout le droit de mon costé : & s'il m'est permis de parler des loix de nostre palais, tu verras bien que ie sçauray prendre le chat par la queüe. R. Tu nous en conteras donq de belles?

A. Il ne pourra estre autremēt, & vous autres poëtes ne chāgez pas Prothée, ny vos amoureuses inconstances en tant de sortes, comme nous sçauõs de moiēs pour contorner nos loix à cela que nous voulõs : car si quelqu'un vient à moy, ie luy prouueray si ie veux qu'il a bõne cause, par les mesmes loix, par lesquelles i'auray dit à vn autre en cas sēblable qu'il ne pouuoit rien esperer de bon de son droit. A l'un ie diray que telle opinion est la plus commune, & à l'autre que la commune opinion ne vaut rien, & qu'il y a deux ou trois grands docteurs qui tiennent au contraire, & s'il est besoing que quelque autre se mette à la trauerse, ie prouueray par mes raisons que ces loix ne parlent en

aucune sorte du fait dont est questió: Mais tu me fais icy descouurer mes coups, auant que ie fois au combat. R. Puis que tu sçais dix mille moiens pour te defendre, il ne te doit pas beaucoup cha-loir d'en auoir monstré vn ou deux. A. Regarde ie te prie, seroit ce point BAÏF qui marche là deuant tout à l'aise comme il semble? R. Il pourroit bien estre. A. Mais NICOT, tu ne dis mot, que t'en semble, est ce BAÏF? N. Je ne suis pas assez pres pour le pouuoir cognoistre. A. Je m'en vois donq hafter afin que ie sçaiche qui c'est. R. Voy-la AVBERT bien assuré ce luy semble, ie t'assu-re NICOT, qu'il pense bien te vendre la victoire plus chere qu'il n'a faiçt à ce matin. N. Et ie luy feray aussi bon marché que i'ay fait alors. A. Dieu te gard BAÏF, & quoy? tu t'en vas tout seul sans di-re mot, & nous venons apres pour te trouuer! B. Oé! AVBERT, tu fois le bien venu: Je ne disois mot voiremēt, car ie ne sçauois à qui parler: Mais ou sont les autres? A. Les voila qui viennent. B. Attédon les donq. R. A la verité c'est BAÏF: car il fest arresté aueq AVBERT, & ie croy q'c'est pour nous attédre. N. Allon vn peu plus viste & nous les attaindrons biẽ tost. R. Je suis assez pres pour le salüer. BAÏF, à ce que ie voy tu t'en allois tout bellemēt, & ou est BERNRDIN DE SAINT FRANCOIS? ne l'as tu pas prié de venir? B. Vous foyez les biẽ trouuez mes amys: Certes il desiroit fort d'estre de la partie, mesmemēt quád ie luy ay dit

dit q̄ vous deux en estiez aussi . Toutesfois il s'est tant trouué occupé de quelques affaires qu'il n'a onq sçeu auoir le moiẽ de venir, dõt il a esté grandement marri. A. l'ay plus grande occasion que luy de m'en fascher: car ie m'attendois qu'il seroit des miens s'il fust venu. B. Ie le contẽteray quelque peu, en luy faisant vn bref discours de ce que vous aurez dit, comme ie luy ay promis. R. Voiez comme en deuisant, & sans y pẽser, nous sommes venus au lieu ou nous voulions venir. B. Seons nous donq à nos places acoustumées, & toy A V- BERT, si bon te semble mets en auant ce que tu veux dire contre les loix. A. l'ay les raisons en si grande abondance pour en mesdire, & pour mō- strer qu'elles ne consistent qu'en l'opinion, que ie ne sçay par laquelle ie commenceray. B. Tant mieux vaudra pour toy, toutesfois il faut que tu parles d'autre sorte: car à mon auis NICOT ne s'ef- tonne pas des menaces tant seulement. R. A V- BERT pense bien aussi qu'il fera bien plus que menacer. N. Voions le donq. A. Quoy NICOT? penses tu que ie ne sçai che que dire ayant vn si bel argument? ou bien que ie doiue faire conte des loix que nous auons fantazié en nostre imagina- tion? Certes ie feray bien autremẽt que ie n'ay fait à ce matin, & si n'allegueray pour mon parti, sinõ ceux la que tu as en plus grande reputation, & cõ- tre lesquels tu ne voudrois auoir dit vn seul mot. N. Ie sçay bien que tu diras de grãdes choses, mais

tu deurois commencer ce me semble. A. Platon de qui tu fais si grande estime, sera le premier que j'ameneray en ieu: car en parlāt des loix il les a appellées l'opinion de la cité, c'est à dire du populasse: or tu sçais tresbien qu'il dit en autre lieu, q̄ nous ne nous retirōs pas aux precepteurs tels que nous deuons, quand nous nous adressons au vulgaire ou biē au populasse: ioint que par cela il demōstre euidemment, que les loix dependēt de la seule opinion: car le peuple (comme dit le poēte Horace) est vne beste de plusieurs testes & de plusieurs opinions. N. Tu allegues maintenant fort mal à propos Platon, veu qu'il n'entend pas le populasse comme tu dis, ains les hommes sçauans tant seulement, & qui iugeans syncerement de la vertu, ont autorisé les loix en la republique. A. Vrayment il nous ont fait vn grand bien, d'auoir ainsi donné autorité à leurs resueries, nous leur en sommes bien redevables! N. Ouy certainemēt, & tu te trompes fort de penser que les loix ne soiēt que resueries. A. Que veux tu que i'en die dauātage, sinon qu'en icelles n'y a qu'inconstance, piperie, legiereté, & qu'elles sōt les vrays almanachs ou Ephemerides des opinions des hōmes. Et puis que celuy qui veūt monstrier ou enseigner quelque chose (comme disoit Diogene Apolloniate) doit tousiours auoir vn certain & indubitable principe, commēt pen'es tu me persüader que les loix ne soient telles que j'ay dit? quel moien as tu
de

de pouuoir soustenir le contraire, veu qu'il n'y a qu'inconstance & contrarieté? Celles que tu estimeras tresquitables, les autres les tiendront pour totalement iniustes, à raison que quelqu'un leur en aura baillées de cōtraires: aueq ce il dira qu'elles ne valent rien, à occasiō qu'il ne fera pas de l'humour des autres. N. Si tu voulois mieux penser à ce que tu dis, tu cognoistrais que i'ay vn trescertain & assure principe, par ce que les vrayes loix n'errent iamais, ny leur intention ne se change en aucune sorte. A. Que font elles donq? N. Elles tendent à l'entretienement & conseruation de la societé des hommes, & nous commandent de garder tousiours la foy, la iustice, la pieté, & de viure vertueusement. Mais comme en la medecine qui procure la guarison des malladies, moienant que le medecin face tout ce qui est selon l'art, & qui est necessaire pour guarir le mallade: encore qu'il ne le guarisse point, aucun ne dira qu'il y ait quelque erreur en l'art, ny au medecin, ains plus tost il attribuera la mort à l'instabilité de nostre nature imbecille, & subiecte à plusieurs inconueniens: Semblablement cōbien que les loix & ceux qui les nous baillent, ne tendent sinon à la tranquillité de la republique, & à ce que les hommes soient bien instituez: toutesfois si par cela les meschans ne se veulent renger à quelque deuoir, ny viure vertueusement, nous ne deuons nullement blasmer les loix: mais bien nous deuons plustost

accuser la meschanceté de ceux qui les cōremnēt. Nous voions manifestement que la vraye intention de la loy ne se change iamais, pour la diuersité des manieres de faire: car elle veut tousiours qu'vn chascun reuere Dieu, viue vertueusement, & rapporte tout ce qu'il fait à l'entretienement de la republique. A. N'entremeslon point ainsi vne chose aueq l'autre: car nous n'aurions iamais fait. Nous disputons si les loix ne consistent qu'en l'opinion des hommes, non pas si elles sont bonnes ou mauuaises: à raison dequoy tout ce que tu en dis est hors de propos. N. Quoy! n'as tu pas dit que tu soustiendras que les loix ne valent rien, & que nous n'en deurions faire nulle estime? A. Je n'ay pas depuis changé de vouloir, mais nous discuterons de cela apres que nous aurōs mis quelque fin au propos que nous auons desia commācé. N. Il serabiē difficil qu'en respondant à ce que tu m'obiecteras, ie n'en dye quelque chose, cōme i'ay fait maintenāt. B. Certes tu ne pourrois aussi le faire autrement, toutesfois ce sera le moins que tu pourras. A. Je le veux bien ainsi. N. Je feray comme il te plaira. A. Comment penses tu me faire croire que les loix ne soient fantaziées selon nos opinions? Certainement si ie n'importune la compagnie, ie t'ameneray plusieurs exēples qui te deuront bien faire chāger d'aduis. N. Fay hardiment le mieux que tu pourras: car nous ne sommes icy pour autre occasiō que pour t'ouyr. A Plu
tarque

tarque dit qu'il n'y a es loix que les hômes introduisent, sinon erreur, inconstance & legereté, & qu'elles ne peuuent estre parfaictement selon la raison & l'equité, ains plustost sont friuoles & apprestent à rire aux hommes qui ont tant soit peu de iugement. Comme la loy des Lacedemoniens estoit, que deslors que quelqu'vn estoit fait tribun, il feist crier à son de trompe par toute la ville de Lacedemone, qu'aucū n'osast porter barbe. La loy de Solon, que celuy seroit priué de tout honeur, qui en vn combat ou en quelque autre dissension n'adereroit à l'vn des deux querelans. Pareillemēt que l'espoux ne pourroit auoir cognoissance de son espouse, sans premieremēt auoir mangé d'vn coing. Celle des Cretensiens (de laquelle Radamanthe auoit esté autheur) les contraignoit de iurer par les animaux: à raison dequoy Socrate, ainsi que Porphyre le recite, iuroit par vn chien, ou biē par vne oye, ou par vn iars, comme luy estant cōmandé de ce faire par le fils de Iupiter. Les Angiliens, ainsi que nous lisons en Mela, faisoient prostitüer leur espouse la premiere nuict, à tous ceux qui apportoiēt de l'argent, estimans celle la digne de plus grande loüange, aueq laquelle plus d'hommes auroient pris leur plaisir. Bref il n'y a cité ny republique, qui n'ait ses loix contraires à celles des autres, qui montre euidemment qu'elles ne consistent qu'en vne resueresse imaginatiō. N. Il n'est ia besoing maintenant de reciter la di-

uerfité des loix defquelles les peuples ont vſé: car nous le voions affez en Pline, Mela, Strabon, & es autres qui en ont eſcrit. A. Il faut bien que ie le face, & ne voy pas que tu puiffes defirer vn meilleur argument pour monſtrer qu'elles ne valent rien, & qu'en icelles n'y a qu'opinion? N. Il eſt de petite importance ce me ſemble. A. Toutesfois tu ne me contenteras pas par cela, ſi tu ne veux dire autre choſe. N. Il te faut penſer des loix ainſi que de toutes les autres choſes. A. Comment? N. Comme les genres, ou les eſpeces de toutes choſes ſõt reduis tousiours à quelque indiuiſible, par la ſimplicité duquel conſiſtent: comme le mouvement & le temps, ſont reduis à l'inſtant: la forme naturelle, au dernier degré de la naturelle perfection: les dimensions geometriques, au poinct: les nombres à l'vnité: ſemblablement les loix ſont tousiours reduites à la ſeule iuſtice, à laquelle elles ſe rapportent tant ſeulement, comme emanées de la raiſon naturelle, par le moien de laquelle nous cognoiſſons ce qui eſt iuſte & honeſte, autrement elles ne doiuent point eſtre appellées loix: ce que nous verrions manifeſtement, moiennant que nous entendiffions la force, la vertu, enſemble la nature de la loy: car elle n'eſt point excogitée comme tu dis par la reſuerſſe opinion des hõmes: ains elle eſt eternelle, par vne ſageſſe de ſçauoir commander les choſes bonnes, & prohiber les mauuiſes; laquelle prudence gouerne tout
le

le monde vniuersel, dont aussi procedent les loix que nous appellons populaires, à raison qu'elles nous commandent de viure vertueusement, & nous defendent d'ensuyure le vice & les choses meschâtes. Or c'est vne puissance (côme i'ay desia dit) plus anciëne que ne sont tous les ages, tous les peuples, ny toutes les republicques ensemble, & cõpaigne de la grande sapience de Dieu, qui est l'auteur de celle vraye loy. Et combien (dit Ciceron) que lors que Tarquin regnoit à Rõme, il n'y eust aucune loy contre les adulteres, ce n'est pas pourtant à dire qu'en rauissant Lucreffe fille de Tricipitin, il n'ait forfait contre celle loy diuine, attendu qu'il y auoit vne raison procedente de la nature, qui nous incite tousiours à faire bien, & nous destorne des choses meschantes, & qui n'accommença point d'estre loy alors qu'elle fut escrite, ains elle auoit esté telle des le commencement, comme procedant de Dieu: à raison dequoy le bõ Demosthene disoit, qu'il faut obeir à la loy, parce qu'elle est vne inuention & vn sien don singulier, qu'il luy a pleu faire aux pauures hommes. Aussi nous ne pouuõs faire chose plus loüable ny plus excellente, que d'entendre & nous souuenir, que nous sommes nays pour estre iustes, & pour cognoistre que la loy a esté institüée par la vraye raison, non pas par l'opinion ou resueresse fantazie des hommes: qui a esté cause qu'elle a esté de tout temps en grande admiration à vn chascun,

& que le poëte Sophocle a dit,

Il n'y a rien qui soit plus honorable

En la cité, que l'équitable loy:

Car par elle est tousiours le droit semblable

Du laboureur, avec celuy d'un Roy:

Le pauvre vainq le plus riche qui soit,

Si en sa cause il a pour soy le droit.

Or combien qu'il auient maintesfois que les loix sont differentes, & que les vnes abolissent celles qui de long temps auoient esté receües, ce n'est pas pourtant à dire qu'elles n'ayent esté tousiours instituées selon la raison: Mais elles se rapportent au temps, aux meurs, & à la condition & nourriture des hommes. Et tout ainsi qu'un sage medecin applique diuers medicamens à un malade selon la dispositiõ du corps, & la qualité de la maladie, semblablement les loix ciuiles se chāgent, & sont plus douces, ou bien plus seueres, selon le temps, le lieu, les personnes, & les autres circonstances auxquelles nous deuons tousiours auoir esgard, pour la conseruation des republicues: au moien dequoy Aristote les a comparées aux mesures, lesquelles ne sont pas semblables en tous lieux, cõbien que leur vray office soit de mesurer toutes les quãtitez, à ce qu'en tout l'equabilité soit tousiours obseruée. Or tu sçais biẽ (ainsi que dit Plutarque) qu'il n'est pas moins difficil que d'agereux, de vouloir changer soudainement les volõtez & les anciennes coustumes du peuple, pour introduire de

nou-

nouvelles loix, avec ce que tous les hommes ne font pas de mesme nature, ny de semblable vouloir. Les Atheniens se colerent facilement, & se repaissent aussi tost, ils sont aussi misericordieux & secourables aux pauvres. Les Cartaginiens sont feueres, tristes, rigoureux envers leurs subiects, & fort cruels quand ils sont irritez: Les Thebains s'ot cupides de sçauoir le secret d'un chascun: Les Scythes sont cruels, & adonnez naturellement à l'arrecin: Les Syriens sont auares & ambitieux: Les Sygiliens aiguz & adonnez à paillardise: Les Tarentins a yuroignerie: Les Thebains à la musique: & ainsi des autres peuples. Pourtant Aristophane di soit qu'il falloit viure *νότις ἐπιχελίς*, cest à dire seló les meurs & les coustumes des citez: à raisó qu'un chascun peuple a acoustumé d'auoir les loix seló l'air & selon la regió, tout ainsi qu'il a les fruits, les plâtes, ensemble les autres choses: d'ou est venu le prouerbe, *lex & regio*, nous faisant entendre qu'il nous faut acómoder aux loix & à la regió ou nous sommes. Dauátage les loix se chāgent seló le tēps & les euenemés: car elles sont le conseil, & l'ame des republicues, joint que le dernier iour (comme dit le prouerbe) est le maistre des autres. Et qu'il soit vray, il y auoit au temps passé vne loy par toute la Grece, que celuy qui passeroit l'age de vingt & cinq ans sans estre marié, seroit priué de toutes les successiós qui luy pourroient appartenir: mais parce que cela amenoit beaucoup d'inconueniēs,

à l'occasion que les mariages n'estoient point volontaires, L'Empereur Cōstantin abolit celle loy, & laissa à la volonté d'un chascun de se marier: & ainsi voyōs nous de plusieurs autres loix. A. Je ne sçay à quoy tu penses maintenant: car par ce que tu dis, outre ce que tu es contraire à toy mesmes & m'accordes tout cela q̄ ie veux, encore tu nous veux faire entendre qu'il y a autant de diuersitez des vertus & des iustices, comme il y a des peuples & des regions, aueq ce que tu demonstres clairement que les loix sont totalement inutiles, à raison qu'elles s'accōmodent à nos affectiōs: Et c'est folie (si ie ne me deçoy) de me bailler loy, pour me faire viure selon mon temperāment: car nous suyuōs de nous mesmes nostre naturelle complexion. N. Tu prens tousiours à rebours ce que ie dy. A. Tu dis donq autrement que tu ne pēses, & par ce moien tu ne dis rien du tout: car tu sçais bien que Iules Paul escrit que celuy qui dit autrement qu'il ne veut dire, il ne dit pas encore ce q̄ ces mots signifient, parce qu'il ne l'entend pas ainsi, ny pareillement ce qu'il pense, attendu qu'il ne le profere pas. B. O é! comment tu commances de nous bailler des loix! N. Toutesfois qui luy seruēt de peu: car nous ne sommes point sur cest termes. Je n'entens pas que pour la diuersité des païs ou des peuples, ny pour la varieté des loix, la vraye loy soit changée en aucune sorte, & moins encore qu'elle ensuyue & s'accommode à nos affectiōs,

qui

qui le plus souuent ne valent rien: Mais ie dy que pour nous acheminer & nous mettre en volonté de viure vertueusement, les loix ont esgard aux lieux, aux temps, aux coustumes, à la nature, & à la habitude des hommes, parce que tout soudain changemēt est tousiours dangereux. Or tout ainsi que tu vois que nous auons acoustumé de nourrir vn enfant d'autre sorte quand il est fort ieune, ou bien quand il atteint l'age de virilité, & quād il paruiet à l'extreme vieillesse, aucq ce que selon la diuersité de son age, nous luy aprenons plusieurs diuerses choses, heu esgard à sa capacité, pour à la fin le parfaire en toute honesteté: Semblablement le legiflateur, voulāt amener vn chascun au vray chemin de vertu, & nous faire garder en tout la iustice, qui est la fin de la loy, il s'acommode d'vn commencement aux meurs, & aux coustumes des pais, pareillement à la nature des hōmes, à celle fin qu'il puisse plus aisément paruenir à ce qu'il desire. Et si maintenant ie voulois mener en quelque lieu vn homme sain & bien dispos, & vn autre qui fust boëteux ou fort mallade, ne dois-ie pas vser d'autre façon de faire enuers le mallade, qu'euers celuy qui sera biē sain? les deuray-ie faire marcher tous deux d'vne mesme vifteste? Ne sera il pas raisonnable que i'acommode le malade de beaucoup plus de commoditez? A. Ouy certainement. N Combiē que ie les doie menertous deux en vn mesme lieu? A. Veritablement. N. Er

pour cela diras-tu que ie suis inconstant & peu cōsideré, à raison que ie n'vse point de mesme façon de faire en l'édroit d'vn chascun? A. Ie serois plus mal auisé encore si ie le disois. N. Tu es donq fort mal auisé maintenant en ce que tu dis: car iaçoit que les loix ciuiles soient bien souuent differentes pour la varieté des regiōs & des peuples: neātmoins elles tendent tousiours à ce qu'vn chascun soit iuste, charitable, temperé, & qu'il raporte tout ce qu'il fait à l'honneur de Dieu, & à l'entretene-ment de la republique: attendu (comme dit Cice-ron) que l'ame, le conseil, & la volonté d'icelle est mise entierement es loix. A. Maintenant voy-ie bien que tu ne penses nullement à ce que tu dis: ie te prie reuien vn peu à toy. N. Ie n'y reuiédroy pas: car aussi par cela que i'ay dit ie n'en suis point forty: Mais pren toy garde qu'en te cherchant ail- leurs cōme tu fais, tu ne puisses iamais te r'auoir: demeure aueq la raison, & puis que tu es nay hō- me, ensuy le cōseil du poëte & ne te cherche poit ailleurs. A. Hé! ne sçais tu pas qu'vn chascun qui a puissance de faire des loix, les fait tousiours con- formes à son imagination, & en sorte qu'elles re- uiennēt à son gaing & proffit particulier? Le peu- ple les fait populaires: le tyran tyranniques: le la- scif lasciuës: l'ambicieux ambicieuses: le supersti- cieux supersticieuses: le laboureur rustiques: le trompeur frauduleuses: les marchãs propres pour leur traffique, & le superbe plaines de menasses, à
celle

celle fin qu'il puisse mieux entretenir sa grandeur & autorité? Bon Aristipe! que tu as tresbié dit que ceux qui veulent viure à leur aise, apres qu'ils ont fait plusieurs maux, font selon leur teste des loix, & cōmandent de ne les point enfreindre. Le flatteur Thrasymaque ne dit il pas que cela est proprement iuste qui est proffitabile au plus grãd seigneur ou au prince? Et si ie ne craignois en vn si lóg discours de vous ennuyer, i'amenerois en ieu les loix que chascune republicue a'instituées, & par cela tu verrois la verité de ce que ie te dy. N. Ie t'ay desia dit q̄ les loix qui nous cōmandent de faire les choses iniustes & deshonestes, ne doiuent estre appellées loix, non plus que nous n'appellós pas loix celles que les tyrãs, les meurtriers, ou autres semblables introduisent: plustost les deuons nous estimer la corruption & misere des hōmes, & totalement contraires à la vraye loy. Tout ainsi que nous n'estimons pas les preceptes des medecins ignorãs les vrays preceptes de l'art de medecine, ains contraires à icelle. A. Croy moy, tu as volonté de cōtredire à toymesmes. N. Cōment? A. Parce qu'au propos que tu viens de dire, il s'en suit necessairement que la vertu & l'honeste sont mots d'imaginatiõ, & que nous ne sçauons point cognoistre les choses honestes d'aucq les deshonestes, ou bien que les loix dependent sans plus d'vne resueresse opinion: car si la vertu ny l'honeste ne se changent iamais par nostre opiniõ, ie ne

ſçay pas comment les loix qui font cōtraires peuvent eſtre telles que tu dis. Or ſi tu demandes à Pytagore, pourquoy il a defendu de manger des animaux, il te dira qu'il l'a fait, à l'occafion que les beſtes ſont participantes de raiſon comme nous, & que c'eſt grãde iniuſtice d'occire les animaux que Dieu a aſſociez avecq les hommes par le moien de la raiſon. Qui a fait qu'au temps paſſé (ainſi que Porphyre le recite) les Ægyptiens enterroient les hommes d'autorité, apres leur auoir oſté le vêtre, que lon ieſtoit dans le fleue, incontinent que le preſtre auoit fait ſon oraiſon pour luy, par ce que ſi le mort auoit iamais fait offence cōtre Dieu, ç'auoit eſté par le moien du ventre, qui auoit mangé & beu, ce qui eſtoit prohibé de manger & de boire. Si auſſi tu demãdes aux Maſſagetes, pourquoy ils mettent à mort & mangent leur plus proches parés lors qu'ilz deuient vieux, ilz te reſpōdront que celuy eſt miſerable qui meurt de mort naturelle, quãd le deſtin la voulu garder iuſques à vne extreme vieilleſſe. Demãde auſſi à Lycurge, pourquoy il vouloit qu'en Lacedemone l'vn deſrobaſt l'autre, moienãt qu'õ le fait ſans que nul ſ'en peut prendre garde: il te reſpondra qu'il le commãdoit afin qu'on fuſt plus ſoigneux de garder ſon bien, & qu'ils deuenoient par ce moien beaucoup plus cauts & hardis à la guerre. Pareillemēt ſi tu demãdes aux Tarentins, pourquoy ils ſ'enuroient & baignoient dans le vin leurs acouſtremés le iour

des

des Baccanalles, ilz te respondront à mō auis, que c'est pour plus honorer la feste de Bacchus, ioint que le vin met toutes choses en euidence, & chafse toute fascherie de nous, ainsi que le poëte Horace le descriit en ces vers:

*L'yurongnerie ouure au iour toute chose,
Nostre pensèe est par elle declose,
Ce qu'on espere est par elle parfaict,
Ell' nous soulage & valeureux nous fait.
Mais est il homme apres auoir bien beu
Qui ne soit docte, & qui n'ait beaucoup veu?
De pauureté, le pauvre elle deslie,
Car par le vin la pauureté s'oublie.*

Si tu demandois aussi aux paisants de quelques lieux de l'Italie, pourquoy ils defendent par leur loy que les femmes n'aillēt point filant par la ville, ou bien qu'elles ne portēt point leurs fuseaux descouuers? Ils te respondront selō Pline, que cela est fort contraire aux fruits, & qu'il repugne à l'esperance d'un chascun. N. Tu es moult diligent en ce que tu ne deurois pas l'estre: & ie te prie, à qu'elle occasiō dys tu tout cecy? A. Ie le dy, pour te mōstrer que les loix symbolisent aueq nos imaginations, & qu'elles consistent en nos resueresses opinions tant seulement: attendu qu'il n'y a aucune fermeté en icelles. N. Tu le demōstres mal par cela que tu as dit. A. Ouy selon ton auis: car tu ressembles aux vieux philosophes, desquelz Ciceron parle en ses questions Tusculanes, qui fa-

tachent à leurs opinions comme aux grosses pierres, combien qu'ilz cognoissent bien qu'elles sont fauces, à celle fin qu'ilz ne tombent point en reputation d'estre inconstans ny legiers. Et qu'elle autre meilleure raison voudrois tu pour te conuaincre? Tu vois bien que celle la est assez suffisante? Neãtmoins à celle fin que ie tienne la promesse que j'ay faite à RONSARD, ie veux parler des loix des Romains, lesquelles encore nous obseruons tressainctement, & tu verras si j'ay occasion de dire ce que ie dy. R. L'attendois aussi attentiuement quand ie te verrois sur ce propos. A. Est il donq temps que ie commence? R. Ouy si bon te semble. A. Mais par ou dirois tu que ie veux cõmẽcer? B. Et qu'en peut il sçauoir, est il entré dãs ta pensẽe? Vraymẽt tu as bonne grace? A. Et toy le sçais tu bien, puis qu'autresfois tu as estudié en la loy? B. A quoy seruent tant de parolles, commence par là ou tu voudras, & si ie l'auois entrepris, ie sçay biẽ cõment ie le ferois. A. Les loix des Romains ont esté trouuées telles, qu'il en a fallu oster la plus grande partie, par ce qu'elles estoient pernicioüses & ridicules, & les autres changer, ores en vne sorte, & tantost en vne autre, combien encore que celles que nous tenons maintenant, ne consistent sinon en l'opiniõ de ceux que l'Empereur auoit elleus, pour les fantazier selõ leur teste, & les introduire apres ez republicues: comme sans y penser euxsmesmes l'ont tacitement confessé,

fessé, & se voians sans pouuoir auoir aucune suffisante responce, nous ont voulu persüader, que les loix de leurs predecesseurs compaignõs estoient bien faictes, & aueq grande raison: mais que nous ne la sçaurions dire: parce (comme ie croy) que nous n'auons pas les mesmes humeurs qu'ils auoient: combien encore qu'ils n'ont point tant bien sçeu dissimuler leurs resueries, qu'ils ne les ayent manifestement declarées à vn chascun. Ils se sont iniuriez eux mesmes, iusques à s'apeler insensez & de nul iugement: & tu voudrois que ie les estimasse saiges & bien auisez? Iuence Celse rescrit à Domitien Labeon en ceste sorte: Ou ie n'enten point ce que tu me demandes, ou bien ta demande est extremement fole: car il est plus q̄ ridicule de doubter, si celuy peut estre tesmoing qui a escrit le testament. A raison dequoy l'Empereur a esté cõtraint de recognoistre sa faute, & d'appeller ces belles loix, altercations, controuerses, tergiuerfations, tenebres, erreurs, ambages, nyaiseries, vaines subtilitez, inutiles inuentions, & à la fin les opinions & responses de ceux ausquelz il auoit donné puissance d'instituer les loix. Et biẽ fouuẽt encore il est remis en ceste extremité, pour raison de leurs contraires opinions, qu'il ne sçait quel parti il doit ensuyure: car c'est merueilles de voir comme les vns reprennent les autres. Quelquefois aussi pour ne decouurer pas tât à l'œil leur imposture, & afin qu'ilz se monstrent constans &

bien prouidans en ce qu'il font, il nous commandent d'obeir à leurs loix, combien qu'elles soient moult rigoreuses. Vlprien dit que le legiflateur a esté d'aduis, que les serfs ne fussent point ostez de la question, pource qu'on leur auoit donné liberté: parainfi il a prohibé de la leur donner pendant quelque temps: la femme d'õq qui s'est separée de son mary, ne pourra nullement alier ny dõner liberté à son serf, sinon apres soixante iours. Et combien que cela soit fort rigoureux, neantmoins la loy est ainsi escritte. Or si ie voulois reciter toutes les nyaiseries que nous auons en nos loix ciuilles, ie ne pense pas qu'il y eust aucun qui ne les appellast nyaises imaginations & resueries. Et plus encore ie luy appresterois à rire, si ie deduisois par le menu les belles questions que les plus excellës interpretateurs font sur icelles. I'amenerois vn Bartole, qui argumẽte cõtre Vlprien, que les bestes doiuent tenir leur promesse, parce que le droit de nature est commun à tous les animaux: & il n'y a rien qui appartienne plus à l'equité naturelle, que de satisfaire au pacte que nous auons fait. Pareillement i'alleguerois vn Accurse, qui demãde si le testament du Lazare estoit vallable apres qu'il fut resuscité: Bref i'en dirois vne infinité d'autres semblables, & patronnées sur mesmes imaginations.

R. Certainement tu tiens bien la promesse que tu nous as faitte, mais N I C O T, que veux tu dire à cela? N. Que sans propos il a allegué Bartole, Accurse

curse & leurs argumens. A. Pourquoi? N. Mais est il besoing que ie te le die? A. Et que dis tu des loix & des legistateurs? N. Je pourrois respõdre que les respõses des iuriscõsultes ne sont pas loix: car ils ne faisoient sinon interpreter les edicts des preteurs, ou bien des loix des douze tables: Toutesfois ie suis content de t'accorder que ce sont loix ciuiles, & que les vnes quelquesfois abrogēt les autres, non pourtant qu'elles soient faiçtes par opinion tant seulemēt, sans qu'il y ait aucune raison, attendu (comme i'ay desia dit, que les loix politiques sont faittes selon le temps, les lieux, & les autres circonstances. A. Dieu qu'elle raison! Or voy-ie bien maintenāt que tu as enuie de me faire dire d'auātage que ie n'auois deliberé. N. I'en suis bien aise. R. Dy seulemēt: car aussi tu es icy pour ce faire. A. Quelle raison y ail que ceux qui contractent ensemble, se trompent les vns les autres, filz peuuent, au pris des choses qu'ilz vendent ou qu'ilz louent? Quelle raison auoit Vlpian quand il disoit, que la putain fait mal d'estre telle, mais qu'elle ne prend point villainement ce qu'on luy donne, attendu qu'elle est putain? Quelle raison enseignoit au iuriscõsulte Florentin, que les choses que le vendeur dit, ne l'obligent point, moienant qu'elles ne soient point cachées, & qu'un chascū les puisse voir? Et quelle raison esmouuoit l'Empereur Constantin de defendre à la maistresse d'une hostellerie de paillarder, & le permettre à

la chambriere? qu'elle raison luy faisoit croire que la chambriere ne fait point de mal, par ce qu'elle donne du vin à ceux qui sont à la table? Certes s'il y a quelque raison en cela, ie le quitte tout contēt. Et si pecher (comme dit Ciceron) est outrepasser ce qui est defendu par la raison, à quelle occasion la chambriere n'offense autant quād elle est pailarde, comme la maistresse? N. Ie t'ay desia dit, que nous ne deuons point appeller loix celles qui ne valent rien, & qui sont pernicieuses & deshonestes, quād bien le legislateur les auroit faittes: Mais aussi tu les allegues maintenant autrement qu'elles ne doiuent estre entendües. A. Ie ne fay que redire les mesmes mots de la loy. N. Mais tu ne dis pas toute la loy. A. Non: car ie n'aurois pas si tost fait. N. Tu sçais bien que les loix defendent toutes fraudes, circunventions, & tromperies, & qu'elles pugnissent ceux la qui ont raisé les vices des choses qu'ils vendoient, comme aussi Ciceron le desduit copicusement au tiers liure des Offices: Dauantage elles ne permettent point de contracter sinon à ceux qui sont en age de sçauoir se gouuerner, & qui ont bon sens & sain iugemēt: à raison dequoy le iuriconsulte n'a pas pēsé, qu'il soit vraysemblable qu'un homme sage soit deceu es choses qui sont visibles & apparentes. Nonobstāt ie n'approuue point ce qu'il dit quant à cela, ains plustost ie suis d'auis qu'un chascun se souuiene de ces mots dorez, VT INTER BONOS BENE agier

AGIER OPORTET ET SINE FRAVDATIONE: C'est à dire, qu'il faut que les hommes sages fassent iustement tout ce qu'ilz font, & qu'ilz rechassent toute fraude & tromperie. A. Je m'embahis donq NICOT, comment tu fais si grande estime des loix, & que tu ne penses mieux à ce que tu dis! A. A la verité si elles sont telles que tu les fais, tu as plus d'occasion d'en mesdire que ie ne pensois. A. Non, ie n'ay pas tout dit encore. B. Et que reste il d'auantage? A. A ce que ie puis cognoistre par ta contenance B A Ï F, tu voudrois biẽ que ie n'en peusse plus rien dire. B. Ce m'est tout vn: car ie m'asseure que NICOT respondra bien à ce que tu diras. A. Si ne me sçauois tu faire croire, qu'il y ait quelque raison là ou la fortune gouuerne, qui est inconstante, & le plus souuent plus fauorable aux choses mauuaises qu'aux vertueuses & honestes. R. Comment A V B E R T, melle lon la fortune parmy les loix, ainsi qu'on faisoit au temps de Pantagrüel? A. Ouy certainement: car les loix la font souuent iuge & arbitre des cõtrouerses, qu'elles mesmes deuroient decider: à raison dequoy Balde dit, que la sentence du iuge doit estre mise entre les choses fortüites, & en cela il s'est conformé à l'opinion du iuriconsulte Hermogenien, lequel dit que le Serf que le maistre aura commis au iugement de la fortune, s'agissant d'un crime capital, combien qu'il soit absolu, n'est point mis en liberté. voire, si no⁹ croiõs

Accurſe, bien ſouuent nous ſommes contraints de iouïr noſtre droit à trois beaux dez . Et c'eſt pourquoy le poëte. Comique Terence a dit, que noſtre vie eſt tout ainſi comme ſi nous iouïſſions aux dez: car ſi nous ne faiſons le point que nous demandions, nous mettrons peine de le corriger par quelque autre moien: Voila donq comme les loix ſont fondées en raiſon, & comme elles nous font ramener l'opinion de Pline, que tu as miſe en ton hymne de la fortune:

*O grand déeſſe, ô fortune qui tiens
Entre tes mains les hommes & leurs biens,
Qui ſeule es bonne, & mauuaiſe nommée,
Seule haye, & ſeule reclamée,
Seule inuoquée, & ſeule qui fais tout,
Seule qui eſt commencement, & bout
De toute choſe, à qui chaſcun refere
Egalement ſon bien & ſa miſere,
Et bref qui tout en ce monde acomplis,
Et le feuillet des deux pages remplis.*

N. Si ie ne me trompe, tu n'as iamais trouué es loix ciuiles que la fortune ſoit iuge des differens qui aduiennent, ains ſeulement quand on diſcorde en quelque choſe, laquelle eſtant indiuiſible, ne peut eſtre baillée à vn chaſcun ſeparémēt, iaçoit qu'elle leur appartiene eſgalemēt . Comme quād le choiſ de quelque choſe eſt laiſſé par teſtament à pluſieurs, leſquelz ne peuēt accorder à qui l'election ſera ottroiée : car alors on commet au ſort lequel

lequel de tous choisira. R. Il me semble qu'on le pourroit faire autrement, & si est ainsi AVBERT, tu n'as pas le droit de ton costé tel que tu penses.

A. Non, les iurisconsultes mesmes nous demonstrent manifestement qu'ils ont fait les loix selon leur fantazie : car en vne mesme chose ils ne sont pas tousiours de semblable avis, tellement que les vns reprenent les autres, ainsi que bõ leur semble: Et si tu lis les responces de Serbide Sceuole, de Herène Modestin, ou de Iules Paul, tu trouueras qu'ils respondoient le plus souuët qu'il leur a semblé suyuant le fait proposé, qu'ilz deuoient ainsi, ou ainsi respõdre. Qui est la cause qu'aujourdhuy nos grands interpreteurs des loix, remplissent les palais & les librairies d'une infinité d'opinions, tant que nous ne sçauons maintesfois à laquelle adherer, ou bien qu'elle est la plus commune & mieux receüe: car nous n'auons autre fondement en toutes ces loix, sinon l'abisme de nos imaginations. Et ou penses tu maintenant estre? certes N R C O T, ce n'est pas tout vn des loix, & de l'honeste, & tu ne nages pas en si plaine mer? N. Ie t'ay veu autant assure, quand nous disputions de l'honeste & de la vertu. Toutesfois à la fin tu as pris la raison en payement. Or ie ne pense pas qu'en si peu de temps tu ayes chāgé de volonté. A. Voirement ie n'ay pas changé de volonté, mais i'ay bien changé de subiect. N. Mais ie t'assure que tu ne seras pas la moitié tant opiniastre que tu as

esté ce matin. A. Pourquoi? N. Par ce que nous sommes d'accord quāt à l'honeste & quāt à la vertu. A. Aussi tu m'accorderas vne autre chose? N. Et quelle? A. Qu'il y a difference entre la verité & l'opinion? N. Il peut estre que l'opinion sera vraye: & ainsi elle sera semblable à la verité. A. Il y aura tousiours difference, ioint que l'opinion le plus souuent est fauce: à raison qu'elle ne procede pas par les causes necessaires, ainsi q̄ RONSARD demonstra hier. N. S'il te souuenoit de ce que i'ay dit, tu ne reprendrois pas les iuriconsultes de ce qu'ils respondoient selon le fait qui leur auoit esté proposé, & encore moins concludrois tu par cela que les loix dependent tant seulemēt de l'opiniō. A. Mais si tu prenois garde au propos que nous auons tenu ce matin, tu ne dirois pas ce que tu dis: car si la vertu est tousiours vertu, & pareillemēt l'honeste est tousiours honeste, ie ne voy pas à quelle occasion il y doit auoir telle inconstance en vos loix, ny en ceux qui les font: sinon que nous prissions plaisir à refuer aueq eux, & dire qu'il n'y a aucune determination en droit, qui ne soit grandemēt perilleuse, par ce qu'il auient rarémēt qu'elle ne soit trouuée fauce, heu esgard à l'opiniō des autres. N. Nous ne suyuons pas en cecy l'opinion, ains la vraye raison. A. Tu l'entens biē ainsi, toutesfois il te seroit mal aisé de le prouuer. N. La loy qui punit de mort les meurtriers, te semble elle defraisonable, ou bien fantaziée selon nostre

stre resueresse opinion? A. Elle est tresiuste, N. Et le iuge qui suyuant celle loy condamnera le meurtrier à mourir, sera il mené par l'opiniõ seulement? A. Nullement. N. Tout meurtrier dóq merite la mort? A. Il est certain. N. Si maintenāt quelqu'vn venoit pour t'offenser, & en repoussant l'iniure qu'il te voudroit faire, tu l'offensois luy-mesmes, meriterois tu pour cela punition? A. Non certainement. N. Pourquoi? A. Par ce que naturellemēt nous repoussons le mal qu'on nous veut faire. N. Oé! tu parles maintenant en colere, ou bien par imagination? A. Je parle selon la verité: car naturellemēt toute chose repoulse l'offense qu'on luy veut faire, & c'est vne loy (cōme dit Cicerõ) qui est tirée & esprainte de nature, cōbien qu'on ne la nous ait iamais monstrée. Voire si nous croions Pheraule Persien, nature apprend tous les animaux à combattre, & à assailir leur enemy, comme elle apprend au Taureau de frapper de sa corne, au cheual du pied, au Sanglier des defenses, au Lyõ des griffes, & ainsi à tous les autres, leur enseignant les moyens de se garder qu'on ne les offense, & de nuire à leur auersaire. Ce q̄ R O N S A R D apres Anacrëon a merueilleusement bien chanté en l'odellete qu'il t'a donnée,

*La nature a donné des cornes aux taureaux,
Et la crampe du pié pour armes aux cheuaux,
Aux poissons le noüer, & aux aigles l'adresse
De bien voler par l'air, aux lieures la vistesse,*

Aux serpens le venin qu'ils recellent dedans

Les peaux de leurs gencives, & aux lyōs des dents.

N. Et si ton ennemy te uouloit tuer, & ne pouuāt autremēt te defendre, tu l'auois occis, meriterois tu de mourir? A. Lon me feroit tresgrande iniustice. N. Toutesfois c'est vne chose tresiuste que tout meurtrier soit mis à mort. A. Ouy, quand par meschanceté & sans occasion il a commis le meurtre. N. Quoy! le legislateur doit il entendre tout cela? ne suffit il pas que tu es meurtrier? A. Il doit entendre comme i'ay tüé, à celle fin qu'il cognoisse si ie l'ay fait meschamment, ou bien en me defendant. N. Regarde dōq cōbien tu te trōpes, en reprenant les legislateurs de ce qu'ils respōdoient selon le fait qu'on leur auoit proposé, & quand ils ont dit qu'il est dangereux de determiner ainsi les choses generallemēt. B. Que respōs tu à cela, A V B E R T? quel moiē as tu de plus maintenir que les loix ne consistent qu'en nos opinions seulement? A. I'ay le mesme moiē que i'ay heu tousiours, & par ce que N I C O T a dit, ie ne dois pas me diuertir de mon opinion. Il parle des choses que la raison & la nature nous demonstrent, & i'entens de parler des loix ciuiles, comme vous les appelez, qui ne consistent ny en raison ny en nature. Quelle raison y a il es loix que i'ay cy dessus recitées, tant des Romains que des autres peuples? Quelle raison y a il que les femmes puissent tesmoigner es crimes capitaux, non pas es testamēs?

Quelle

Quelle raison y a il que cinq tefmoins fuffifent en vne donation faitte par contemplation de mort, & qu'en vn testament il y en faille fept? Et quelle raison y a il en tant d'autres que ie pourrois reciter fi ie ne craignois d'estre par trop ennuyeux? N. Tu fçais bien que les testamens font du droit public, & que pour raison de cela, les femmes ne peuvent pas porter tefmoignage en iceux: & par ce auffi qu'ils font de grande consequence, la loy a voulu qu'il y ait heu nóbre fuffifant de tefmoings, pour obuier aux fraudes & tróperies qui se pourroient commettre, attédu la meschanceté des hómés. A. Pourquoi n'en a lon donq mis dix auffi bien que fept? N. Par ce qu'on a pensé que fept y pouuoient assez fuffire. Et si ie voulois maintenant philosopher sur le nombre de fept, ie redirois ce que Macrobe & plusieurs autres en ont escrit sur le songe de Scipion en Ciceron: mais ce seroit en vain: car ie fçay tresbien que cela ne te contenteroit pas: cóbien auffi qu'il ne m'en doit pas chaloir, à raison que cela ne concerne en rien nostre propos: & nous ne disputons pas des formalitez des loix, ains de leur excellence, & si elles ne dependent que de l'opinió. A. Ce font neantmois les dependances des loix. Mais ie fuis cótent pour te contenter, de disputer de la loy tant seulement, & de te donner tout l'auantage que tu voudras, m'asseurant que i'ay le droit de mon costé. N. Tu ne fçaurois auffi faire autrement, sans sauter d'vn

propos à l'autre, & à ce que ie voy tu ne veux pas te monstrier ainsi inconstant, ioint que tu auras assez de loisir pour dire ce que tu voudras, moi enãt que nous deduisions les choses par bon ordre, sans entremesler confusement les vns aueq les autres.

A. Que veux tu donq que ie die? N. Tout ce qu'il te plaira: car ie ne te veux en rien contraindre. R.

Puis que tu veux mesdire des loix, & móstrer qu'icelles n'y a qu'opinion: Tu le dois premierement diffinir, & par cela nous entendrons mieux les raisons d'vn chascũ. A. Quoy? n'ay ie pas dit qu'elles n'estoient rien fors que l'imagination des hõmes? Et commẽt en pourrois-ie dire autre chose, quand ceux qui les ont tant estimées ne l'ont pas fait? Pericle quelquefois les a appellées le consentement du populasse, puis la deliberation de ceux qui gouernent la republique, & finablement ce que le tyran commande pendant le temps qu'il regne: Platon les nomme le commun accord de tous ceux de la cité: Aristote, vne raison conduite selon l'avis de ceux de la cité, qui enseigne le moien que nous deuõs suyure en ce que nous faisons: l'Empereur & ses iurifconsultes, ce que le peuple Romain ordõnoit apres que le consul l'auoit interrogé, aueq ce ils ont tenu pour les loix, les ordonnances du peuple, la deliberatiõ des Senateurs ou magistrats, le plaisir du príce, les edicts des preteurs, & les opiniõs de ceux aufquels l'Empereur auoit donné puissance d'interpreter le droit, que

que nous appellons iurifconsultes. Les Atheniëns, le peuple, à raison que les estrangiers venoient en Athenes pour debatre leurs querelles deuant le peuple. Bref vn chascun les a faites seló son opinion & fantazie. N. Combien que les loix ciuiles soient instituées selon la volonté du prince & des magistrats, toutesfois elles tendent tousiours au proffit & à la tráquillité du peuple, ioint qu'elles se rapportent à la vraye loy, qui est vne raison tresgrande, qui commande de faire ce qui est honeste, & defend le contraire, ainsi que Ciceron le demóstre en ses liures des loix. A. las! que tuournes bien maintenãt le feuillet! plustóit les deuoistu appeller le trouble & la misere des hommes? Et qu'ainsi soit, d'ou procedent tant de meurtres, tãt de querelles, tãt de larrecins, de forces, de violences, & de cõspirations, sinó des scandaleuses loix qui ont diuisé les choses qui deuoient estre communes, & nous ont persüadé que c'est peché de me vouloir ayder du bien que tu dis estre tien, cõme si la nature t'en auoit fait vn present special? ô fureur, fureur! ha! bon Socrate, qu'à iuste occasion tu auois acoustumé de maudire celuy qui auoit osé premieremēt separer l'vtil d'aucq la nature! las! tu cognoissois bien que ç'auoit esté nostre entiere ruine! Car si des hommes ne doit estre faite qu'vne societé, combien deuroiēt auoir d'autorité ces mots dorez de Pytagore πάντα τῶν ἀλλοτρίων, c'est à dire, entre amys toutes choses sont cõmunes. He-

las, pauvre Platō, cōbien tu as esté mal auisé, quād tu as voulu instituer les loix en ta republique, sans pourtant qu'en icelle lon ouyt iamais ces mots, *Mien, & Tien*! tu ne regardois pas qu'apres les loix introduittes, toutes les miserés desquelles nous sommes affligez nous auiendoiēt. Les loix nous ont apportez les mots de *Perte & Gaing*, par le moien des contractz qu'elles nous commandent d'auoir ensemble: & puis no⁹ ont baillez les moiēs de tromper les vns les autres en cōtraictant: & de s'enrichir en les appauurissant: au moiē de quoy il falut q̄ ceux de la ville d'Athenes, & de plusieurs autres citez enuoyassēt les riches en exil iusques à dix ans, pour obuier aux scādalles qui suruenoiēt entre les riches & les pauures, à raison des partialitez & difference des biens. Car tout ainsi (comme dit Aristote) que les tranchées empeschēt que les legions ne peuent se reünir ensemble, semblablement toute difference, tāt soit elle petite, estrāge les volontez du peuple, & esmeut vne infinité de querelles, les vns voulans r'auoir par violence ce qui au parauant estoit commun, les autres par tromperie, & les autres par autres moiens qu'ils peuent inuenter, de sorte que l'homme qui souloit estre vn Dieu à l'autre, auourd'huy luy est auersaire & mortel ennemy. Celuy qui sera pauvre ayme trop mieux (comme dit Ciceron) couper la gorge au riche, q̄ demeurer en telle paureté: ce qu'aussi le poëte Eurypide a demōstré en ces vers,

Celuy

*Celuy qui est en pauureté
Jamais il ne se contiendra,
Et du riche de tout caſté,
S'il peut, la cheuance prendra.*

La cité de Lacedemone fut par ce moien rüinée, quand les Lacedemoniens faisoient la guerre cõtre les Messeniens, à l'occasion que les pauvres demandoient que tous les biens fussent également distribuez. Aussi les loix mettent par ce moien les pauvres en desespoir, à raisõ qu'ils ne sçauët d'ou attendre aucun secours, & tant s'en faut que les riches leur voulussët secourir, qu'ils ne cessët jamais d'en aquerir dauantage, alterez d'vne soif insatiable de tousiours amasser : car ainsi q̄ dit le sage Solon, la cupidité d'auoir des richesses n'a aucune fin. Et combien que les riches faignent d'estre cõtens de peu, toutesfois ils s'efforçët tousiours d'en auoir d'auantage. Ce que toy RONSARD, as chãté n'aguieres beaucoup plus ouuertement deüât ce grãd Cardinal Charles de Lorraine, luy disant:

*Malheureux est celuy qui n'en veut point auoir:
L'abbé veut l'Euesché, l'Euesque se veut voir
Cardinal, & puis Pape: vn Roy voudroit l'Empire,
Et vne monarchie vn Empereur desire.*

Orie te prie NICOT, à quelle raison dis tu que cecy est tien, & cecy ne l'est pas, sinon (comme dit sainct Augustin) par ce que les loix, & les ordonnances des Empereurs ont diuisé les biens, combien que selon nature ils deussent estre commús?

Vne mesme terre soustient les riches & les pauvres, & le Seigneur les a faits tous d'une mesme matiere, & si nous auions osté les loix des Roys & des Empereurs, nul ne diroit cecy est mien, & cecy est tien. Toutesfois les riches, ny les ambicieux, n'ont iamais la früition de ce qui leur est necessaire, & si ressemblent aux bucherons, qui apportent le bois pour se chauffer, cöbié qu'ils ne s'en chauffent point: ou bien aux gourmans, lesquels apres auoir mágé plus qu'ils ne doiuent, vomissent sans recevoir nul proffit de la viande. Les loix ne pouuoient trouuer vn plus malheureux moien pour rüiner le repos des hommes: & qu'il soit vray, Senecque disoit que la republique seroit bié heureuse, quäd en icelle on n'entédroit iamais ces mots, *Mien & Tien*, & Strabó recite au septiesme liure de sa géographie, que la republique des Nomadiens, qui sont au pais de la Scythie, voisins des Sauro-matiens, fut telle, & par ce moien ils vesquirent en si grande prosperité, qu'Hesiodé les estimoit estre du tout inuincibles. Mais à celle fin que tu n'ayes aucun moien de pouuoir respondre, ie te prie regarde que Iulles Paul tacitement nous fait entendre, que la communauté entretient les hommes, & ces partialitez les rüinent: car il dit au trétequatriesme liure sur l'ediçt, qu'il faut qu'un chacun mette en commun les viures qu'il aura, si d'auanture ils nous defaillent quäd nous nauignons sur la mer: & Balde la dessus maintient que celuy qui

qui alors les aura desrobez, ne doit point estre accusé de larrecin. Et sainct Hirome parlant plus ouuertement dit, que celuy face pœnitence durât trois sepmaines tant seulement, qui ayant deffaut de viures ou d'accoustrémés, aura desrobé des brebis, ou bien des vestemens, à quoy la glose adiouste encore, moienant qu'il n'en heut point grande indigence: car s'ainsi estoit il ne feroit aucun mal, parce qu'en temps de necessité, toutes choses doiuent estre communes. Les loix aussi ont introduit l'vsage de la malheureuse pecune, laquelle à raisõ de cela a esté appellée des grecs νόμος, cõme la loy, parce q̄ la loy luy a donné cõmécemēt. Or la pecune (cõme Plinẽ dit) a esté le cõmécemēt de l'auarice & des meschâtes & questüeuses vsures: Et voila cõment les loix regardent au repos des hõmes, & cõme elles sont faittes aueq raison. N. Je voy biẽ, tu veux laisser le propos que nous teniõs de l'opinion, pour commencer à mesdire des loix, qui me fait penser que tu recognois desia ton erreur. A. Ces choses s'entresuyuent en telle sorte, qu'il est impossible de mõstrer qu'ez loix n'y a qu'opiniõ, sans monstrer aussi qu'elles ne valent rien: ioint que si i'ay vne fois prouué qu'elles ne consistent point en raison, il me sera tresfacil de conclurre qu'elles sont faittes par opinion seulement. N. Mais tu ne consideres pas que tu as autant mal cõmencé d'en mesdire, comme quand tu as voulu prouuer qu'elles depandoiẽt de nos imaginatiõs:

Car il n'y a aucune apparence qu'ez republiques les choses soient ainsi confuses, comme tu as dit, à l'occasion que chascune doit estre cōme vn tout composé de plusieurs parties dissemblables, & si tous les biens estoient communs (comme Socrate le vouloit) ils seroient pareillement negligez d'vn chascun, & l'vn lairroit le soing à l'autre, parce que la malice des hommes est si grande, qu'ils ne se soucient sinon de leur profit particulier tāt seulement. Il auientroit aussi que les paresseux & negligens en auroient autant comme les autres: qui seroit un moié de gaster les bons, & de les faire adonner a oisueté nourrice de toute meschanceté. Et sil faut alleguer la saincte escriture, encore que nous ne parlions sinon des loix politiques, tu verras manifestement que Dieu ne nous deféd point d'auoir des biens propres & particuliers. Il nous commande au decalogue d'estre cōtens de ce qui nous appartient, & de n'emblir point le bié des autres: & saint Paul aux Corinthiens deteste les brigans, & les larrons, & dit qu'ils n'entreront iamais au royaume de Dieu: qui sont tesmoignes trescertains que nous pouuons auoir des biés particuliers: il est bien vray que nous les deuons despartir à nostre prochain, quād il en aura disette. Or quant au reste, tu mesdis sans aucune occasion de l'usage de la pecune, auāt lequel lon estoit cōtraint de permuter vne chose pour l'autre avecq grande difficulté, parce qu'il auenoit que l'vn auoit

uoit ce que l'autre d'esroit auoir, combien qu'il n'eut pas pour bailler en eschāge ce qu'il eust voulu receuoir de luy, au moiē dequoy tous deux demeuroient priuez de ce qui leur estoit necessaire. ç'a esté donques grande prudence d'auoir introduitte la pecune, à celle fin qu'en ayant cours & perpetuelle valeur, elle reduit toutes choses à egalité: car il n'y a republique qui puisse durer lōgumēt sans les commerces, que les vns ont aueq les autres. Et c'est pourquoy elle a esté estimée l'ame des autres richesses. R. Certainemēt sil n'y auoit aucun commerce des vns aueq les autres, tous viendroiēt habiter en vn mesme lieu, ou y auroit abondance de toutes choses, qui ameneroit vne infinité de querelles & dissentions. A. NICOT si tu ne voulois par trop t'aymer, tu te deurois cōtenter de ce que i'ay desia dit: mais ie voy biē qu'il faut que ie te conuainque du tout, auāt seulemēt que tu faces semblant que ie dye rien à propos. Toutesfois tu dois craindre que ne voulant ceder à la verité, tu ne tūbes en l'erreur mesmes de ceux qui croiēt qu'en tout n'y a qu'opiniō. N. Voila que c'est, tu m'auises maintenant d'un grand point. A. Ouy certainement: car deslors que la verité n'a point de lieu, il faut que le reste ne soit qu'opiniō. N. Cela est vray, & tu parles contre toymesmes. A. Mais ie te prie, oublie toute ton obstination, & te souuiē que les loix ne sont que resueries de nos testes, & qu'il n'y a legiflateur (comme Auerrois

l'a tresbien demonstté) qui n'vse de dix mille mēteries en les faisant, qui te doit assez destourner de ton opinion, & te faire croire à ce que ie te dy. Quelle iustice, quelle raisõ, quelle equité, & quelle honesteté pouuons nous tirer des mensonges? Si estans menteurs nous sommes meschans, cõment pourront les loix estre bonnes qui nous aprenent à mentir? Et si nous inuentons les mensonges selon nostre plaisir, commēt pourront les loix dependre d'ailleurs que de nos opinions? N. Les loix ne nous enseignent point d'estre menteurs: mais tout ainsi que le medecin dissimule la maladie, à celle fin qu'il augmente la volonté au malade de prendre ce qu'il aura ordonné pour sa guarison: Semblablement le legislateur fait maintesfois quelques choses, pour plus facilement amadoüier le peuple, & le bien instituer, non pourtant que la loy soit par cela menteresse, ou bien qu'elle ne tende tousiours à vne bonne fin, non plus que pour la dissimulatiõ du medecin, le medicament ne change point de nature. Or tant s'en faut que les loix veuillent que nous mētions, que Platon punit en sa republique les menteurs, de mesme sorte que la maladie punit les mallades qui taisent ou dissimulent leur mal au medecin, au moien dequoy ils tumbent en maints perils & inconueniens. Et tu sçais bien que les loix ciuiles punissent griefuement les menteurs: voire qu'elles doublent la peine bien souuent, à l'occasion qu'ils

qu'ils ont menti. R. Je t'assure, A V B E R T, qu'il a esté nécessaire que les législateurs ayent persuadé maintes choses, combien qu'elles ne fussent pas vrayes, à celle fin que le populasse (qui n'est cōme Horace dit) qu'une beste ayant plusieurs testes, se contint en quelque deuoir. Tout ainsi que les meres nourrices espouuantent leurs petits enfans, & les menassent qu'ils seront deuorez de quelques horribles bestes, fils se despartēt d'elles: car autrement ils se mettroient inconsidérément en mille dangers de leur vie. A. QUOY R O N S A R D, as tu iuré la victoire pour N I C O T contre moy? & ne te suffit il pas que i'aye vn si fort auersaire? R. N I C O T n'a nul besoing de mō aide, & moins encore dois tu trouuer mauuais ce que ie fay, attēdu que nous sommes tous quatre de la partie, & que tu ne dis cecy sinō par maniere de dispute. B. Tu ne dois point trouuer estrange, si en vn deuis vn chascun dit ce que luy en semble. A. Je vous supplie donq ne passons point par dissimulation nos resueries, & les malheurs que les miserables loix nous apportent. Les loix (comme i'ay desia dit) nous font embler le bien d'autruy, & nous baillēt le moien pour les auoir, & toutesfois N I C O T, tu veux que ie les loüe? Les loix font cause que nous difons cecy est miē, & cela tien, & tu veux que ie pense qu'elles nous entretienēt en amitié? Les loix nous dōnent des magistrats, la totalle rüine des republiques, & tu veux que ie die qu'elles sōt tres-

necessaires? O grand abus! Ô plus grande nyaiserie des hommes! Ne sçauons nous pas que tout ainsi que le chië qui a repeu quelquefois des brebis qui luy sont baillées en garde, pour la moindre fain qu'il ait, deuiet luymesme loup? qu'aussi pareillement les magistrats qui ont appris par leurs loix de donner des biens aux vns, & les oster aux autres, deuiennent tyrans & ambicieux, & rüinent entierement tous ceux de la cité? Les legislatureurs n'ont pas oublié de nous faire entendre, que tout leur droit consiste principalement en l'aquisitiõ, ou en la conseruation, ou bien en la perte de nos biens. R. Toutesfois Platon dit au tiers liure de sa republique, qu'en la cité ou n'y aura pauureté, ny richesse, il n'y aura point aussi aucune emulation, & qu'vn chascun par ce moien deuiendra tresiuste. A. Platon a tresbien dit en cela: Mais ie ne sçay que ie dois dire de luy, sinon qu'il ressemble à ceux qui laissent le grand chemin, cuidans prendre celuy qui est plus court, combien qu'ils se retardent grandement, à raison des hayes & des fossez, qui les empeschent de pouoir arriuer au lieu ou ilz vouloient aller: car il a tousiours voulu entretenir les loix, pensant que l'heur & le repos des hommes en dependent, & il n'a pas auisé que ce sont les loix qui nous rüinent, & nous desuoiet de nostre bôté & mâsuetude naturelle. Et si nous pensons que par les loix nous soions bons, nous sommes comme ceux la, qui veulent qu'avec la

folie

folie nous soions sages, ou bien comme celuy qui ne permet point qu'il y ait de bordeaux en la ville, cōbien qu'il ne trouue pas malfait que les femmes soient putains. N. Hah! comme oses tu parler ainsi? Les loix nous commandent de tousiours garder la iustice, à celle fin que nous soions tels que nous deuōs estre, & tu dis qu'elles nous font deuenir iniustes. Les loix nous commandent de ne faire iniure à personne, & tu dis qu'elles font cause de toutes les dissentions. Les loix nous contraignent de rēdre à vn chascun ce qui luy appartient, & tu dis qu'elles nous baillent les moiens d'emblere les biens de nos prochains. Certainemēt il est autant possible que par le moiē des loix nous deuenions meschans, comme que suyuant le vice nous soions gens de bien. Et si t'asseure qu'il n'y a republique qui peust durer longuement sans icelles. Ce que Cicerō nous a fait tresbien entendre quand il a dit que routes les republiques doiuent principalemēt retenir le droit, c'est à dire les loix ciuiles, lesquelles sōt l'exercice de la vraye loy, qui est emanée de la grāde sapiēce de Dieu. B. Pursuy dōq plus par le menu, à ce q̄ tu ōstes à A V B E R T tout moyen de pouuoir contredire dauantage.

A. Voy! as tu bien telle opinion que ie doiue incōtinent estre vaincu? croy moy, tu te trompes fort si t'le penfes ainsi. N. Nous verrons à la fin ce qu'vn chascun aura fait. R. Le te prie N I C O T, ne laisse point ton propos pour t'amuser ez choses

qui ne seruent de rien. N. Toutes nos actions dependent principalement de trois principes, c'est à sçauoir de l'appetit, de l'intellect, & des sens. Et ce qui en nostre entendement est l'affirmation ou la negation, apres que nous auõs resolu quelque chose estre vraye ou fauce, c'est en nostre appetit la fuytte ou la fuytte, quand nous suyrons ce qui nous plait, & reiectons le contraire: au moien dequoy il se conforme tousiours à la cogitation, & à nostre intellect: desquels il prend l'occasion d'aymer ou rechasser les choses qui luy sont proposées, & desquels aussi l'electiõ & la volonté procedent, qui sont les causes immediates de tout ce que nous faisons: car l'appetit suy l'electiõ, l'electiõ la volonté, & la volonté est la resolution du discours de nostre entendement, parquoy il faut qu'elle soit tousiours gouuernée par iceluy, à celle fin que l'appetit qui l'ensuyt tousiours, soit pareillement retenu es choses honestes. Or les loix nous composent à vouloir & aymer la iustice, la foy, la pieté, la temperance, & tout ce qui est bon & loüable, de tant qu'elles sont l'exercice ou pratique de la vraye vertu, à raison dequoy elles nous sont fort necessaires. Les loix nous enseignent cõme nous deuõs viure, & nous rameinēt à la vraye sapience, si d'auãture nous en sommes desuoyez. Les loix nous commandent d'estre bons, iustes, modestes, liberaux, magnanimes, attrempez, veritables, & nous defendent l'iniustice, l'immode-

stie

stie l'auarice, l'ambition, l'intemperance, la couïardie, la conuoitise, la lubricité, & toutes autres choses meschantes. Tu n'as donq pas occasion d'ain si mesdire des loix côme tu fais, si tu ne veux ressembler à ceux la qui vituperent l'art de la medecine, à l'occasion qu'elle nous apprend à cognoistre ce qui est salubre, & qui nous entretient en santé, ou nous la restitüe quand nous l'auons perdue. A. Nature nous apprend trop mieux comme nous deuous viure que ne font les loix, qui a fait que les Atheniens ont esté reputez parfaictement bons, parce que sans les loix, & sans aucune contrainte, ils estoïët de leur nature bons : ce que Ciceron nous a voulu demonstrier, quãd il dit que si nous ensuyuons tousiours la nature, iamais nous ne mescherrons. Et Cleobule l'a cõfirmé par mesme moien, quand il dit que le peuple seroit alors biẽ institué, quand les administrateurs craindroient plus l'infamie, que les loix. N. Ciceron entend par la nature, la loy, c'est à dire la raison : car il dit en ses liures des loix, que la loy est vne parfaite raison, ennée en nature, qui cõmande ce que nous deuous faire, & defend le contraire. Or nous auõs tousiours besoing de la raison, pour retenir & gouverner nostre desordonné appetit, tout ainsi que la nef agitée des orages, & vens impetueux, a besoing d'vn bon nocher qui en prenne soigneuse garde. A. Tu as tousiours les responses aprestées, au moins selon ton auis: car tu interpretes ce que

les autres disent comme bon te semble : mais cela n'a aucun lieu en mon endroit . Platon lequel tu as en si grande admiration, n'a il pas dit que la republique estoit biē heureuse en laquelle n'y auoit point de iuges ny de medecins, & au contraire miserable, quand telle maniere de gens y habitoiēt ? Et Xenophon en sa Cyripedie, n'a il pas loué les Persiens plus que les Atheniens, ou les autres peuples, parce qu'ils n'auoient point tant de loix cōme eux ? Ils voioiēt bien que les loix sont cause de la rüine des republicues, & qu'elles sōt fantaziées selon nos bisarres opinions. N. Tour ainsi que le medecin qui a parfaite cognoissāce des parties du corps, pouruoit mieux à la guarison d'icelles, si d'auanture elles sont aucunement offensées, ou bien les entretient de mieux en mieux en leur saine dispositiō, faisant sil est besoing couper celles qui sont pourries de peur qu'elles ne corrompent les autres: Semblablement les loix nous amendent à la cognoissance de nousmesmes, & des choses honestes, & nous font tousiours ensuyure la vraye raison, aueq ce elles nous mōstrent cōment nous deons corriger les fautes des meschans, qui est le seul entretenement des republicues, & de lā vie bienheureuse. Et à ce propos Platon disoit qu'il estoit besoing qu'il y eust grand nombre de medecins & de iuges en la republique, quand les hommes viuoient intemperamment & s'adonnoient à meschanceté : car ou il y a plusieurs delinquans,

il

il faut aussi qu'il y ait plusieurs qui les corrigent. Pareillement Xenophon louoit Cyrus le ieune roy des Perles, à raison qu'il auoit esté nourri selon les loix de son pais, lesquelles preuienēt la ieunesse par vne bonne institution, à celle fin que les enfans ne s'adonnent iamais à aucune chose deshoneste, & qu'ils s'acoustument à viure vertueusement, en quoy il nous fait entendre l'excellēce des loix, & combien elles sont necessaires en toutes republicues. Il seroit bon que nous ne sentissions iamais le chaud ny le froid, pareillemēt que nous ne fussions point alterez de la fain, ny de la soif, & que par ce moien nous fussions deliurez de la peine de tilter les draps pour nous faire des acoustremens, de semer le bled, de le faire mou-dre, & d'ē faire du pain: car ce ne nous est qu'vne grāde fascherie. Toutesfois puis que nature nous a fait naistre aueq tant d'inconueniens, ausquels est besoing de pouruoir si nous voulons viure, nous ne deuous pas mesdire des laboureurs, des couturiers, ny des autres semblables, & moins encore estimer malheureuse la republicue en laquelle ils habitent: plustost nous deurions plorer nostre miserable condition: qu'à ma volonté vn chascun vesquit de telle sorte que nous n'heussions aucun besoing des loix: car elles ne punissent sinō tant seulement ceux là lesquels sans vouloir recevoir correction corrompent les autres, & sont perturbateurs des republicues, tout ainsi que le

bon iardinier de racine les plantes qui ne peuuent porter aucun profit, & gastent celles qui sont plantées à l'enuirõ. A. Je t'assure (quoy que tu sçaches dire) qu'il n'y a en toutes les loix qu'opiniõ, & que elles sõt totalemēt inutiles: car iamais elles ne corrigeront les meschans, & pour le regard des bons, nous n'en auons aucun besoing: à raison de quoy Antisthene philosophe Athenien disoit, que l'homme sage ne vit point selõ les loix, nous faisant par cela entendre, qu'il n'a point esgard à ce que les loix prohibent ou commandent, & qu'il fait ce qu'il fait, par ce qu'il cognoit ce qui est honeste, ou ce qui ne l'est pas, & que les choses honestes ou les deshonestes sont telles, encore que les loix n'ẽ disent rien. Et c'est aussi ce que j'ay voulu dire en mon chant de la iustice, en ces vers,

*Les bons n'auront cure, ne soing,
Des loix, des arrests, des sentences,
Et d'autre iuge ils n'ont besoing
Que de leurs saintes consciences.*

Menãdre aussi appelloit calomniateur celuy qui vsoit trop exactement des loix, & Anaxarque cõ paroit les loix aux toilles des araignes, lesquelles sont du tout inutiles, & retienẽt tant seulemēt les mouches & autres semblables petites bestes, & laissent passer outre les grosses & pesantes. N. Certainement tu loües dauantage les loix, combien que tu ne le veuilles pas faire: Car cõme dit saint Paul aux Romains, quãd les gens qui n'ont point
de

de loy, font naturellement les choses qui font selon la loy, iceux n'ayans point de loy sont la loy à eux mesmes, & monstrent l'œuvre de la loy estre escrite en leurs cœurs, & s'il falloit debatre nostre cause par autoritez, encore l'aurois tu perdu tousiours: car pour ceux que tu as alleguez, ie parlerois d'un Heraclite, qui enhortoit les citoiens de batailler plus courageusement pour la tuition des loix, que des murs de la ville: d'autant que la cité peut bien estre sans les murs, mais sans les loix elle ne peut non plus demeurer qu'un corps sans ame. Je pourrois pareillement amener en ieu l'autorité de Temistocle, lequel n'estima pas tant l'amitié de Symonide, qu'il voulut aucunement offenser la loy: car tout ainsi que le bon poëte ne doit iamais fallir à la mesure de son vers, semblablement le bon iuge qui ayme son honneur, ne doit iamais decliner tant soit peu de la loy, Partant Demosthene l'appelloit l'ame de la cité. Le bon Roy Cyre estimoit ceux là iniustes seulement, qui n'auoient aucunes loix. Pyndare appelloit la loy, la royne de toutes les choses mortelles & immortelles. Socrate ne permit iamais que le peuple prononçast sa sentence cõtre les loix, & ne voulut onques obeir aux trête tyrans en ce qu'ils luy commandoient cõtre icelles, ayant trop mieux mourir en ceste volonté que viure autrement. Bref si l'autorité des hommes sages pouuoit quelq̃ chose enuers toy, ie t'asseure que tu ne demeurerois pas guieres en tõ opinion.

A. Si aussi ie dois auoir la mesme liberté, & il m'est permis de disputer à credit, j'ameneray vn Arche-filas, qui disoit que tout ainsi qu'il y a grand nōbre de maladies en la cité ou y a grand nombre de medecins, pareillement il y aura vn nōbre infiny de meschancetez, quand il y aura multitude de loix. Partāt Demonaēts les appelloit inutiles, parce que les bōs n'en ont besoing, & qu'elles ne donnent aucune correctiō aux meschans. Zaleuce n'en faisoit nō plus d'estime que des toiles des araignées, lesquelles ne font que sallir & empescher les maisons. Dyon le sophiste les comparoit à la violente puissance du tyran, lequel nous fait par cōtrainte obeir à sa volonté. Bref, i'alleguerois vne infinité d'autres qui nous ont comparez aux iumens, parce que nous nous laissons brider & mener par nos loix, comme elles se laissent cōduire par la bride. N. Mais ie te prie, quel plus grand biē nous pourroiet apporter les loix, que de nous aprendre comme nous deuous viure, & de garder nos volontez innocentes & inculpables d'aucune meschanceté? A. Mais ie te prie toymesmes dequoy nous seruēt tant de petis scrupules qu'elles imprimēt en nos fantazies? en quoy offensay-ie quand i'ensuy les voluptez que nature me presente, & que ie suis assure qu'elle a faittes pour l'amour de nous? Nous est elle si enemye, que soubz couleur d'vn grād biē qu'elle nous offre, elle nous trahisse malheureusement? Dauantage change-ie point

point pour cela les opinions que ie dois auoir? croy-ie moins que le feu soit feu, la terre terre, les hommes hommes, le vice vice, ny la vertu vertu?

N. Nature n'est point ennemye de nous, plustost nous sommes ennemys d'elle. Les voluptez aussi ne changent point toutes nos opinions, mais elles changent bien celles la qui gouernent nos operations, lesquelles sont de tresgrande importance. Et combien que ie ne change pas d'opinio que le feu ne soit feu, ny que la terre ne soit terre, ou bié que le triangle n'ait ces trois angles esgaux à deux angles drois: Toutesfois ie change bien l'opinion de l'honesteté & de la vertu, entant que ie me laisse mener à mon desordoné appetit, tout ainsi que si i'estois vne beste brute. Mais au cōtraire quand ie rechasse les voluptez loing de moy, alors ie demeure en volonté de viure vertueusement, par ce (comme disoit le bon Socrate) que ie suis hors de la puissance de mes maistres cruels & insensez. Croy moy A V B E R T, les loix ne nous tiēēt point en seruitude, ains plustost elles nous maintiennent en liberté: ce que les meschans reconnoissent à la fin, & ont grand desplaisir quād ils sont sur le point de mourir, de ce (comme dit Zaleuce) qu'ils ont cōtemné les loix, & vescu ainsi malheureusemēt, & autremēt qu'ils ne voudroiēt auoir fait. B. Comme nous voyons que ceux qui ont tousiours vescu voluptueusemēt se complaignent de la vieillesse, à l'occasion qu'ils ne peueēt

plus viure ainsi qu'ils faisoient en leur ieunesse (cô bien que la vieillesse leur deuroit estre par ce moié beaucoup plus agreable) pareillement plusieurs se complaignent des loix, par ce qu'elles les con-
 tienent en leur deuoir, combien que pour raison de cela ils les deuroient reuerer d'auantage. N. A quelle occasion baillons nous les gardes à vn hôme quãd il est mallade? A. Pour le seruir, & à celle fin qu'elles pouruoient à tout ce dont il aura besoing. N. Est ce pour luy dóner les viandes qu'il demandera, & toutes les fois qu'il en voudra? A. Non, si le medecin n'a ordonné qu'on luy en dónne. N. Il faut donq encore appeller le medecin? A. Ouy: car le medecin cognoit son mal, & sçait les viandes qui luy seront bonnes, & celles qui ne le sont pas. N. Quoy? n'est il pas vray semblable que celles qu'il a acoustumées en sa fanté luy serót tousiours bónes? A. Non: par ce qu'il n'a pas alors la chaleur naturelle si robuste, & pourroit estre malade de telle maladie, que les viandes qui luy estoient fort bonnes en sa fanté, luy empireroient son mal dauantage, ou bien le feroient mourir. N. Mais si luy en veut manger ne luy en donnera lon pas? A. Nullement. N. Et pourquoy? ne cognoit il pas mieux que le medecin ce qui luy est bon, & ce qu'il pourroit bien manger? A. Non certes. N. A quelle occasion? A. Par ce que la maladie luy a osté la cognoissance, & si l'a tant degousté qu'il mágeroit plus volótiers les choses qui luy seroiét

con-

cōtraires. N. Et s'il se complaint par ce qu'on ne luy donne ce qu'il demande, ne luy faudra il pas complaire & s'uyure sa volōté? A. Non plus, ains il est alors besoing qu'ō l'ayme plus qu'il ne s'ayme pas soy mesme. N. Appelles tu aymer, quand au lieu de luy donner ce qu'il veut, on luy fait prédre des medecines ameres, qui le tourmentent dauā-tage, & au lieu de luy bailler du bon vin pour le sustēter, on luy fait boire de l'eau cuitte & qui n'a nul goust? A. Il le faut ainsi faire pour son plus grand bien, & pour luy restitüer sa santé. N. En quoy cognoissōs nous qu'il soit malade? A. Quād il est desuoyé de son bon temperamment, que les parties du corps n'ont pas leurs operations comme elles auoient au parauant, ou bien quand elles sont offensées en quelque autre sorte. N. Quand quelqu'vn dōques est malade, il ne le faut pas laisser viure à son plaisir. A. Il est certain. N. Comment deuenons nous malades? A. Quand nous vieillissons, à raison que la chaleur & l'humidité naturelle se diminüēt tousiours peu à peu, & nos corps deuiennent plus froids & plus terrestres, pareillement l'intemperance, la gourmandise, la luxure, & les autres semblables excez nous nuyent grandement. N. Que nous en deuous nous soucier, puis que nous y prenōs plaisir? A. Il n'est pas bon de s'uyure tousiours nos plaisirs, & nous deuous craindre de tomber en tels inconueniens qui excéderont tous les plaisirs que nous aurions

receus. N. Encore nous faut il mourir, aussi bien que le medecin qui disoit qu'il seroit immortel en ce mode? A. Veritablement il n'y a nul art de medecine qui nous puisse garantir de la mort : car nous sommes nays aueq telle condition (comme dit Ciceron) que nous mourrons quelque iour, & n'y a rien sous la cōcauité de la lune qui soit immortel, fors seulement nos ames que Dieu de ces cieus a enuoyées çà bas en nos corps terrestres & mortels , & c'est cela que dit Horace en son art poëtique,

Nous deuons à la mort, & nous & tous nos biens.

Et Manile,

*Le fier destin tout l'univers regit
Sous vne loy, toutes choses demeurent,
Par certains cours, le temps qui tousiours fuit
Est mesuré, les hommes aussi meurent
Tous en nayssant: car veritablement
La fin depend de son commencement.*

Neantmoins nous pouuons bien obuier à plusieurs maladies qui nous suruiuent, & viure en santé le temps que Dieu veut que nous soions en ce monde, moienant que nous viuions sobremēt & honestement, ainsi qu'Hypocrate, Galien, & plusieurs autres: & en obseruāt diligemment, cōme Socrate nous exhorte, ce qui est bō & salubre, & ce qui est contraire à la santé. N. Mais quand nous sommes malades, l'art de la medecine nous apprend les moiens de pouuoir recouurer la santé?

A. Ouy.

A. Ouy. N. Toutesfois les ordonnances des medecins desplaisent au malade, combien qu'elles soient faittes selon l'art? A. Elles luy desplaisent voirement, par ce qu'il ne cognoit pas ce qui luy est bon ou mauuais, à l'occafion de sa maladie: toutesfois il ne faut pas pour cela moins estimer la medecine, ny les medecins aussi, ains les deuons admirer dauantage, & rendre graces à Dieu de ce qu'il les nous a dónnez. N. Y a il quelques maladies de l'esprit, tout ainsi que du corps? A. Veritablement. N. L'art de medecine les guarit elle cõme celles du corps? A. En tant que l'esprit s'ayde du corps, comme d'un instrument, la medecine en guarissant le corps, peut aussi guarir l'esperit. Cõme nous voiõs que ceux qui ont la fantazie lezée, à cause des organes qui sont offensez, reuiennent à leur premier estat, moienãt qu'on ait guari les organes qui estoient offensez. N. Tu es vn merueilleux philosophe! Mais l'esperit n'est il iamais malade, que les instrumẽs du corps ne soient gastez? Ceux qui sont en bonne dispositiõ de leurs corps, ne sont ils pas quelquefois malades de l'esperit? Celuy qui s'adonne aux voluptez, qui est ambitieux, tyrã, enuieux, paillard, hypocrite, seditieux, auare, pariure, n'est il pas malade de son esperit, encore que son corps soit en bonne santè? A. Cela est trop certain. N. Et s'il y a moien de guarir ses maladies, appellerons nous les medecins pour ce faire? A. L'art de medecine (si ie ne me trompe)

ne sert de rien en telles maladies. N. Que ferons nous donq? les lairrons nous la sans y mettre aucũ remede? A. Non si nous pouuons : car ces maladies sont trop plus d'agereuses que celles du corps, & plus difficiles à cognoistre, d'autāt qu'elles peuvent estre plus cachées. N. Si nous les voulons guarir, faudra il demander aux malades l'auis de ce que nous deurós faire? A. Mais à quel propos me demandes tu tout cecy, ie ne sçay pas à quelle occasion, quãd nous parlons des loix, tu viés parler des maladies? N. Te l'ay fait pour te monstrer que sans occasion tu vituperes & te moques des loix, qui guarissent les maladies de l'esperit, lesquelles comme toymesmes as dit, sont plus perilleuses que celles du corps, & plus difficiles à cognoistre: car celles la sont incontinent aperçeuës par le poux, par la couleur, par le mouuement ou par la lassitude des membres : Mais les autres trõpent la plus grande partie des hommes, & ostent au malade toute cognoissance : Or la saine raison cognoit tresbien les maladies du corps, mais quãd elle mesmes est malade, alors ne peut iuger aucunement de celles de l'esperit, à raison qu'elle qui les deuroit cognoistre est aussi malade, voire qui plus est, encore que le medecin soit prest pour la secourir, il n'y a nul espoir qu'elle puisse recouurer la fanté, par ce qu'elle ne pense pas estre malade. Nous deuons donq bien honorer les loix qui obuiuent à telles maladies, & rechassent toutes mes-

chan-

chancetez de nos esperits, duquel nous deuons estre sans comparaison plus curieux que du corps, suyuant ce que dit le poëte Ouide au premier liure du remede de l'amour,

*Afin que ton corps se guarisses,
 Tu souffres le fer, & le feu,
 Et bien que de soif tu languisses,
 Iamais en ta fieure n'as beu,
 Ne veux tu pour l'esprit guarir
 Toutes choses dures souffrir?
 D'autant qu'on luy doit par raison
 Trop plus qu'au corps de guarison?*

Certainement tout ainsi que nous deuons plus craindre la tempeste qui empesche nostre nauigation, lors que nous auons desia singlé bien auant dans la mer, que celle qui nous garde de pouuoir fortir hors du port: Semblablement nous deuons plus craindre les maladies de l'esperit, d'autât que elles sont trop plus d'omageables, à raison qu'elles nous empeschent de nous pouuoir cognoistre, & reuenir à nous, & ayant contaminé la raison qui deuroit estre la gouuernate, nous cõduisent à misere & perdition. Les loix sont la vraye medecine de nos esprits, & ne regardēt tāt seulement sinõ au repos, à la santé, & à la tranquillité des hõmes. Et s'il n'y auoit aucune loy, vn chascū deuiẽdroit iniuste, impudique, lascif, dõt sourdroiẽt infinies querelles, & meschancetez, lesquelles en peu de temps rüineroient toutes les republicues. Et cõ-

bien qu'elles desplaisent aux meschans, il ne s'en faut aucunemēt soucier, d'autāt qu'ils sont malades, & ne cognoissent pas ce qui leur est bon. R.

Certes N I C O T, ie puis veritablemēt dire de toy, ce qu'Homere disoit d'Ulisse, & t'apeller l'orateur assure: car ayant cōmencé par les choses qui sont cogneües d'vn chascun, tu amenes neantmoins ceux qui disputent contre toy à ce que tu veux.

A. Si ne suis-ie pas encore de son opinion, & tant s'en faut que ie veuille honorer les loix, que ie les estime l'origine de tous maux. Et qu'il soit vray, Porphyre dit que tant que les hommes demeurent en leur felicité, ils n'eurent iamais aucunes loix. Aristote aussi recite au cinqiesme liure de la republique, que plusieurs malheurs & seditions auindrent, apres que les loix furent instituées, par le moien de ceux la qui les auoient introduites: parquoy il dit en vn autre lieu, qu'il n'est pas bon que les loix dominant en la republique, & nō pas les hommes, à raison qu'elles sont mal commodes pour ceux de la cité. Dauantage (disoit Hippias) les legislators mesmes mesprisent & changent souuent les loix qu'ils auoient faictes au parauāt: qui est argument d'vne grande inconstance. N.

Porphyre dit que les hommes n'eurent aucunes loix ce pendant qu'ils demeurent en leur felicité, c'est à dire tant qu'ils vesquirent ainsi qu'ils deuoient: mais qu'à mesure qu'ils deuindrent meschans, il leur falut bailler des loix pour reprimer
leur

leur meschanceté, & les contenir en leur deuoi: en quoy il monstre l'excellence des loix & combien elles sont necessaires. Aristote aussi dit qu'il ne faut delaisser en la puissance des hommes, sinõ tant seulement ce qui ne fera pas exprimé par les loix, lesquelles doiuent tousiours dominer. Et quãt à ce que qu'Hippias disoit, ie ne veux autre respõce que celle que Socrate luy fait. C'est qu'vne cité par fois fait la guerre, & par fois elle reçoit la paix, & qu'il ne faut pas reputer meschant celuy qui en temps de guerre combat vaillamment, combien qu'il peut estre qu'à la fin on moienera la paix. Nous montrant par cela que les loix sont selon le temps, les lieux, & les autres circonstances. A. Comment n'auises tu à ce que tu dis? Je croy certainement que tu aymes mieux errer & soustenir obstinément l'opinion que tu as conçëue, que sans opiniastrété regarder diligément à ce qu'on te dit. Les loix repugnent le plus souuent à l'equité naturelle, & tu me veux persüader que i'en dois faire estime? N. Tu as plus d'occasion de penser à toy, & de changer de propos: car les loix ne sont pas telles que tu dis: ains c'est la meschanceté des hõmes, qui contraint maintesfois les legistateurs de faire les loix ainsi feueres, comme Dieu dit de Moyse, lequel voyant l'obstiné courage des Iuifs, leur auoit permis de repudier leurs femmes pour vne petite offense, combien qu'il sçeust que cela estoit moult rigoureux. A. S'il faut que nous t'en

croions, ie sçay tresbien que ie ne gagneray pas: Mais ny toy, ny moy, n'en deuons point estre iuges: car nous sommes tous deux parties. N. Nous deuons laisser le iugement des loix à ceux la qui en suyuant la vraye raison, & iugent synceremēt des choses, non pas aux meschās qui ne cognoissent pas la difference d'entre le vice & la vertu, à l'occasion (comme i'ay desia dit) qu'ils sont malades: & plus tost ils loüeroient les choses meschantes: car vn chascun (selon le prouerbe commun) ayme son semblable, suyuāt ce que Plutarque recite de quelque poëte grec:

*Vn vieil se resioïit quand vn vieil oit parler,
L'enfant avec l'enfant voudroit tousiours aller,
La femme avec la femme, & le febricitant
Aueques le malade est tresaise & content.
Le malheureux aussi ayme le miserable,
Car vn chascun se plait aueques son semblable.*

A. Xenophon escrit que la republique d'Athenes fut rüinée, deslors que les Atheniēs esleurēt ceux qu'on appelloit bons, pour leur bailler l'administration d'icelle: car ils voulurent incontinent introduire les loix, qui ne font que troubler la tranquillité des citez, & font perdre le cœur à vn chascū d'oser entreprēdre quelque chose loüable. pour raison des nyaiseries & des scrupules qu'elles mettent en nos fantazies. N. Par ce que les meschans & le populaire auoient tousiours acoustumé de gouverner la republique d'Athenes, & de commander

mander aux magistrats, ils meirent tout en desordre & confusion, quād ils veirent qu'on auoit esleu les hommes de bien, ausquels falloit que d'oresenauant ils obeissent. Tout ainsi qu'il auiedroit en vne bande de larrons, si d'auanture la correctiō de leur vie estoit baillée à quelque hōme de vertu: car ils ne le pouroiēt iamais supporter, à raison qu'ils les voudroit composer à toute honesteté, de laquelle les meschans sont tousiours obstinez ennemys. *helas!* seroit il bon à ton auis que les meschans eussent le gouuernement de la republique, & que les bons feussent contemnez? Voudrois-tu tant abaisser la vertu qu'elle fust inferieure au vice? Crois tu bien qu'il puisse arriuer autremēt, que vn miserable commencement n'ameine apres soy une malheureuse fin? Certes la republique qui est gouuernée par le conseil des sages, est tousiours fleurissante & agreable à Dieu, pour l'honneur duquel toutes choses ont esté créés, aueq ce les bons y viuent en repos, Dieu y est reueré, les meschans sont exterminés, le pauvre est desliuré de la tyrannie du riche, les forçais sont pugnés, les estrāgiers y sont receus humainement, & y arriuent en seurté, la ieunesse est bien instituée, le droit est rendu à vn chascun, & les loix sont saintemēt obseruées. Et si tu veux prendre exemple à la republique des Lacedemoniēs, tu verras qu'elle a esté en grande felicité tant que les bons l'ont gouuernée, & que les Lacedemoniēs ont vescu selon les

loix de Lycurge, qui les auoit instituées fuyuant l'oracle d'Apolló. Pareillemēt celle des Romains a dominé heureusement la plus grande partie de la terre habitée, tant que les loix ont heu autorité, & les gouuerneurs d'icelle l'ont vertueusemēt regie. Mais au contraire, quand les meschans ont esté honorez, le pauvre affligé, le flateur ayimé, les loix contemnées, l'autorité du Senat abolie, la iustice rechassée: Quand vn Sulpice homme le plus sceleré qui iamais nasquit, fut fait Tribun, vn Sylle semblable à luy en toute meschāceté, dictateur, deslors vn chascun s'est adonné à lubricité, l'autorité des Romains a commēcé a diminüer, vn Cesar ayant plusieurs Marius dans son vêtre s'est enleué, & brestoute leur republique est deuenüe à neant, tellement que le poëte Ouide sil eust preueu cela, eust bien changé l'opinion qu'il auoit quand il disoit,

*Quand Iupiter des cieux en ce monde regarde,
Rien sinon le Romain il n'a qui sauue & garde.*

A. Mais penses-tu que les loix soient cause que les republiques soient fleurissantes, & aussi que nous sommes bons? N. Ouy certainement ie le pense: Car tout ainsi que le tainturier, quād il veut teindre quelque drap, le choisit fort blanc, puis l'ayāt preparé, luy baille la couleur qu'il veut sans qu'il la puisse iamais perdre: Semblablement les loix nous preparent à vouloir aymer l'honesteté, & puis nous ayās ainsi biē disposez, nous entreten-

nent

nent en vn ferme vouloir de viure tousiours vertueusement, & demeurer tels que nous deuons estre. La loy est la vraye distinctiõ des choses iustes & des iniustes, exprainte de l'ancienne nature, laquelle pugnit les meschans, & maintient en securité les bons. La loy ordõne à vn chascun ce qu'il doit faire, & commande de garder en tout, le deuoir: à l'homme vaillãt, de ne laisser son ordre, de ne s'en fuyr point, de ne quitter iamais poultronnemẽt les armes: à l'homme doux, de ne battre, ny quereler iniustement: au temperant, de n'estre point lascif, de ne s'adõner point immoderẽmẽt aux voluptez, de n'offenser personne. Bref elle nous exhorte de garder en tout ce que nous faisons, le moien auquel cõsiste la vertu: à raison dequoy le sage Platon disoit que les loix sont moult necessaires en vne republique, par ce qu'elles se rapportent tousiours à vne bonne fin. Et quand bien vn chascun seroit tel qu'il doit estre, encore nous en auons grand besoing, pour corriger la deprauiatiõ qui peut quelquefois auenir, tout ainsi que l'art de medecine nous est necessaire, cõbien que vn chascun soit en bonne santẽ, si d'auanture suruenoient quelques maladies, ou bien l'agriculture, si les arbres naissoient tõrtus, ou ils estoient defracinez par la violence de la tempeste. A. A quel propos dõques Platon dit au dialogue du regne, que c'est tout vn, si ceux qui ont l'administration de la republique, la gouvernent sans loix ou aueq

les loix? Certes ie ne voy point comme il puisse e-
 uiter qu'il ne soit contraire à luymesmes? N. Pla-
 ton dit que nous ne deuons pas nous foucier com-
 ment la republique est gouuernée, moienant que
 ceux qui en ont l'administration soient hommes
 vertueux, & qu'ils la gouuernent ainsi qu'ils doi-
 uent: car c'est peu de chose que les loix soiēt es-
 crites, ou non, mais qu'vn chascun les obserue touf-
 iours en tout ce qu'il fait. Et à ce propos Archite
 disoit, que les loix ne sont point escriptes, & que
 Dieu les auoit ïstituées cōtre les mauuaises meurs
 des hommes, & pour les tenir en paix, aussi elles
 nous baillent le moien de viure honestement, &
 nous entretiennent en amytié & concorde. A.
 Toutesfois si ie ne me trompe, i'ay autresfois leu
 en Platon, que les loix sont escriptes autant pour
 les bons comme pour les meschans: Et en Xeno-
 phon, que Socrate disoit, que les bons esperits ont
 plus de besoing d'estre bien endoctrinez, que les
 autres. N. Platon dit que les loix sont baillées
 aux bons, à celle fin qu'ils sçaichent comment ils
 doiuent garder le deuoir en ce qu'ils font, & s'en-
 tretenir en amytié les vns aueq les autres: Mais
 aux meschans elles sont dōnées pour chastier leur
 meschante nature: car ils sont incorrigibles, si la
 correction ne leur est donnée par force. A. Mais
 plustost nous deuons corriger les bons, à tout le
 moins si il est vray ce que dit Socrate? N. Les bōs
 ne meritent point d'estre corrigez: car il ne faut
 point

point de correction, quãd il n'y a point d'offense, ce qu'Oenone remonstre à Paris son amy, en ces vers:

*Endurer faut en patience
Ce que merité nous auons,
Mais de souffrir sans faire offence
De cela plaindre nous deuons.*

Aussi Socrate ne disoit pas qu'il fallust corriger les bons. A. Que disoit il donq? N. Que les bons esperits doiuent estre bien endoctrinez, à raison qu'ils sont prôpts & subtils en tout ce qu'ils veulent faire, & par ce moien ils s'adonnent aux choses meschantes, quand ils ne sçauent pas commét ils doiuent viure. Tout ainsi que les bons & hardis cheuaux deuienēt furieux & mauuais, s'ils ne sont dóptez de bonne heure, & les chiens de chasse se rendent rebelles aux chasseurs, quand ils ne sont acoustumez à chasser lors qu'ils sont ieunes. A. Mais tu ne regardes pas que les loix sont cause que nous trouuons les choses bonnes ou mauuaises, pareillement que nous sommes meschans ou hommes de bien: Et qu'il soit vray, il semble que l'Apostre l'ait voulu demonstrier, quand il dit qu'il ne sçauoit pas que la concupiscence fust peché, s'il n'eust esté prohibé par la loy de conuoiter la femme d'autruy. N. O grand tesmoignage de mon asseurée victoire! l'Apostre dit que par le moiē de la ley il a eu cognoissance du peché & des choses deshonestes: en quoy il nous fait manifestement

cognoïstre la grandeur & l'excellence d'icelle, cōme nous la deuons saintement reuerer. Il ne dit pas que le peché ne fust peché, ny que le vice ne fust vice, & moins encore que les meschās ne doiuent estre corrigez: mais il dit, que la loy luy a fait cognoïstre les choses honestes d'aucq les deshonestes, & le vice d'auq la vertu. Qui fera dōques celuy qui osera estre si malheureusement ingrat enuers elle, & la vituperera? Qui fera celuy qui ne craindra de se contaminer d'vn si infame parricide? Qui voudra mesdire de la loy sans laquelle nō seulement nous, mais encore tout le monde vniuersel, ne pourroit durer aucunement? O grande loy gouuernante de nostre vie, inuenteresse de la vertu, ennemye de la meschāceté, correction des pechez des hommes! Tu nous rends agreables à Dieu, tu nous cōposes à toute mansuetude, tu nous entretiens en seureté, tu maintiēs la cōcorde entre nous, tu nous ostes la crainte de la mort, tu nous fais cognoïstre qui nous sommes: bref tu es le fidele trompette qui nous fais sçauoir la volonté de nostre Dieu, & nous enseignes comme nous deuons passer le chemin de ceste miserable vie. Tu nous achemines à l'heureuse felicité, de laquelle nos ames iouyront perpetuellemēt auq Dieu. Et ie te prie A V B E R T, combiē qu'on ne m'eust pas defendu de tuer, destober, paillarder, & de faire semblables meschancetez, ne serois-ie pas pourtant meschāt en ce faisant, & ne meriterois-ie pas qu'on

qu'on m'exterminast comme vn scandaleux & indigne de viure entre les hommes? Et deuroit on vituperer la loy, qui me feroit recognoistre mon meffait, ou bien pēser qu'elle ne seroit qu'une resuerie ou imaginatiō? Le psalmiste Dauid ne prioit il pas sans cesse, que Dieu ordōnast vn legislateur, à celle fin que nous cogneussions que nous sommes hommes? R. Il n'y a nul de nous qui ne reuerere tressaintement nostre loy diuine: Mais nous parlons maintenant des loix politiques: parquoy nous ne deuriōs point sortir hors de nostre propos, ioint que nous sçauōs tresbien que le vice ny la vertu ne sont point par opinion seulement. N. Tu vois bien que ie ne pouuois faire autrement, puis qu'il falloit que ie respondisse à ce qu'AVBERT m'obiectoit. B. Je suis bien aise qu'il t'ait mis en ce propos, par ce que ta responce pourra apporter proffit aux malheureux libertins, qui interpretent la sainte escriture autrement qu'ils ne doiuent, croians que nous deuous en suyure nos affections, & nostre desordonnée volonté. R. OR AVBERT, que veux tu dire dauantage? A. Certainemēt, peu s'en faut que ie ne quitte les armes, aussi à la verité j'ay vn trop fort aduersaire: toutefois ie ne suis pas mari de l'auoir rencontré tel, attendu que nous n'auons entrepris ceste dispute, sinon pour mieux asseurer la verité, & pour répondre à ceux qui par les raisons que j'ay dittes, ou autres semblables soustiennent obstinément que

les loix ne valent rien, & qu'elles font institüées par vne seule opinion. B. NICOT est donq bon interpreteur de songes: car il t'auoit dit à ce matin que les fleurs que tu auois cuillies tant belles, & qui incontinent deuindrent ronces & puis disparurent, seroient les opinions des philosophes que tu reciterois fort diligēment, lesquelles neātmoins tu tiendrois à la fin pour mauuaises & ridicules. Or à ce que ie voy cela t'est desia auenu. N. Combien que ie fusse assureé qu'AVBERT ameneroit les opinions de tous ceux dōt il se pourroit auiser, neantmoins i'esperois bien tousiours qu'à la fin il se rendroit cōforme à moy. Et il sçait tresbien que puis que nous sommes vn monde de miserables, lesquelles (comme dit Democrite) naissent en nousmesmes, & font vne tresample voie à nos affections, nous auons besoing des loix, sans lesquelles nous serions en desordre, & confusion, de mesme sorte que les Cyclopes du temps passé, dōt le poëte Homere parle,

*Lesquels n'estans regis par conseil ny par loix,
Parmy les lieux deserts, les antres, & les bois
Ainsi brutallement comme les Lyons viuent:
Vn chascun à part soy, aux enfans qui le suyuent,
Et à leur femme aussi, comme luy prend l'enuie
Leur ordonne des loix, sans qu'en rien se soucie
Du bien de son voisin.*

Sans les loix vn chascun viuroit selon son desordonné appetit, nul ne se soucieroit d'apprendre les
ho .

nestes disciplines, par ce (comme dit Aristote) que nous sommes amenez avecq grande difficulté à ce que nous ne cognoissons point, ou que nous n'auons iamais acoustumé : Tous prendroient licence de mal faire, dont s'en ensuyuroit la rüine de toutes les republicues. Et c'est pourquoy le bon Platon auoit acoustumé de dire que la loy estoit admirable à vn chascun, laquelle aussi pour raison de son excellence, a heu enuers les Grecs le nom presque semblable à celuy de nostre entendemēt: car νόος signifie intellect, & νόμος loy. A. Il me semble toutesfois qu'il y a quelque apparence que les loix ne nous seruent de rien, d'autant que la raison est suffisante pour nous faire tels que nous deuous estre, & nous ne pouuons estre sans raison, ainsi que tu as dit, & il appert aussi par la diffinition de l'homme. N. Les loix ne sont pas par cela moins necessaires, & tout ainsi que nous voïos qu'encore que le Soleil par le moiē de sa clarté des cœuure les abismes & autres lieux perilleux, qu'il en y a toutesfois de si trāsportez & temeraïres, qui ne sçauent point euitier (combiē qu'ils le voient) qu'ils ne se precipitent dedans. Semblablement combien que nous soiōs raisonnables, & que partant nous deussions tousiours euitier le vice, & ensuyure la vertu, & les choses honestes: Neátmoins nous sommes tant desuoiez du bon iugemēt, que nous n'ensuyuons aucunement la raison. Nous auons donques grand besoing des loix, attendu

qu'elles rechassent toutes nos mauuaises opiniōs, nous r'amennent tousiours à icelle raison, & nous baillent les moiens pour nous garder de nous esloigner du deuoir, & de l'honesteté. A. Mais NICOT, d'ou auient que nous sommes ainsi deprauez? N. Cela auient pour raison des mauuaises opinions que nous auons conçeües, & de la grande imbecillité de nostre nature materielle, laquelle nous fait aymer & ensuyure les voluptez que nous deuons fuyr. Et au contraire alors l'homme est tel qu'il doit estre, quand il est vny aueq soy, & aueq son vray principe, qui est Dieu tout puissant, auteur de toutes choses: car demeurant ainsi, iamaïs il ne s'adonnera à aucune meschâceté. Alors il se cognoistra, & en se cognoissant il verra combien le vice est detestable. Or il n'ya aucun tant soit il meschant (entant qu'il est participant de la raison, par laquelle nous sommes fais semblables à Dieu) qui naturellement ne cognoisse l'indignité du vice, qui fait (comme Ciceron tesmoigne en ses liures des loix) qu'il ne se trouua iamaïs aucun tant fust il assure & audacieux, qui ayant cōmis quelque forfait, ne l'ait incontinent desnié, ou inuenté quelque cause de sa iuste douleur, ou bié il n'ait cherché d'excuser son offense sur quelque iuste occasion. A. Quand donques nous aymons la vertu, & prenons plaisir aux choses honestes, ce desir procede de la raison, c'est à dire de l'ame raisonnable? N. Il est certain. A. Et quād nous

nous ensuyuõs les voluptez, ce desir nous prouiet à raison que nostre appetit gouerne? N. Veritablement. A. Cõment? N. Par ce qu'il y a tousiours quelque ressemblance entre ce qui desire & la chose desirée: car le desir est vne conuoitise qui se parfait par vn semblable & proportionable à soy, & il ne peut estre que la chose desirée ne symbolise aueq ce qui la desire. Et c'est pourquoy les desirs de nostre appetit sont semblables & symbolisent aueq ce que le corps ayme & desire, cõme nous voions en tous les animaux, lesquels ne desirent iamais les choses honestes, ains ensuyuent tousiours toutes les voluptez qui leur sont agreables, par ce q̄ leur desir procede de la faculté irraisonnable, qui est cõiointe indissolublement auec le corps: Mais l'hõme vertueux qui a mis l'appetit souz la raisõ, mesprise les choses corporelles, cherche les incorporelles, ayme la iustice, honore les loix, & met peine d'aquerir la vertu, par ce que l'appetit ne gouerne plus, & l'ame n'ayãt aucune cõmunité auec le corps, se reünist auec soy, & auec son principe, qui est Dieu, duquel est emanée celle anciẽne loy, à laquelle toutes les autres se raportent, & sont comme ministres d'icelle. A. O combien admirable est l'excellence des loix! & cõbien ô pauures philosophes vous estes esloignez de vousmesmes, d'auoir pensé qu'elles ne dependent sinõ de nos resueresses imaginatiõs! Pauures gnostiques, combien deuiez vous deplorer vostre in-

felicité, entant que pour conuaincre qu'il n'y auoit rien en ce monde qui fust bon, vous, ennemys & peu de records de vous mesmes, auez malheureusement soustenu qu'il n'y auoit loy diuine, ny humaine qui fust bonne, pareillement que la vertu n'estoit qu'un mot de nostre opinion! O insensé Archelas, & indigne d'estre appellé homme, qui as voulu (comme le miserable Pyrrhon) mettre tout en opinion & indifference! O Democrite, trahistre à ton plus grand honneur, à quelle occasion as tu voulu estre appellé hōme, & préféré à tous les autres animaux, si apres tu voulois cōme eux viure brutallement! las! pauures malheureux, que ne pensiez vous mieux à ce que la philosophie mesme vous pouuoit apprendre! Que ne consideriez vous l'excellēce de loix, & combien elles sont necessaires! Que ne pēsiez vous aux fols desirs, & aux mauuaises & impudiques volontez que nous auons quand nous banissons de nous les loix, fidelles compaignes de la raison, & gardiennes de la societé des hōmes! Les loix rechassent de nous l'iniustice, l'intemperance, la couardise, l'auarice, l'ambitiō, & toutes autres mauuaises affectiōns, tout ainsi que le medecin purge le corps des mauuaises humeurs que les malladies luy auoient attiré. Sans les loix, les hommes ne sçauroient non plus se gouverner que les autres animaux sçauent conduire leurs semblables sans l'ayde des hommes. Les loix (comme disoit le Sophiste

phiste Dyó) sont la iuste reigle de ce que nous de-
uons faire, à laquelle vn chascun doit conformer
ses meurs, s'il ne veut deuenir du tout peruers, &
abominable, & ceux là qui leur desobeissent, ou-
tre ce qu'ils se perdent miserablement, encore ils
bailent exemple aux autres de toute meschance-
té. Les loix ne sont aucunement mauuaises, mais
les meschans les contemnent, parce qu'ils sont
ennemys de la vertu, & de tout ce qui est honeste.
Car ils ressemblent aux malades, lesquels reiectēt
les viandes qu'on leur donne, & combien qu'el-
les soient douces & d'un bon goust, neantmoins
ils les trouuent ameres, & pensent qu'elles soient
telles, à l'occasion qu'ils ne cognoissent pas que
les mauuaises humeurs qu'ils ont dans le corps,
les alterent, & leur changent le goust qu'ils de-
uroient auoir. Les loix ont esté dōnées aux hōmes
des dieux immortels pour vn singulier & tresex-
cellent don. N. Ouy certainement, & c'est pour-
quoy anciennement tous les legiflateurs ont re-
feré leur inuention, & leur puissance à quelque
dieu. Comme Zoroāste legiflateur des Perfes, à
Oromasis: Trimegiste & les Egiptiens à Mercure:
Charondas, à Saturne: Dracon, & Solon à Miner-
ue: Zamolxis, à la déesse Vesta: Platon, à Apolló:
& Minos, à Iupiter: car il faignoit que Iupiter les
luy auoit enseignées l'espace de neuf ans, en la
montaigne ou il alloit tous les iours parler à luy,
dont Homere disoit,

*Entre eux est la cité de Gnosse, ou cy deuant
Minos regna neuf ans, lequel parloit souuent
Au grand Dieu Iupiter.*

Et combien que ces dieux ne fussent qu'idoles, & dieux forgez par fantasie seulement: neantmoins ils nous ont fait entendre par cela la diuinité des loix, & qu'elles n'auoiēt point esté inuentées par les hommes. R. Ce n'estoit donq pas sans cause que les Lacedemoniens (comme Xenophon recite) faisoient iurer les Rois qu'ils garderoient les loix de la cité, sans iamais les enfreindre, monstres par cela que les Roys (comme dit Homere, & apres luy, Plutarque en la vie de Demetre) se doiuent plus tost employer à garder les loix, & la iustice, qu'à forger des machines, ou faire des galeres, & des nauires, pour prendre & forcer les villes de leurs voisins, d'autant qu'ils sont les vrais ministres de Dieu, & ordonnez pour nous regir & gouverner selon sa volonté. B. Anciennement aussi en la ville d'Athenes ceux qui auoiēt atteint l'age de quatorze ans, faisoient ce iurement: Iamais ie ne contamineray les sacrées armes, iamais ne delaisseray celuy aueq lequel i'auray esté mis, Ie combattray seul ou acompaigné pour les choses sacrées & pour les profanes, Ie lairray ma patrie en plus honorable & meilleur estat que ie ne l'auray trouuée, I'obeiray aux loix, aux magistrats, & aux ordonnances du peuple, & si d'auanture il y a quelqu'un qui ne veuille obeir aux loix, ains
tasche

tasche à les aneantir, ie ne l'endureray iamais, & si en prendray de luy vengeance, ou tout seul ou acompaigné. I'honoreray les temples, & les ceremonies de ma patrie. De cela me soient tesmoing les Dieux. R. Or mes amys, puis qu'il a pleu à Dieu de nous faire la grace d'auoir amené nostre dispute à vne si honeste fin, vous ne ferez marris si il vous plait, que ie laisse maintenant la compaignie, attēdu mesmement q̄ i'ay promis à PIERRE PASCHAL, hystoriographe du treschrestien & trespuissāt Roy Henry, de l'aller voir, & ie serois marri deluy faucher ma promesse, ioint q̄ ce m'est vn plaisir incredible de lire l'histoire qu'il a desia faite, tant pour la grauité des sentences, que aussi pour l'aornemēt & elegāce du lāgage, qui ne me semble en rien differant d'auēq celuy de Ciceron ou de Cesar, sinō de tant qu'il a rencontré vn subiect, qui luy apreste tous les moiēs de faire la plus belle & memorable histoire, que nous ayons encore veüe de Roy, ny d'aucū Empereur qui ait iamais esté. A. Ie te prie RONSARD, que ie t'y acompaigne: car ie voy bien que NICOT & BAÏF ont quelques affaires, & par ce moien ils seront bien aysez qu'on les laisse tous seuls, & ie le seray encore plus d'aller voir PASCHAL, & de lire son histoire avec toy. Et ie croy certainement que si nous auons tenu en quelque reputation les hystoriens estranges, d'oresenauant il auront le nostre à vne grande admiration, & luy donneront l'hō-

neur d'auoir amené Cefar & Ciceron en noſtre France. B. Vous ſçauuez qu'il faut que ie m'en aille, comme ie vous ay dit des le commencement, & ſans cela ie uous promé que ie ſerois volontiers de uoſtre cõpaignie. A, Adieu dõques mes amys.

Loüange & gloire au Seigneur tout puiſſant.

F I N.

Fautes auenües en l'impreſſion.

Le premier nombre monſtre la page, le ſecond la ligne, puis ſont mis les mots, comme ſont imprimez, & apres ceux qu'il y conuient mettre à leur lieu. 17.8. ſentiment, attouchement. 20.25. leur, ſon. 27.2. ce, te. 22.11. peüe, peux. 65.18. & ne, ny. 63.27. comme & c. par ce qu'ils n'aportent qu'vne confuſion en nos eſperis, & ſi nous diuertiffent. 75.12. phormute, phornute. 85.15. tolles, toiles. 91.3. Auriphon, Antiphon. 91.8. peripaticiens, peripateticiens. 98.5. Tu me, R. Tu me. 107.7. rond, en rond. 120.23. qu'vn homme, que l'homme. 161.24. meſchantes, qu'ils apelent meſchantes. 185.27. eſt honeſte, te ſemble. 198.16. à tous, aux ſeuls. 730.11. inclination, continuation. 232.6. qui luy, qu'on luy. 247.26. contreres, diſſemblables. 261.6. des douſe, les douſe. 265.2. qu'on le, qu'on ne le. 287.5. ſe, tu. Les autres fautes ſont faciles à corriger en liſant.

PRIVILEGE DV ROY.

HENRY par la grace de Dieu Roy de France, à noz amés & feaux Conseilliers les gens tenans noz cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux, Procureurs de Paris, & tous autres noz iudiciers & officiers, ou leurs licutenans, & chascun d'eux endroit soy, & si cōme à luy appartient, Salut. Nostre cher & bien aymé Guy de Brués, gentilhomme du pais de Languedoc, nous a fait dire & remonstrer qu'il a employé la plus part de son iuue age à l'estude de la Philosophie, couplant icelle à la Iurispudence, dont il fait principale professiō, pour plus l'illustrer & rendre parfaite: Esqueltes deux il a versé avec tant de soing & vigilance, que rendant fruit de son labeur à ceux qui en font estat, & qui versent en quelque regard que ce soit en chascune desdites professions, Il a recuit par escrit plusieurs choses en l'une & l'autre, mesmes à l'aornement aussi & aduantage de la langue Francoise, qui iusques icy a esté comme desnuée des traditions de philosophie. Il a mis par escrit en icelle certain œuure intitulé Les dialogues de Guy de Brués, ou est disputé cōtre les nouueaux Academiciers, que tout ne gist point en opinion: Lequel œuure il seroit volontiers imprimer par quelque bon & correct Imprimeur qu'il choisiroit à ces fins: Mais doubte que si tost que ledict liure seroit imprimé, autre que cely qui par ledict exposant sera choisi, les venille parcelllement imprimer & mettre en vente, frustrant par ce moien ledict imprimeur par luy choisi, des frais, mises & trauaux employez à l'impression dudit liure, s'il ne nous plaisoit sur ce luy octroyer noz lettres de permission & priuilege, humblement icelles nous requerant. **NOUS DESIRANS** singulierement ceste route ouuerte par ledict de Brués (faisant grand deuoir de rendre la philosophie domestique & familiere à noz subiects en leur langue mesmes) estre suiuite par les autres bons & excellens esperits de nostre royaume, & par iceux petit à petit estre aconduite de la Grece & du pais des Latins en ces marches. A iceluy pour ces causes & autres considerations à ce nous mouuans, de nostre certaine science, plaine puissance & autorité royale, auons permis & octroyé, permettons & octroyons, voulons & nous plaît qu'il puisse & luy layse par tel ou tels imprimeurs, vn ou plusieurs que bon luy semblera, & il voudra choisir, & eslire, faire imprimer le dit œuure par luy composé & inscrit comme dit est, sans que autre quelconque que cely ou ceux qui par ledict de Brués, cōme dit est, sera ou seront choisis, les puisse imprimer ou faire imprimer, ne mettre en vente, sans l'expres consentement & congé dudit exposant: & ce iusques à dix ans, à compter du iour & dattē de la premiere impression d'iceux: & ce sur peine de confiscation desdits liures, & autre amende arbitraire. Et à ce qu'aucun ne puisse pretendre cause d'ignorance de ces presentes, voulons qu'en mettant par ledit Imprimeur, ainsi que dit est, esleu & choisi, vn extrait d'icelles bien & deuement fait au commencement ou à la fin dudit œuure, cela serue pour toute signification d'icelles, sans estre besoing audit exposant ne autre quelconque en faire autre plus expresse ou particuliere. Si vous mandons & à vn chascun de vous, endroit soy, commettons que ledit exposant & les imprimeurs qui par luy seront esleuz & choisis, & qui auront de luy congé, comme dit est, vous faciez iouir & vser plainement & paisiblement de tout le contenu en ces presentes, sans à iceux faire mettre ne donner, ne souffrir estre fait, mis ou donné aucun destourbier ou empeschement: ains si fait, mis ou donné leur estoit, iceluy mettés incontīnēt & sans delay, à plaine & entiere deliurance, & à son premier estat & deu: contraignans à ce faire & obeir par les voyes cy dessus, & autres quelcōques deues & raisonnables, tous ceux qui pour ce seront à contraindre: nonobstant quelques edictz, ordonnances, mandemens, restrictions, defences & lettres impetrées ou à impetrer, oppositions & appellations quelconques, & sans preiudice d'icelles, pour lesquelles ne voulons estre aucunement differé: car tel est nostre plaisir. Donnē à Fontainebleau, le trentiesme iour d'Aoust, l'an de grace mil cinq cens cinquante six, & de nostre regne le dixiesme.

Ainsi signé par le Roy, le seigneur de Villemor, maistre **VILLAVME BERTRAND**, maistre des Requêtes ordinaire de l'hostel present. **FIZES.**







Handwritten text on the right edge of the page, possibly bleed-through from the reverse side. The text is partially obscured and difficult to decipher, but appears to include the word "SABAN" at the top and some illegible characters below.

CALL
FIVE

collat d con
Removal 2000

M 9

W
L

14

105

